



# **Soleil blême**

**Georges-Jean Arnaud**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

G.-J. ARNAUD

# LA COMPAGNIE DES GLACES

— 47 —

Soleil blême



**FLEUVE NOIR**  
ANTICIPATION

*Georges-Jean Arnaud*

---

*La Compagnie des Glaces*

---

*Tome 47*

***Soleil blême***

(1989)

## CHAPITRE PREMIER

Au bout d'une semaine, Yeuse commença à éprouver les premiers soupçons à l'égard de Reiner, son ancien adjoint à la synthèse scientifique. Elle partageait ses compartiments dans le train spécial de la bibliothèque des *Instructions Ferroviaires*. Le convoi roulait constamment à petite vitesse à travers une bonne partie de l'inlandsis panaméricain. Dans les stations les plus importantes, les big stars, les cross stars, le train-bibliothèque stationnait plusieurs jours et justement, pour l'instant, il était garé le long d'un quai peu fréquenté de la big star Kansas Station, sur le réseau central qui, descendant du pôle, rejoignait le Réseau de Patagonie au sud et, à travers le détroit de Drake, l'Antarctique.

Le travail de Reiner consistait en une révision méticuleuse de toutes les *Instructions*, qu'elles soient imprimées ou enregistrées sur disques, cassettes ou n'importe quel support, et il avait fini par lui avouer qu'en fait sa mission principale était la destruction de tous les renseignements ferroviaires de la banquise ouest, celle du Pacifique.

— Le réchauffement vient d'atteindre nos côtes occidentales, surtout l'Alaska et les anciennes Aléoutiennes, mais toutes les précautions sont prises pour isoler ces endroits soumis au régime solaire.

— Vous faites de la censure en quelque sorte... Mais pour qui travaillez-vous ?

— C'est une couverture... Le régent Hukoung a donné des ordres très précis en accord avec les Aiguilleurs... Aucun convoi ne doit pouvoir accéder aux territoires situés dans ces zones interdites.

— Vous faites le boulot des Aiguilleurs ?

— Comment croyez-vous que j'aie réussi à vous faire sortir de Transeuropéenne pour vous permettre d'entrer clandestinement dans la Panaméricaine ?

Ce jour-là il refusa d'en dire plus, mais peu à peu elle devina que sans la caste des Aiguilleurs, jamais elle n'aurait pu arriver jusque-là

sans encombre.

Dès lors qu'elle eut le désir d'exiger d'autres explications de Reiner, il devint inaccessible. Il voyageait autour de Kansas Station à la recherche des *Instructions Ferroviaires* parues depuis ces dix dernières années, et chaque jour des wagons-bennes arrivaient remplis de manuels imprimés, de disquettes, de schémas sur support plastique, de cassettes. On les dirigeait vers le crématoire à ordures de la grande station. Cet autodafé répandait sur les verrières et les dômes des cendres et une suie épaisse que les tribus de Roux nettoyaient à grande-peine. Les Roux continuaient de vivre sur les toits des stations, dans cette partie centrale de la Panaméricaine. Reiner lui avait dit qu'au fil des décennies ils avaient dû perdre leur instinct primitif de survie, s'étaient laissés domestiquer grâce à la nourriture obtenue en échange de ce travail.

— Certains y voient un gage pour l'avenir, la preuve que le réchauffement ne nous atteindra pas...

— En parle-t-on dans les lieux publics ? avait-elle demandé.

— Les dernières instructions d'Hukoung sont extrêmement sévères à l'égard de tout propos, tout écrit, mettant en question la paix civile. On ne peut plus parler du réchauffement, même de celui qui était jadis naturel et estimé à une remontée des thermomètres d'un degré tous les trimestres.

Reiner lui avait parlé d'une complicité avec les Rénovateurs du Soleil en ce qui la concernait, elle, mais il avait menti. Et elle se demandait ce qu'elle faisait dans ce train-bibliothèque.

Elle guettait son ancien adjoint mais il continuait de la fuir, faisait toujours répondre par ses services administratifs qu'il était absent, jusqu'au soir où elle réussit à se cacher dans son compartiment-bureau, avec l'intention d'y passer la nuit et d'attendre sa venue.

Mais alors qu'elle sommeillait, cachée dans un placard, elle entendit du bruit et vit Reiner pénétrer dans l'endroit et s'asseoir à sa table de travail. Il paraissait fatigué et anxieux, vieilli surtout, avec des rides qui tiraient son visage vers le bas.

Il sursauta lorsqu'elle sortit de sa cachette, faillit sonner pour faire venir quelqu'un.

— Mais que faites-vous là ?

— J'ai besoin d'un entretien, dit-elle, sinon dès demain j'essaye de m'évader de ce train par n'importe quel moyen.

— Vous n'êtes pas prisonnière, répliqua-t-il, outré, mais si vous paraissez sur les quais vous n'irez pas loin. On vous recherche. Floa Sadon a retrouvé votre trace... a prévenu Hukoung.

— Reiner, je veux tout savoir, tout. En Transeuropéenne c'étaient vraiment les Rénovateurs qui m'ont aidée, mais dans cette

Compagnie ce sont les Aiguilleurs qui me protègent. Je veux savoir pourquoi.

— Vous n'avez pas compris ? Vous servez d'otage en quelque sorte. Hukoung est terrorisé à l'idée que vous pourriez réparaître... Vous êtes assez populaire dans la population des voyageurs... Surtout dans les trains de travailleurs intérimaires, les aciéries mobiles, chez les petits commerçants... Et la CANYST ne cesse de réclamer à Hukoung la preuve de sa légitimité, c'est-à-dire le bordereau de ses actions. Il ne peut, et pour cause, en fournir un... La Commission de surveillance commence à faire référence à l'article 13 paragraphe 5...

— Qui prévoit la mise en suspicion d'un P.-D.G., dit Yeuse. C'est même moi qui ai exhumé cette possibilité oubliée quand l'assemblée générale mettait en doute la légitimité de la succession de Lady Diana.

— Jusqu'à présent Hukoung a respecté les exigences des Aiguilleurs. La preuve, le travail que je fais... Cette restructuration des *Instructions Ferroviaires*... Les Aiguilleurs l'ont exigée et ont voulu que je la dirige, parce qu'ils connaissaient ma fidélité envers vous... Je suis désolé mais c'était à ce prix que j'ai pu vous faire revenir. Les Aiguilleurs, curieusement, pensent que vous feriez une meilleure dirigeante. Hukoung n'a obtenu que le statut de régent mais il ne pourra attendre trop longtemps. Les agents de la Traction, dont il est le contrôleur général, rachètent des actions mais n'en trouvent pas suffisamment. Le Conseil restreint se méfie. Les héritiers de Jeb Interson...

— Il avait des héritiers ?

— Des cousins qui portent le même nom... Peter Housk et voyageuse Borska se cramponnent à leurs titres et n'en lâchent aucun, si bien qu'il est difficile pour le régent d'en trouver en nombre suffisant. Le fils du Vétéran, qui est complètement gâteux, a failli vendre, mais les Aiguilleurs en ont racheté en sous-main...

— Vous êtes de quel côté ?

— Du vôtre, voyageuse... Je sais que vous avez réussi cette mission auprès de Lien Rag et que ce Gus, le cousin de votre ami, est reparti pour ce satellite énorme qui gouverne le climat de la Terre... Les Aiguilleurs sont très satisfaits mais le résultat se fait attendre. Des lucarnes sont en formation au-dessus de la Sibérienne et la Transeuropéenne dans ce cas pourrait être touchée...

— Le satellite est complètement déréglé... En pleine folie... Vous savez qu'il est composé d'une partie artificielle avec réacteur nucléaire, ordinateur et éléments d'une haute technicité, mais aussi du corps d'un fabuleux animal trouvé dans l'espace par les Ophiuchusiens, ces Terriens qui ont quitté notre planète voici des siècles... Et le fabuleux animal est malade, agonisant. Gus ne pourra peut-être pas parvenir au but...

Reiner la contemplait, visiblement incrédule. Lui, le rationnel, l'homme qui ne vivait que dans le doute constant face à toutes les hypothèses scientifiques, ne pouvait accéder à ces révélations.

— Je ne suis ni folle ni illuminée et les Rénovateurs mystiques ne m'ont pas circonvenue, mais c'est ainsi que se présente ce satellite fantastique. D'ailleurs un simple satellite n'aurait pu survivre des siècles, alors que l'animal des étoiles, par répulsion profonde pour toute planète, parvenait à garder son orbite et à survivre. Un animal nommé Bulb, qui peut vivre plusieurs dizaines de vies d'homme...

— Je vous en prie, murmura Reiner, c'est trop pour moi. Restons dans un domaine plus accessible. Je ne suis qu'un scientifique dépourvu d'imagination... Juste bon pour certaines synthèses, mais incapable d'envisager ce qui n'existe pas encore, ce qui dépasse notre entendement... Je suis, si vous le voulez, complice des Aiguilleurs parce qu'eux seuls pouvaient vous protéger... Je leur ai présenté mon projet lorsque les Rénovateurs...

— Vous avez aussi des relations dans le milieu Réno, fit-elle avec mépris. Peut-être aussi chez les Néo-Catholiques, qui sait ?

Il sourit sans gaieté :

— Vous ne vous trompez pas... Je suis effectivement en bonnes relations avec certains représentants de la Nouvelle Rome... Ces gens-là s'estiment brimés depuis toujours par la Compagnie... Les Aiguilleurs ont tout de suite accepté votre retour ici... en me promettant qu'ils ne poursuivaient aucune idée de vengeance... Ils se méfient plus des gens de la Traction que de vous... Hukoung aurait l'ambition de faire une caste de la Traction. Une caste aussi puissante que celle des Aiguilleurs, sous une apparence plus démocratique...

— Il n'était pas ainsi quand je l'ai désigné.

Reiner soupira en fermant les yeux, resta ainsi quelques secondes :

— Malheureusement si et il vous a joué une comédie habile... Certes, il ne pensait pas accéder au poste suprême, mais lorsque vous avez décidé de rejoindre vos amis là-bas à Concrete Station, il a tout de suite saisi cette chance unique de devenir le maître...

Yeuse allait et venait dans le bureau, se demandant si elle pouvait encore lui faire confiance. Il ne paraissait pas avoir profité de cette alliance avec les Aiguilleurs. Son rôle de censeur des *Instructions Ferroviaires* n'était pas des plus reluisants.

— Vous avez rencontré Palaga ?

— Non. Je n'ai rencontré que Yule qui passe pour le patron des Aiguilleurs, mais qui n'est que le messager de Palaga... Je ne suis pas assez important pour rencontrer ce personnage mythique...

— Mais vous avez accepté ce travail bien avant de savoir que j'aurais le désir de revenir ici ? fit-elle, méfiante.



— C'est exact, parce que c'était la seule façon d'être aux avant-postes. Je me suis rendu sur la côte Ouest, enfin ce qu'on appelle la côte par rapport à la banquise... J'ai roulé sur le Cancer Network...

— Vous aviez une famille qui voyageait là-bas, des Rénovateurs un peu scientifiques, un peu mystiques, qui attendent la réalisation d'une prophétie sur l'apparition du Soleil ? Ce dernier doit d'abord réchauffer une zone autour de la ligne de changement de date ?

— Oui, la famille Guerpez dont je n'ai plus de nouvelles. La prophétie est devenue la réalité et ils avaient depuis longtemps eu connaissance de cette lucarne que le Soleil utiliserait dans le ciel croûteux des poussières lunaires... Je les ai rencontrés pour la dernière fois voici des mois. Je crains qu'ils n'aient été surpris par le réchauffement. Ils voulaient essayer d'atteindre une station fantôme, la North Pacific Station, je crois...

— Oui, la North Pacific Station, dit Yeuse, une énorme cité qui date des premiers âges ferroviaires et rien que par sa présence elle tendrait à consolider le Dogme sibérien... Elle n'a pu être construite en quelques années et puis devenir un ensemble de ruines. Il semblerait qu'elle soit abandonnée depuis des siècles...

— J'ai voulu en savoir plus sur tous ces mystères... Ce train-bibliothèque m'ouvre tous les réseaux sans exception et je peux rouler dans les zones interdites s'il m'en prend l'envie, là où plus personne ne va et surtout pas les Aiguilleurs. Ils sont terrorisés par la progression du Soleil...

— Soleil que personne ne peut encore voir, car la lucarne reste malgré tout encore encombrée par des strates de poussières. Il y a une tache éblouissante qui n'a rien à voir avec ce que nos ancêtres appelaient le Soleil.

— Il en existait des représentations naïves, académiques, qui malheureusement nous donnent de fausses idées. En fait il n'y avait qu'au levant et au couchant qu'on pouvait vraiment le regarder, et encore pas trop longtemps.

Elle lui demanda quel serait désormais son avenir à elle.

— Je ne suis pas venue pour me cacher, faites-le savoir à Palaga, ou plutôt non... Demandez une entrevue à ce personnage.

Reiner paraissait effrayé :

— C'est encore trop tôt...

— Alors j'irai à la CANYST réclamer ma fonction de P.-D.G... La Commission est toujours en place ?

— Le délégué du Kid, Palgeste, a conservé son poste alors que la Compagnie de la Banquise n'existe plus, mais le renvoyer serait reconnaître qu'une partie du globe échappe aux glaces et en définitive à la société ferroviaire.

— Quelle hypocrisie ! fit-elle avec un sourire désabusé. Ils

continuent de siéger, donc ils prendraient mon parti contre Hukoung ?

— Ce dernier les couvre de ses attentions. Il leur accorde des faveurs matérielles incroyables. Ils y sont très sensibles... Palgeste et le délégué de l'Australasienne, elle-même en pleine débâcle, ne vous seraient d'aucun secours, et je crains même qu'ils ne soient tentés de vous trahir.

— Je ne vais pas rester à rien faire. Je suis revenue pour reprendre les rênes de la Compagnie et rien ne m'en empêchera...

— Voyageuse Yeuse, je vous en prie. Nous allons dès demain remonter vers le Nord du réseau central. Nous discuterons de ce qu'il convient d'envisager mais pas de précipitation. Hukoung finira par commettre des erreurs qui le disqualifieront.

Elle éprouvait un malaise, aurait aimé posséder les dons de Jdrien qui était capable de lire dans les pensées des autres. Reiner lui cachait autre chose.

Ce soir-là elle regretta d'avoir quitté Lien Rag, le Cargo *Princess*, Farnelle... Elle n'avait par contre aucun regret à l'égard de cette Ann Suba qui s'était empressée d'attirer Lien Rag dans sa couchette, mais n'avait-elle pas commis l'erreur de vouloir revenir dans une Compagnie que le réchauffement menaçait à l'ouest ?

Peut-être fallait-il combattre l'hypocrisie ambiante, la censure, expliquer aux voyageurs qu'ils étaient menacés, se présenter comme un recours possible pour organiser des sites de repli en cas de fonte brutale des glaces.

Elle ne dort pas de la nuit, pesant le pour et le contre, sachant qu'en choisissant la voie de la franchise elle se heurterait à tout le monde, Aiguilleurs, gens de la Traction, Hukoung, Reiner, sans être certaine de rallier à elle les Rénovateurs.

## CHAPITRE II

*Titan II*, ancrée en face du détroit de Jelly, recevait régulièrement les messages du Kid. On n'avait toujours pas de nouvelles de *Titan I* disparue dans la mer Aléoutienne plus au nord-est.

Depuis trois jours, Ann Suba étudiait les ultrasons émis par cette colonie de phoques pour se protéger de Jelly, l'amibe géante aux pseudopodes dangereux. On avait renforcé les quarts et les hommes ne circulaient sur le pont que par deux, armés de haches. Jusqu'ici on n'avait signalé aucune tentative de l'animal pour s'attaquer à la vedette, mais Jdrien qui l'avait affrontée, était devenu son ami, conseillait la plus grande prudence. Les marins doutaient, pensaient qu'il s'agissait d'une légende.

Gdami, le jeune garçon, fils de Farnelle, aidait Ann Suba dans ses recherches. C'était lui qui se chargeait de capturer les jeunes phoques dont on enregistrait, avec un équipement spécial, les cris inaudibles.

— Je pense être à même de les reproduire sous peu, annonça Ann Suba ce soir-là, mais de toute façon nous pourrons aussi utiliser les enregistrements. Le scepticisme de l'équipage est dangereux et ne me permet pas de travailler aussi vite que je le voudrais.

Lien Rag lui-même était réservé sur Jelly. Jdrien lui avait raconté comment par deux fois il avait réussi à pénétrer dans le protoplasma sans être phagocyté, mais néanmoins il aurait voulu avoir la preuve de la présence de cet animal. Les montagnes luisantes qui leur barraient la route paraissaient bien anodines et auraient pu être constituées d'une glace particulière.

— Nous avons besoin d'huile, annonça un soir le bosco qui veillait au ravitaillement. Il faudra tuer une dizaine de phoques et faire fondre le lard dès demain matin.

Le drame se produisit alors que les premiers phoques choisis venaient d'être abattus. Le troupeau s'était enfui et nageait dans

l'océan. Des dizaines de têtes moustachues flottaient à la surface de l'eau, surveillant de leurs yeux intelligents le dépeçage de leurs congénères. On avait tué les plus gros, donc les plus vieux.

Soudain, des dizaines de pseudopodes jaillirent de la glace en même temps et s'attaquèrent aux cadavres et aussi aux marins. Deux d'entre eux avaient été chargés de surveiller l'opération, mais leur attention s'était concentrée sur le dépeçage et sur l'installation de la chaudière, si bien qu'ils n'eurent pas l'idée d'intervenir.

Ce fut Jdrien qui le fit à l'aide d'une hache et commença à trancher les pseudopodes en face de lui. Déjà un marin se tordait sur la glace, entortillé dans une douzaine de serpents blanchâtres qui cherchaient les issues de son corps pour le vider.

Lien Rag qui, depuis le pont, venait d'assister à l'attaque le rejoignit à bord d'un canot et Gdami plongea pour rejoindre la banquise. Son origine Rousse lui permettait d'affronter le froid de l'eau sans en souffrir.

À eux trois ils parèrent au plus pressé, ne cessant de trancher des pseudopodes qui rejaillissaient sans cesse. Les marins affolés coururent vers les canots et s'éloignèrent vers la vedette, mais Ann Suba qui s'en rendit compte apparut, une carabine à répétition à la main, tira à l'avant des canots :

— Retournez là-bas embarquer les autres. Si vous refusez j'abats l'un d'entre vous.

Ils finirent par se dominer et revinrent vers le rivage.

Lien Rag, comprenant qu'il ne pourrait faire face plus longtemps, cria d'embarquer à Jdrien et à Gdami, et de retour sur la vedette ils assistèrent au terrible festin. Le marin prisonnier des pseudopodes et qui n'avait pu être libéré et les phoques abattus commençaient à se vider de leur substance.

Paralysés par le dégoût, l'épouvante, ils ne purent accepter l'idée de débarquer là-bas. Ce ne fut que quarante-huit heures plus tard que Jdrien et Lien Rag rejoignirent la glace en canot. Ils découvrirent les peaux de phoques, les ossements abandonnés par Jelly et, plus loin, quelque chose qui avait la silhouette d'un homme à l'intérieur de vêtements intacts. Ils tirèrent ces restes derrière des congères en surveillant la banquise constamment, récupérèrent la chaudière et retournèrent sur la vedette.

Il fallut chasser les phoques en mer, effectuer le dépeçage et la fonte de la graisse à bord, ce qui compliqua un peu le travail.

— Je n'ai pas eu le réflexe de diffuser ces enregistrements d'ultrasons, se lamentait Ann Suba. J'aurais pu sauver ce malheureux...

Le lendemain, elle fit un essai avec des haut-parleurs puissants et ils assistèrent, ébahis, au déplacement lent d'une congère, enfin de ce

qu'ils avaient jusque-là considéré comme une congère. Ce n'était qu'un pseudopode de deux mètres de diamètre au moins.

— Nous sommes souvent passés à proximité, dit Lien Rag.

Lorsque les pleins furent terminés après plusieurs jours de travail pénible, le pont du bateau n'offrant qu'une surface limitée pour ce genre d'opérations, Lien Rag décida d'affronter le détroit. Ann Suba avait préparé une longue suite d'enregistrements qui leur laisserait plusieurs heures de répit. Au-delà, d'après les derniers messages reçus du professeur Klose, existait plus qu'un bras de mer, une immense étendue d'eau.

Lorsque *Titan II* se rapprocha du détroit, chacun à bord éprouva la même envie de vomir et de faire demi-tour, même Jdrien, qui avait quelque expérience du monstre. Ann Suba lança ses enregistrements, angoissée à l'idée que la moindre panne de l'appareil, chute de tension ou dérèglement pouvait survenir.

Ils naviguèrent au-dessus des fonds d'un blanc crémeux très inquiétant, mirent une heure pour achever la traversée du goulet qui ne cessait de s'élargir. Les falaises de protoplasma s'éloignaient de l'émission des ultrasons et Ann Suba, malgré sa terreur, effectua quelques expériences, se rendant compte qu'en diminuant l'intensité le goulet se rétrécissait aussitôt.

— Si cet endroit devient passage obligatoire pour la Panaméricaine, il faudra l'équiper d'une balise émettrice pour éloigner cette saleté, dit Lien Rag.

Les marins, traumatisés par la mort de leur camarade et honteux de s'être laissé gagner par la panique veillaient, des haches à la main, doutant qu'un appareil qui soi-disant émettait des sons inaudibles puisse provoquer la fuite de la bête.

— Je crois que nous sommes hors de danger, dit Lien Rag qui demanda qu'on offre une tournée de jus de fruits coupé de vodka.

On naviguait dans une véritable mer, avec juste quelques icebergs visibles de loin. Les brumes s'étaient elles aussi écartées, laissant deux à trois kilomètres de visibilité, et la température était plutôt clémente.

— Nous devrions apercevoir les milliers de troncs d'arbres que le professeur Klose a signalés, dit Jdrien. En principe, cette nuit il y aura quelque risque à les heurter.

Ann Suba étudiait les courants, se rendait compte qu'il en existait de plusieurs types, en surface et d'autres plus profonds qui n'allaient pas tous dans la même direction.

— Je pense que les troncs ont dû se diriger plus au nord et que nous n'en apercevrons que quelques-uns.

— Ce sont peut-être eux qui ont provoqué une avarie à bord de *Titan I*, fit Lien Rag. D'ici on ne peut plus émettre qu'en graphie mais

le contact avec le Kid reste bon.

— Soyons quand même sur nos gardes, dit Jdrien.

À la nuit la vedette navigua lentement aux appareils, radar, asdic, mais Lien Rag se réveillait toutes les deux heures, montait dans le poste de pilotage. Il avait un vague pressentiment et Jdrien partageait son sentiment.

Son fils, doué de pouvoirs exceptionnels, paraissait préoccupé.

— Nous avons évité Jelly et j'ai l'impression que nous sommes environnés de forces mauvaises. Nous naviguons dans une zone étrange. Tout à l'heure il m'a semblé entendre comme un appel au secours, mais j'ignore qui parvenait ainsi jusqu'à mon esprit.

Ils buaient des boissons chaudes. Le brouillard rampait tout autour, se refermait derrière la vedette, tombait parfois en légers flocons. Le thermomètre hésitait autour du zéro.

— Nous avons dépassé l'ancien Réseau des Disparus qui n'existe évidemment plus. Je pense à tous ces forbans installés sur cette ligne, à ces habitants de cette station dangereuse, Tusk Station... C'est dans ce secteur que nous avons affronté Jelly avec le missionnaire Pierre, celui qui est devenu pape depuis... Nous l'avons pénétrée comme un phallus, je me souviens... Il fallait le faire... Plus tard je vous ai rejoints, Yeuse et toi, dans la station fantôme... Tu t'en souviens encore, Jdrien ?

Le garçon parut gêné. Il se souvenait. Il était jaloux de son père, essayait par la pensée de s'interposer entre lui et Yeuse, parvenait presque à se matérialiser aux yeux de la jeune femme. Plus tard il était devenu son amant, alors qu'ils recherchaient le cadavre de Lien Rag dans les wagons-cimetières des Éboueurs de la Vie éternelle. Son père savait qu'ils avaient fait l'amour ensemble. Il cherchait comment lui parler, se comporter avec lui.

— Oui je m'en souviens, murmura-t-il, et aussi du vieux Pavie, du goéland qui m'avait adopté, de la chèvre du vieux Pavie que nous avons dû abandonner là-bas... J'y suis retourné souvent en pensée... Tout cela va disparaître. Le Réseau du Cancer s'écroule dans l'océan chaque jour un peu plus.

Le navigateur l'interrompt :

— J'ai de drôles d'échos sur l'écran radar.

— Des icebergs ?

— C'est tout à fait différent... Ce sont des objets bas sur l'eau, comme notre vedette environ. Regardez.

Ils en comptèrent quatre.

— Ils se dirigent vers nous...

— Essayons de changer de route, dit Lien Rag. Nous attendrons le jour pour aller y voir de plus près mais, en attendant, soyons prudents.

— Je remonte au nord ? demanda le timonier.

— C'est ça, remontez vers le nord.

La vedette changea de cap et les quatre objets flottants non identifiés passèrent sur tribord. La vedette accéléra légèrement son allure. Du coup Ann Suba arriva tout droit de sa couchette, les traits fatigués par la veille.

— Personne ne dort sur ce bateau ! s'exclama Lien Rag.

— Pourquoi avoir accru la vitesse, le brouillard tombe en neige et la visibilité est nulle... Croyez-vous que nous échapperions à un iceberg ou à une île de glace sous-marine ?

— Regardez ! s'écria le timonier. Les quatre objets ont également changé de cap. Ils se dirigent toujours sur nous.

— Vous pouvez évaluer la distance qui nous sépare ?

— Environ quatre kilomètres.

— Et leur vitesse ?

Cela demanda un peu plus de temps mais le timonier finit par l'estimer entre dix et quinze kilomètres à l'heure, ce qui n'était pas considérable.

— Nous pourrions les laisser sur place, dit Lien Rag, mais j'attends le jour pour les identifier.

Ann Suba se servit du thé et regarda le père et le fils. En cet instant elle essayait d'imaginer Liensun présent à bord. Où était-il avec son cargo charbonnier ? Le Kid lui en voulait d'avoir rompu les négociations. Le vieux cargo tiendrait-il encore longtemps ? Où s'embusquait-il actuellement ? Les bras de mer, les chenaux étaient si nombreux dans cette banquise de cent cinquante millions de kilomètres carrés en train de se disloquer !

— Je n'aime pas ça, si vous voulez m'en croire, dit le timonier. On dirait qu'ils nous chassent comme du vulgaire gibier, mais je me demande comment ils peuvent nous repérer.

— Peut-être qu'ils disposent d'un sonar, dit Lien Rag, comme nous, ou de tout autre appareil de détection. Nos moteurs sont tout de même assez bruyants... Je regrette mon vieux *Princess* et ses voiles. Il glissait silencieusement sur les eaux... Très lentement à vrai dire, mais cela nous laissait le temps de rêver.

Ann Suba finit par retourner se coucher. L'atmosphère du poste de pilotage l'oppressait. Depuis la mort de l'un des leurs, les marins devenaient superstitieux, s'inventaient des légendes, des épouvantes qu'ils se chuchotaient avec des airs entendus.

— Cette fois, on voit bien qu'ils chassent. Il y en a deux en pointe et les deux autres les flanquent.

— Peut-être des Sibériens, murmura Lien Rag. Mais ils se seraient vite adaptés à l'élément liquide.

— Pas plus vite que le Kid, répondit Jdrien.

Il n'était que trois heures du matin et l'aube ne viendrait que dans quatre heures environ. Si le brouillard consentait à se dissiper.

— Ne faudrait-il pas réveiller les autres ? fit le timonier. J'aimerais qu'il y ait quelqu'un aux lance-missiles et à la mitrailleuse.

Lien Rag ne voulait pas céder à ce début de panique mais les quatre échos devenaient de plus en plus préoccupants. Il se souvenait d'une attaque de pirates dans les mers australes, qui avait failli les prendre au dépourvu.

— Mettez en panne, ordonna-t-il, nous allons également utiliser le sonar, mais vu la distance nous aurons du mal à détecter leur moteur. Si du moins il s'agit d'un objet qui navigue et non d'autre chose.

— Que voulez-vous dire ? demanda le timonier, effrayé.

— Rien... Stoppez tout et laissez courir sur l'erre.

Le bourdonnement continu cessa et tout le monde se réveilla en se demandant ce qui manquait brusquement. Lorsque tous réalisèrent que les moteurs avaient cessé de tourner ils se ruèrent dans le poste. Lien Rag, les écouteurs sur les oreilles, essayait de surprendre d'autres bruits que ceux des icebergs s'entrechoquant ou sifflant dans l'eau profonde. Les courants marins, en pénétrant dans leurs cavernes naturelles, provoquaient ce bruit spécifique.

— Je n'entends rien, dit-il en passant les écouteurs à Jdrien.

Ces objets n'utilisaient pas de moteurs thermiques mais continuaient d'avancer à vitesse régulière.

— Ce ne sont pas des voiliers puisque le vent est nul.

— Remettez en route, lança Lien Rag, et continuez vers l'est.

— Ils vont recouper notre route, lança le navigateur avec crainte.

— Qu'on prépare les projecteurs... Branle-bas de combat également.



## CHAPITRE III

La peau du satellite s'étirait à l'infini, comme l'épluchure d'une énorme pomme de terre. Gus, qui n'avait pas suivi l'évolution de la pelade du Bulb depuis des semaines, en fut épouvanté. Les parasites qui éclosaient en énormes furoncles semblaient aussi avoir proliféré, et comme la gravitation du S.A.S. avait subi quelques variations, les cadavres autrefois expulsés dans le vide collaient aux hublots, à la caméra même.

Isaie, qui était remonté des entrailles du Bulb depuis deux jours, fit entendre un soupir de réprobation :

— Cessez de regarder à l'extérieur, tout ce que vous voyez est la conséquence de l'état général de notre malade... Si on lui redonne ses fonctions naturelles il n'aura plus de boutons et sa peau ne partira plus en écharpe de quelques kilomètres.

— Je crains les implosions, dit Gus, la pression est telle que nous risquons la catastrophe à tout moment.

— Fermez cette caméra... Vous avez le logiciel de navigation spatiale de Lunik, ce petit satellite qui peut raccommode le ciel... Que voulez-vous de plus ?

Le cul-de-jatte manœuvra son fauteuil pour s'éloigner du docteur Isaie et de sa mauvaise haleine. Son séjour dans l'estomac-broyeur du Bulb ne l'avait guère amélioré, question hygiène. Il buvait de plus en plus et s'intéressait de trop près à la nourrice du bébé dont Gus avait été l'accoucheur.

— On programme la suite des opérations ? Il faut maintenant raccorder l'intestin et parvenir jusqu'au cloaque... Je crains des complications, à ce sujet. Un sphincter qui sert à manger et à rejeter les déchets ne m'inspire aucune confiance...

— Allez faire un tour à l'extérieur, maintenant que nous avons des scaphandres disponibles.

Isaie sursauta :

— Vous n'y songez pas ! Je n'ai aucune habitude de ce genre

d'expédition. À l'intérieur d'accord, même si c'est déjà éprouvant, mais au-dehors jamais.

— Nous avons besoin d'une description parfaite de ce cloaque, et ce n'est pas moi qui suis privé de jambes qui peux aller me balader au-dehors.

— On n'a que faire de ses jambes, on flotte.

— N'empêche que c'est utile pour se raccrocher... Bien, n'en parlons plus mais ce sera plus compliqué... Je vous croyais plus audacieux, docteur Isaie.

Comme s'il n'entendait pas, le petit médecin se branchait sur le campement de la secte de l'Église de la Rénovation Apostolique, dont il avait fait longtemps partie.

— Journée tissage, fit-il gouailleur. Je me demande quel hybride de mouton ils ont pu tondre...

Tout le monde était occupé à ces besognes paisibles. Les uns filaient la laine, les autres utilisaient un instrument très primitif pour fabriquer le tissu.

— Et le père Faro est sous la tente avec une ou deux belles enfants. Vous savez qu'il est atteint de priapisme ? J'ai essayé de le soigner à son insu mais en vain. Si j'avais réussi à le rendre impuissant le sort des adeptes aurait changé.

— Tel que je vous connais vous auriez pris sa place, répliqua Gus, qui s'arrêta pour lire ce que le Bulb inscrivait sur son écran personnel :

— « Je souffre et je pense qu'il me faut une dose de K2O... La polychimiothérapie n'a pas l'air de me faire beaucoup de bien... Avez-vous dernièrement vérifié l'état de mon ossature, où en est mon ostéosarcome ? »

Isaie leva les yeux au plafond d'un air dépassé par les événements.

— Vous répondez ?

Déjà Gus pianotait sur son clavier. Le Bulb avait besoin d'être materné et, pour lui faire oublier son mal, le cul-de-jatte lui parlait de la prochaine reconstitution de son système digestif, du plaisir qu'il aurait à dévorer sa nourriture, à la digérer alors que pour l'heure tout s'effectuait de façon artificielle.

— « N'essayez pas de me détromper, je sais bien que je continue de me peler et que les parasites éclosent dans mes furoncles chaque jour. Ils m'épuisent et je crains une nouvelle implosion dans les cryos qui provoquerait le rejet dans le vide de centaines de carcasses de saus. »

— Elles ne s'éloignent pas, restent agglutinées autour du satellite... Pardon, autour de votre corps... Mais si jamais nous parvenons à vous redonner un système digestif naturel, comment

viendrez-vous à bout de ces carcasses soumises au froid absolu ?

— « Il faudra les dégeler avant », répondit tranquillement le Bulb.

— Mais avec quels moyens ? Vous imaginez la dépense énergétique que cela entraînera ?

— « Il faudrait essayer de créer une atmosphère autour de mon corps, dit le Bulb. Une atmosphère qui réchaufferait les carcasses des saus. »

— Non seulement les carcasses, mais tous les cadavres qui gravitent depuis des siècles. Ça vous dirait de dévorer des humains, des hybrides ?

— « Tout est une question de goût », répondit le Bulb.

Gus le soupçonna d'user pour la première fois d'un humour noir mais en douta très vite ; le Bulb ne l'avait pas habitué à tant d'esprit. Il préféra abrégé la conversation prétextant un travail à terminer.

Il avait ce fameux logiciel sur la navigation de Lunik et un schéma directeur fourni par Yeuse, laquelle l'avait reçu des Aiguilleurs. Gus ne savait comment marier les deux et obtenir un fonctionnement performant du Lunik. Il n'envisageait pas d'opacifier à nouveau la lucarne irradiant le Pacifique, mais espérait empêcher les autres de se former. Il lui fallait une analyse serrée, à base de références sélectionnées par l'ordinateur. Mais ce dernier dépendait étroitement du cerveau du Bulb qui était lui-même entaché de lacunes graves. L'alimentation artificielle avait à la longue détruit ses cellules nerveuses, dérégulé ses neurones, du moins ce qui en tenait lieu, et les données qui auraient dû être emmagasinées ne l'étaient plus.

Isaïe lui-même ne parvenait pas à reconstituer le tracé précis de l'ancien système digestif de la Bête de l'espace, comme si les Ophiuchusiens s'étaient employés à faire disparaître toute trace de leurs manipulations sur l'animal.

— Mon cher ami, je vous demande l'autorisation de ne plus descendre chez ce fou de Faro, je crains pour ma vie. Il a proféré contre moi de telles menaces que j'aimerais mieux coucher dans une cabine à ce niveau.

Jusque-là Gus avait tenu bon, obligeant le petit homme à rejoindre les siens pour la nuit mais il céda. Il en avait assez de jouer les dictateurs.

— Je vais nous préparer un bon repas, les autres se joindront à nous.

— Les autres ?

— Thresa, Calilon l'accouchée, et la nourrice. Nous aurons une tablée sympathique.

— J'espère que vous n'envisagez pas pour la suite une sorte d'orgie avec ces créatures ? Si telle est votre intention, vous feriez

mieux de rejoindre le père Faro.

— Oh, je saurai me tenir... Vous verrez quel festin je vais vous préparer.

Après des heures de travail sur l'ordinateur Gus avait oublié ce repas et, lorsqu'il pénétra dans la cuisine, tout ce monde s'agitait ferme dans une odeur assez désagréable de grailon. Isaie s'excusa d'avoir raté un premier rôti de mouton, mais assurait que le reste serait parfait.

— Vous avez tué un mouton, un vrai ?

— En tout cas je n'ai relevé aucune trace apparente d'anthropomorphisme sur cette bête à quatre pattes aux gigots très dodus. Vous pouvez admirer la carcasse dans la chambre froide.

Préférant s'abstenir, Gus se servit à boire. Il n'existait pas, dans les niveaux supérieurs, de troupeaux de moutons qui puissent être vraiment considérés comme tels. Il fallait descendre dans le satellite pour en rencontrer.

— J'ai surveillé les couveuses, lui avoua le docteur, et c'est là-bas que j'ai capturé la bête.

Thresa vint rôder autour de lui, le taquinant tandis qu'il se cramponnait au bar. Il avait déjà bien du mal sans ses jambes pour se hisser sur le tabouret vissé.

— Tu ne veux plus de moi, chuchota-t-elle, pourtant l'autre fois c'était agréable, non ?

Il ne savait que répondre, éprouvait un sentiment de culpabilité après avoir cédé à son désir. Il fut débarrassé d'elle par Isaie qui appelait à l'aide pour extraire un énorme gigot d'un des fours. La nourrice et l'accouchée ouvraient des yeux ébahis devant cette nourriture abondante et Gus estima que c'était maladroit. Il faudrait bien les renvoyer à la secte et elles parleraient. Faro pouvait à tout moment préparer un sale coup pour s'emparer des commandes.

— Nous allons boire à la santé de l'enfant qui dort là-bas dans son petit nid.

Gus finit par boire un peu trop et par manger de façon déraisonnable, si bien qu'il entraîna Thresa dans sa cabine et s'endormit en l'étreignant si fort qu'elle fut obligée en pleine nuit de le frapper pour qu'il la libère car elle étouffait.

Le lendemain il vécut une journée de regrets et de remords, avec l'impression d'être lentement envahi par des gens qui ne lui plaisaient qu'à moitié. Il était revenu dans le satellite pour finir sa vie dans une solitude austère, et non pour s'enfoncer dans la débauche la plus honteuse. Dans la nuit Thresa lui avait confié que la nourrice aurait bien aimé savoir comment ça se passait avec lui, affirmant qu'elle était prête à le rejoindre dans sa couchette s'il en exprimait la volonté. Il lui fallait mettre un terme à ces turpitudes et il décida de se débarrasser

des trois femmes et de l'enfant.

— Vous n'y songez pas ! s'exclama le docteur Isaie. Faro prendra ça pour une offense.

— Je veux être tranquille et réfléchir sans être ennuyé par des problèmes stupides de nourriture, de bébé et de disputes. Je vous prie de les renvoyer... Ne m'obligez pas à me montrer encore plus intransigeant à votre égard.

Lorsqu'elle l'apprit, Thresa pénétra comme une folle dans la salle des contrôles et commença à l'injurier. Comme il paraissait absorbé par son travail, elle essaya de le câliner, allant jusqu'à le provoquer avec une impudeur totale.

— Il est inutile d'insister. Nous verrons plus tard quand nos grands travaux seront terminés. Si vous ne partez pas, je provoque un froid tel que personne n'en réchappera. Je fermerai la cuisine et l'accès aux provisions.

Elle finit par s'en aller et peu après sur l'écran Gus les vit toutes les trois, penaudes, devant le père Faro courroucé qui leva vers la caméra un regard terrible.

— Aïe aïe aïe, fit le docteur Isaie entre ses dents, nous avons tout à craindre de ce cinglé. Il est très vexé que vous renvoyiez ses cadeaux.

— Il essayait de me pervertir, dit Gus, et il est furieux de voir que ça ne marche pas. Même la nourrice qui avait envie de partager ma couchette. C'était une de trop. Il a exagéré par l'intermédiaire de ces bonnes femmes.

Pendant deux jours les deux hommes travaillèrent dur en n'échangeant que les paroles nécessaires. Isaie progressa dans ses recherches sur la liaison entre l'estomac et le cloaque de la bête, découvrant comment les éléments nutritifs étaient à ce moment-là absorbés par l'organisme.

— Je crois, en toute humilité, que jamais nous ne rétablirons dans son entier le système digestif de cette bête, mais il aura quand même l'illusion de se nourrir de façon naturelle, je veux dire de la façon dont il avait l'habitude autrefois.

— Il faudra donc conserver l'autre procédé artificiel aux micro-ondes ?

— Je le pense, si l'on ne veut pas qu'il péricle vite. Par contre on pourra profiter de cette revitalisation pour lui faire absorber des reconstituants pour son cerveau, des produits également pour son sarcome.

Gus songea aux énormes carcasses de vingt tonnes suspendues dans les cryos et à toutes celles qui s'étaient, sous le coup des implosions, envolées dans l'espace. S'il fallait retourner dans les cryos, comment emprunter l'axe central, en grande partie endommagé par la

détérioration de l'animal spatial ?

— J'aimerais évaluer ses chances de survie, ajouta le docteur Isaie, savoir combien de temps il tiendra le coup... Parce que lorsqu'il s'éteindra nous ne pourrons lui survivre bien longtemps. Au maximum quelques mois, dans des conditions si épouvantables que j'ose à peine les imaginer.

## CHAPITRE IV

Les bonzes Rénovateurs étaient excessivement flattés que le grand professeur Charlster ait accepté de présider l'inauguration des ateliers où allaient se construire les dirigeables géants. Il arriva une nuit à bord du petit appareil des Échafaudages et fut treuillé avec Songe au sol où les attendaient non seulement la libraire Ladira, mais le patron des bonzes, Tharbin, qui les ramena chez lui, dans son palais sur rails, à bord de sa luxueuse silico-limousine. Charlster paraissait émerveillé comme un enfant, alors qu'ils longeaient les quais éclairés de cette grande cité de China Voksal.

— Je suis venu directement de mon train pénitencier à la colonie des Échafaudages, et je n'imaginais pas qu'il puisse exister des agglomérations aussi importantes.

— Malheureusement, se lamentait Tharbin, China Voksal n'est plus que l'ombre d'elle-même, avec la débâcle qui se rapproche et les rumeurs de catastrophe climatique qui se propagent. La production d'électricité est réduite de moitié. C'était une ville brillante, joyeuse, et il n'y a presque plus personne sur les quais. On s'amusait énormément voici à peine un an et on dépensait beaucoup, mais c'est terminé. On dit que le quart de la population aurait quitté la cité, des gens assez aisés pour se payer un long voyage, mais les malheureux vont se trouver bloqués aux frontières de la Sibérienne au nord et à celles de l'Africana à l'ouest et risquent de se retrouver dans des camps de concentration où leur argent fondra en quelques jours.

Il se pencha vers Charlster qui regarda avec un amusement discret les doigts boudinés, cerclés de bagues de grande valeur, qui se posaient sur son genou :

— Professeur, cher frère professeur, les dirigeables sont la seule voie de salut réaliste.

— Vous ne pourrez sauver toute la population, voyons.

— Si les dieux nous en laissent le temps, pourquoi pas ? Nous songeons à une grande installation sur les hauts plateaux où la glace

est en train de fondre et qui n'appartiennent à personne. La Compagnie des Dirigeables pourrait transporter des centaines de personnes chaque jour à partir du moment où nous aurions les habitations pour les recevoir.

— Des habitations, répéta Charlster, que voulez-vous dire par là ? Des wagons d'habitation ?

— Jamais de la vie ! Nous construirons une ville... Comme autrefois. Une ville avec ses rues, ses maisons, ses magasins, en dur... En nous moquant des lois de la CANYST ; c'est terminé, la dictature ferroviaire.

Charlster resta silencieux et Songe, qui était assise en face de lui, surprit son air blasé. Peut-être pensait-il que les dirigeables pouvaient à leur tour devenir l'outil d'une autre dictature. Une ville haut perchée, reliée au reste du monde par les airs, avec tous les risques que ce moyen de transports supposait. Il suffisait de paralyser les dirigeables au sol pour anéantir le ravitaillement de la population.

— Demain, vous verrez nos ateliers. Nous disposons d'une voie privée qui nous protège des inspections de ces curieux contrôleurs de la CANYST qui continuent leur sale métier, comme si vraiment rien n'avait changé.

— Vous vous en méfiez quand même ?

— Sait-on jamais ? Imaginez que China Voksals ne soit jamais menacée par la débâcle ? Il faudra bien continuer à commercer avec le reste du monde, emprunter à nouveau le chemin de fer.

— Vous ménagez l'avenir dans toutes les hypothèses ?

— N'est-ce pas une conduite sage ? Notre confrérie le souhaite et nous n'envisageons pas une cassure brutale avec une société, une civilisation qui a été la nôtre durant des siècles.

Le train-palais de Tharbin enchantait Charlster qui paraissait s'amuser comme un fou. Le dîner donné en son honneur à une vingtaine de personnes acheva de le rendre euphorique, et il finit par confier à Songe qu'il ne retournerait pas tout de suite à la colonie des Échafaudages. Le dirigeable devait revenir les chercher dans une semaine, Ladira ayant promis une nouvelle cargaison de produits indispensables. La libraire, qui assistait à ce banquet, ne cachait pas les difficultés de ravitaillement que connaissait la station :

— Sans les bonzes, je ne pourrais me procurer aucune denrée. La farine surtout est devenue très rare, ainsi que la viande de porc et de mouton. Les grandes serres d'élevage à l'est et au sud-est connaissent d'énormes difficultés. La plupart des voies privées sont interrompues par le glissement des glaces vers l'ancienne mer de Chine. La banquise de cette mer est également en plein bouleversement. Des canyons apparaissent puis se combler et les réseaux ne sont plus praticables.

Le lendemain, tous ces gens-là se retrouvèrent dans les immenses



ateliers-serres du consortium et Charlster éclata de rire en voyant les installations modernes : les complexes de production de résine bactérienne fournissant les toiles étanches pour ballonnets et enveloppes, l'unité prête à fournir les caténaires en fibre de carbone, les stocks de matériaux composites, les pièces des moteurs diesel prêts à être montés, les vitres au silicium, les machines-outils, et jusqu'à la fabrication de câbles et d'ancres chauffantes.

— Nous avons aussi prévu des harpons spéciaux qui, au moment de l'impact, posséderont une charge explosive de telle sorte qu'ils pourront se ficher dans n'importe quelle roche. Il y a aussi des grappins et des treuils légers faciles à transporter.

Charlster riait en pensant à la tête de Rigil devant cette formidable installation.

— Je comprends pourquoi ces bonzes sont aussi sûrs de tenir leur délai.

Mais Songe, en cours de visite, se rendit compte qu'une partie des ateliers-serres ne pouvait être visitée. De grandes portes opaques en matériaux plastiques interdisaient même l'accès et empêchaient de voir ce qui se passait derrière. Elle interrogea Tharbin qui eut un rire débonnaire :

— Nous nous sommes réservé un tiers de la surface pour entreposer des marchandises spéciales. Ça ne concerne nullement les dirigeables. Ne vous inquiétez pas.

Elle n'y songeait plus lorsque, trois jours plus tard, alors qu'elle rendait visite à Ladira, la libraire Rénovatrice, celle-ci lui demanda de patienter un moment, le temps qu'elle s'occupe de quelques clients.

Ce fut autour d'une tasse de thé et de petits beignets qu'elles se retrouvèrent à l'étage du wagon-librairie.

— Les bonzes préparent d'autres voies pour échapper à la débâcle et je commence par avoir certaines indications. Ils ont engagé à prix d'or Guido Asmar. Vous ne connaissez pas ce bonhomme mais moi, si. Depuis trente ans – il en a cinquante environ – on le prend pour un doux cinglé. Il possède une petite serre de production horticole juste à la sortie est de la station où il a aménagé un grand bassin d'eau.

— Une piscine ?

— En quelque sorte mais peu profonde, même pas un mètre... Il a reconstitué dans cette pièce d'eau un port ancien, avec les quais, les grues de manutention, mais surtout des bateaux.

Songe souriait, ne comprenant pas ce qu'il y avait d'étrange dans cette manie. On lui avait parlé de gens qui avaient chez eux des installations où circulaient des véhicules miniatures reproduisant les automobiles d'autrefois, avec des routes, des croisements, des cols, des stations-service.

— Guido Asmar possède une connaissance extraordinaire sur la marine d'autrefois. Il a reconstitué tous les modèles de bateaux, depuis les simples... Excusez-moi, mais les mots génériques ne me viennent pas facilement en mémoire... Il y a des bateaux à voiles, d'autres à vapeur et aussi des diesels, et les bonzes, depuis quelque temps, s'intéressaient fort à son bassin, lui rendaient fréquemment visite. Maintenant Guido Asmar travaille pour eux... Il a abandonné en partie la culture de ses légumes et passe son temps à mettre au point un bâtiment flottant.

— Les bonzes songeraient à utiliser ce moyen de transport ? En concurrence avec les dirigeables ? Pourquoi pas ?... Où est le mal ?

— Le premier bâtiment serait construit dans les ateliers-serres que nous avons visités. Et les dirigeables ne serviraient que de moyens de levage.

Songe resta frappée de stupeur. Ladira lui servit une autre tasse de thé mais elle n'avait plus envie de boire.

— Il s'agirait d'un prototype assez important et il faudrait deux dirigeables pour le soulever et le transporter jusqu'à l'océan... Je ne vous ferai pas de reproche, mais vous avez trop souvent parlé de l'usage que faisaient les Tibétains de votre seul et unique petit dirigeable. Là-bas, dans les montagnes, il sert à transporter les câbles de téléphériques et tous les matériaux nécessaires à la construction de ce système.

— C'est vrai, fit la jeune femme, accablée, mais je m'indignais que notre dirigeable soit utilisé à ces fins.

— Si les bonzes persistent dans leur plan ils se contenteront d'aéronefs peu sophistiqués. Aucune installation à bord, un moteur puissant capable d'entraîner toute la masse, peu importe la vitesse... Nous aurons des appareils rustiques, si j'ose dire...

— Je comprends mieux aujourd'hui pourquoi les délais de fabrication seront aussi rapides...

— Vous allez retourner aux ateliers-serres avec le professeur Charlster. Essayez de comptabiliser les éléments suivants : couchettes, installations sanitaires, de cuisine, enfin tout ce qui doit apporter le confort pour le transport de passagers... Pour les marchandises, ont-ils prévu des containers par exemple, ou des soutes aménagées dans les superstructures. Mais je vous en prie, soyez prudente, car Tharbin et ses amis ne sont pas des plaisantins...

— Ils n'ont pas encore les détails sur les problèmes de stabilité. Rigil refuse de les donner et attend le verdict du professeur Charlster. Ce dernier, séduit par la vie urbaine, par le luxe du train-palais, ne veut pas rentrer tout de suite aux Échafaudages...

— Ne le mettez pas tout de suite en garde. Faites vos propres observations.

— Voilà pourquoi une partie des ateliers-serres est interdite. Le premier bateau y sera certainement construit, mais pourquoi renoncer à la voie des airs ?

— Par méfiance d'abord. La mer est le prolongement de la Terre. L'eau inspire une immense crainte mais elle se trouve, dans l'absolu, dans le même plan que la Terre, la même dimension. Lorsqu'il faut affronter la troisième dimension, la hauteur, c'est autre chose, et nos esprits façonnés par des siècles de vie ferroviaire ne peuvent l'admettre. On nous a pratiquement interdit de lever les yeux. Nous ne sommes habitués qu'à nos deux pauvres dimensions : longueur, largeur... Mais ça c'est l'élément psychologique, inhibiteur de toutes nos audaces... Il a fallu un sacré courage à Julius et Ma Ker, à Greog et Ann Suba, pour construire le premier dirigeable et oser pour la première fois s'affranchir de la pesanteur... Eux, c'étaient des scientifiques, des gens qui réfléchissaient, mais les bonzes sont superstitieux. D'ailleurs ils appartiennent aux Rénovateurs mystiques. Dans le fond de leur subconscient ils ont choisi la mer... Enfin il y a une raison économique, le désir d'un profit : avec un bateau ils transporteront en une seule fois le tonnage de marchandises que dix dirigeables ne pourraient même pas soulever.

— Mais avec les bateaux, ils ne pourront pas aller partout... Et puis qui dit que tous les océans se libéreront ? Et leurs familles qu'ils veulent mettre à l'abri, leur trésor ? Ils ne seront pas en sécurité sur un bateau qui sera menacé de toutes parts par les montagnes de glace, les soubresauts de la banquise. Les chenaux peuvent s'ouvrir mais se refermer tout aussi vite.

— Ils mettront leurs familles à l'abri mais ils commerceront par mer avant toute chose, parce que de nouvelles richesses vont apparaître... Qu'est-ce qui va devenir primordial ? La recherche de l'énergie, et avec des bateaux on va traquer les colonies de phoques, les troupeaux de baleines, les rookeries de manchots... Jusqu'ici on ne le faisait que sur une échelle médiocre, avec des postes de chasse dangereux, difficiles à tenir... Et voilà qu'on aura des bâtiments bien équipés, capables d'affronter le mauvais temps... Bien sûr les icebergs, les fonds dangereux, les vents démentiels, mais des milliers de tonnes d'huile ramenés en un seul voyage, alors qu'il aurait fallu dix trains de dix wagons-citernes peut-être. Les chasseurs n'auraient jamais pu faire rouler de tels convois dans les zones où la glace manquait d'épaisseur.

Songe paraissait si effondrée que Ladira prit un flacon d'alcool de riz, en fit réchauffer une bonne part dans une casserole et lui remplit sa tasse :

— Avez ça... La situation est très délicate mais nous avons la chance d'être prévenus.

— Je pense à Rigil, gémit Songe. Il va triompher, avec son

impudence habituelle.

## CHAPITRE V

Ce fut dans une petite station, la Cross Station Rock, que le train-bibliothèque fut immobilisé à la suite de divers incidents. De son compartiment Yeuse pouvait apercevoir au nord de la ville la montagne pelée qui donnait son nom à la cité. La glace n'avait jamais pu s'y coller et seules quelques corniches bordées de blanc soulignaient la nudité de la roche.

Reiner pénétra presque sans frapper chez elle, très agité :

— C'est un coup de la Traction. Ils doivent avoir des doutes et prétextent un mauvais état de la voie pour nous bloquer dans le coin... Vous ne pouvez rester ici.

— Calmez-vous, dit-elle. Je n'ai pas terminé ma toilette et...

— Il s'agit bien de toilette. Enfilez votre combinaison isotherme et partez... Je vais vous donner une adresse, mais soyez prudente. Je ne suis pas totalement sûr de ces gens-là. Ce sont des mystiques, vous savez, et c'est toujours risqué de faire appel à eux.

— Hukoung se douterait de ma présence dans ce train ?

— C'est possible. Ici nous échappons à la tutelle des Aiguilleurs. Il s'agit d'un réseau secondaire. Je n'aurais jamais dû quitter le Central Network, mais j'avais des *Instructions Ferroviaires* à collecter dans ce district.

Un marché de produits alimentaires et d'artisanat local occupait la plupart des quais et Yeuse put facilement se perdre dans la foule. Sa combinaison froissée et sale n'attirait pas l'attention. Pour se donner une apparence de fermière elle acheta deux poules dans une cage en plastique et se promena avec elles au bras.

Elles n'arrêtaient pas de caqueter. Elle était surprise du prix qu'elle avait payé, se rendait compte que ces marchandises offertes l'étaient dans le cadre d'un marché noir très actif.

Les gens que lui avait indiqués Reiner habitaient sur un quai résidentiel bordé de wagons d'habitations cossus et à plusieurs étages. Celui où elle pénétra en avait six, et les Bills habitaient au troisième.

Visiblement ils occupaient toute la surface, ce qui était exceptionnel. Une petite jeune fille en collant de sportive vint lui ouvrir :

— Maman arrive. C'est chouette de nous apporter des poules.

La mère ne vit que ces deux animaux et c'est à peine si elle écouta les explications de Yeuse. Celle-ci, au fur et à mesure qu'elle faisait connaissance avec le reste de la famille, crut être tombée chez des farfelus et se demanda si sa sécurité ne serait pas en danger. Le père ne parlait avec la mère que de la façon d'accommoder les deux volailles et la fille continuait ses mouvements de gymnastique dans le compartiment-salon. Un garçonnet vint jeter un œil et exigea qu'on lui donne sur-le-champ les plumes rémiges des ailes. On chercha des ciseaux pour lui donner satisfaction. Yeuse était au milieu, désorientée, inquiète de ce tapage.

— C'est une excellente idée de venir avec ce merveilleux cadeau. Vous avez dû payer un prix fou... Nous ne pouvons nous en offrir et devons nous contenter de viande de volaille, ce qui est différent. Nous n'avons jamais eu d'animaux en provenance directe d'un élevage.

La viande de volaille, Yeuse savait parfaitement à quoi s'en tenir et pour cause, provenait d'un mixage de viande de bœuf, de soja, avec deux pour cent de viande de volaille, le tout compressé et présenté sous forme de pilons avec un os artificiel. L'os était même la plupart du temps consigné quand il s'agissait d'un os véritable.

— Comment allons-nous les tuer, les vider et, avant toute chose, les plumer ?

— Moi, je veux bien les tuer, dit la fille avec un air bizarre, presque extatique sur son visage ingrat d'adolescente.

Du coup, Yeuse ne songeait plus qu'à s'enfuir, mais voyageuse Bills la conduisit dans son compartiment et pour quelques minutes devint moins frivole :

— Le hublot du petit cabinet de toilette donne sur le toit d'un autre wagon en contrebas. En cas de danger vous pouvez vous enfuir par là et atteindre l'échelle de secours sur la droite. Vous descendrez dans une sorte de cour mais n'y restez pas. Il y a une autre échelle en face que vous remonterez. Au dernier et sixième étage vous apercevrez un hublot peint en vert. Vous pourrez l'ouvrir, il n'est jamais fermé. Là se trouve un de nos amis, Lorg ; il est paralysé... Vous serez en sécurité chez lui.

Le garçonnet, il se prénomma Ed, arriva en hurlant que Laz sa sœur avait voulu décapiter une des poules avec un hachoir à viande, et qu'il y avait du sang dans tout le compartiment-cuisine.

— Elle a complètement bouzillé la tête... Moi je voulais la garder, hurlait-il.

Seule, Yeuse regarda le hublot, bien décidée à s'enfuir tout de suite, mais voyageuse Bills revint :

— Ne vous affolez pas. Laz est bizarre, depuis un moment. Je crois que nous vivons trop dans l'angoisse d'être dénoncés... Plusieurs de nos amis ont été arrêtés ces derniers temps et je sais qu'elle a peur. Si elle a tué cette poule aussi sauvagement c'est qu'elle rêve que les Aiguilleurs s'emparent d'elle. Chaque nuit.

Lorsqu'elle rejoignit le reste de la famille, Laz sanglotait en serrant sur son cœur la volaille. Sa tenue de danseuse était couverte du sang de la bête et son frère essayait d'arracher d'autres plumes au cadavre.

— Donne-moi cette malheureuse poule, dit la mère. Papa est allé donner sa leçon.

Pour Yeuse elle précisa :

— De piano. C'est un excellent musicien.

Plus tard elle reconnut que leur vie quelque peu mouvementée les faisait passer pour des gens anodins, ce qui leur permettait d'éviter la suspicion.

Pendant près d'une semaine, Cross Station Rock fut isolée du monde extérieur, et on disait que les fermiers ayant apporté leurs productions au marché noir des quais avaient dû rester sur place, dépensant en compartiment de traintel l'argent trop facilement gagné avec leurs œufs et leurs volailles.

Laz Bills, la fille ingrate, restait très inquiétante dans ses réactions et Yeuse redoutait le pire. Ses parents se préoccupaient peut-être de son état de santé mais n'en laissaient rien paraître. Voyageur Bills jouait merveilleusement du piano et aimait surtout Mozart. Yeuse serait restée des heures à l'écouter.

Un matin, voyageuse Bills vint la trouver juste comme elle s'habillait.

— Accepteriez-vous de me donner une goutte ou deux de votre sang ? demanda-t-elle avec un sourire gêné.

Yeuse ne comprit pas tout de suite la raison de cette demande.

— Nous avons l'occasion de vous faire sortir de cette station mais les gens qui s'en chargeront veulent une certitude. Je ne vous cache pas qu'ils sont quelque peu sectaires mais nous n'avons, pour l'instant, pas d'autre filière.

Yeuse soudain se souvint de ces prélèvements sanguins effectués par les Aiguilleurs tout autour de leur station interdite, Salt Station, afin de détecter leurs principaux ennemis, les Ragus.

— Je suis une Ragus, dit-elle.

Mais voyageuse Bills se contenta de sourire.

— Je ne vous ferai pas mal. Vous verrez.

Juste une piqûre d'aiguille et elle recueillait les quelques gouttes sur une plaquette de verre qu'elle recouvrit d'une autre avant de glisser l'ensemble dans un sac transparent.

- Ne m'en veuillez pas...
- Vous êtes vous-même une Ragus ?
- Bien entendu, fit voyageuse Bills.

Les Ragus descendaient directement des Ophiuchiens qui avaient quitté autrefois la Terre pour coloniser la planète d'où ils tiraient leur nom. Les voyages intersidéraux, la vie sur cette planète très hostile, avaient modifié la composition de leur sang. Mais les Ragus, comme les Aiguilleurs, possédaient le même groupe. Yeuse n'avait jamais su comment l'on pouvait distinguer les uns des autres. Les mariages mixtes avec les survivants terrestres n'apportaient aucune modification à cette particularité. Même après vingt générations on restait toujours un Ragus ou un Aiguilleur, et Yeuse ne pouvait admettre cette fatalité. Les paroles de voyageuse Bills sur ces inconnus « quelque peu sectaires » qui allaient la prendre en charge ne manquaient pas de l'inquiéter. Allait-elle tomber sur des gens qui se considéraient de race supérieure ? Alors même que les Ragus avaient, lors de leur rébellion dans le satellite géant, pris position contre tous les totalitarismes et surtout contre l'Abominable Postulat.

Elle attendit deux jours avec cette adolescente aux agissements douteux, écoutant le père distiller les concertos de Mozart. Et puis un soir le téléphone sonna et voyageuse Bills décrocha, écouta et raccrocha aussi vite.

- Une erreur, dit-elle.

Yeuse s'apprêtait à se coucher lorsque son hôtesse la rejoignit dans son compartiment :

— C'est pour cette nuit. Vous allez sortir par le hublot du cabinet de toilette et vous rendre chez Lorg, notre ami paralysé. C'est là-bas que l'on vous contactera à nouveau.

- Ai-je réussi le test sanguin ?

- Je le pense, sinon il n'y aurait pas eu ce coup de téléphone.

À une heure du matin elle passait sur le toit d'un groupe de wagons d'habitations et suivait strictement les instructions avant de pénétrer chez Lorg. Il attendait dans son fauteuil, dans un minuscule compartiment. C'était un homme encore jeune, au visage si blanc que dans la demi-obscurité il formait une tache émouvante.

- Voyageuse Bills m'a donné ceci pour vous.

C'étaient quelques douceurs qu'elle posa sur ses genoux.

- Vous pouvez vous coucher, dit-il. Je veillerai.

- Mais vous-même ?

Il n'y avait qu'une couchette étroite de visible et il secoua la tête

:

— Ne vous inquiétez pas. Si vous avez froid couvrez-vous car je n'ai droit qu'à quinze degrés de chauffage, étant donné mon état. Je ne suis pas productif, vous comprenez ?



Horriifiée, elle réalisait que du temps de sa présidence elle avait négligé des groupes de gens complètement exclus de la vie sociale, qu'elle ignorait par exemple quel était le statut des handicapés. Lui, expliqua-t-il lorsqu'elle s'informa, il avait eu la chance d'être assimilé à un travailleur intérimaire dans l'impossibilité de produire et avait droit aux 15/15, quinze cents calories de nourriture pour quinze degrés de chaleur.

— J'arrive à épargner cinq cents calories par jour pour me procurer des livres, mais nos amis les Rénos veillent aussi sur moi et m'approvisionnent... Malheureusement comme je reste le recours suprême en cas de persécution, ils évitent de venir ici trop souvent. Je ne dois pas être suspecté. Il m'est arrivé de recevoir jusqu'à six personnes pendant une semaine.

Elle ne devait rester qu'une nuit mais elle attendit en vain son contact. Et pour la seconde nuit elle obtint que Lorg se couche à son tour. Il refusa son aide et elle évita de regarder de son côté, tandis qu'à la force de ses bras il se faisait lentement glisser sur sa banquette. Elle pensait à Gus le cul-de-jatte avec lequel elle avait passé des semaines. Lorg était beaucoup plus handicapé et d'une maigreur effrayante.

C'est au cours de la troisième nuit que l'on frappa au hublot et qu'elle prit peur. Lorg qui ne dormait pas lui parut terriblement ennuyé :

— Je suis désolé mais voulez-vous passer dans le couloir. Juste quelques minutes.

Ce fut assez terrifiant pour elle d'attendre dans ce couloir d'un wagon d'habitations où l'un des locataires pouvait la surprendre. Mais son attente ne dura que cinq minutes et Lorg la rappela d'une voix très douce.

— Ne m'en veuillez pas mais je reçois la visite d'une amie. Inutile de vous cacher qu'il s'agit de Laz Bills qui vient ainsi régulièrement me voir. C'est une étrange adolescente et je ne sais comment interpréter ses visites...

Il la regardait comme s'il la défiait d'émettre un jugement moral sur cette étrange association.

— Je sais qu'elle est d'une perversité inconsciente mais je me soumets à ses curiosités.

— N'est-ce pas dangereux pour votre sécurité ?

— Je ne sais pas. Peut-être pas, dans la mesure où elle satisfait certains de ses fantasmes avec moi.

## CHAPITRE VI

— Ils ne sont pas à huit cents mètres, disait le navigateur, d'une voix terrifiée. Ils se sont séparés et nous encerclent. De toutes parts. Et ce maudit brouillard qui ne se lève pas.

Non seulement il ne se levait pas mais tombait en pluie. Il avait neigé toute la nuit mais, avec le jour, l'atmosphère se réchauffait. Lien Rag souhaitait que chacun fût à son poste mais l'attente durait depuis trop longtemps et énervait chacun à fleur de peau. Ann Suba par exemple mordillait sa lèvre inférieure et lui-même se surprenait à serrer ses poings. Jdrien seul paraissait calme. Il se concentrait pour essayer d'atteindre un esprit humain, si ces quatre objets flottants étaient bien montés par des hommes. Il ne pouvait aller trop loin dans sa recherche télépathique, de crainte d'être épuisé au moment le plus critique.

— Je perçois des ondes hostiles, murmura-t-il à l'oreille de son père.

Personne heureusement ne l'entendit.

— Ils sont nombreux ?

— Je l'ignore mais ils se rapprochent.

Il soupçonnait aussi des sentiments différents, comme ceux qu'auraient exprimés des gens contraints à une rude besogne et presque torturés par des êtres impitoyables.

— Ce sont des embarcations ?

— Je le suppose mais il n'y a aucun équipement électronique à bord. J'aurais pu le neutraliser, ou du moins raccorder mon esprit à ses éléments principaux.

Lien Rag craignait un réflexe irraisonné des marins ou de n'importe lequel d'entre eux-mêmes.

— Celui qui vient de l'est est malgré tout le plus rapproché. Le plus éloigné serait celui du sud.

La pluie cessa brusquement et il y eut comme une déchirure de brume au nord. La vedette naviguait vers le nord-est, allait passer pas

très loin de la première embarcation. Mais ce fut celle du nord qui apparut et un des matelots se mit à hurler qu'il voyait un énorme phoque long de vingt mètres qui nageait vers eux.

— Non, ce n'est pas un phoque. C'est un bateau avec une figure de proue en forme de tête de phoque, et toute l'embarcation est faite de peaux de phoques, rectifia Lien Rag.

— Je vois des rameurs, dit Jdrien. Ils sont en dessous du plancher où se trouvent ces hommes armés.

— Une mitrailleuse, cria le timonier.

Elle pointait juste au milieu de la proue et on avait failli ne pas la voir.

— Lance-missile un, feu ! cria Lien Rag.

— Non, intervint Jdrien, les rameurs sont des Roux.

Un moment de flottement suffit aux inconnus et une première rafale de mitrailleuse balaya le pont de *Titan II* et fit sauter une des vitres du poste de pilotage.

— Feu ! cria Lien Rag.

Le missile partit, zigzaguant avec une sorte d'indolence avant de frapper l'embarcation juste en dessous de la mitrailleuse.

— Un drakkar, disait Lien Rag, une galère comme jadis...

De chaque côté dépassaient, comme des piquants, une dizaine de rames.

— Attention à l'est, ils sont là.

La même galère plus haute sur l'eau, avec plus de rames sur deux rangs. Si proche que Lien Rag pouvait apercevoir les flancs gonflés. Pour accroître la flottabilité, ces gens-là avaient gonflé d'air des peaux de phoques. Ils tiraient avec un fusil-mitrailleur et une grenade faillit exploser sur le pont.

— En avant toute et missile numéro deux, feu !

D'un coup la plus éloignée s'embrasa et les occupants sautèrent à l'eau. Les rames retombèrent toutes en même temps et une trappe s'ouvrit dans le pont. Les Roux en sortirent lentement, hébétés, semblait-il, du spectacle qu'ils découvraient. Puis l'un d'eux plongea et trois autres suivirent. Dans la fumée épaisse d'autres Hommes du Froid apparurent, mais plusieurs avaient leur fourrure en feu. Ils se laissèrent tomber dans l'eau, coulèrent.

— Ils avaient des matières inflammables, dit Jdrien... Ça sent le pétrole on dirait.

— Comment les Roux ont-ils pu survivre et ramer dans des conditions climatiques pareilles ? demanda Lien Rag, mais son fils ne répondit pas.

Depuis la galère venue de l'est on lançait des torches sur *Titan II*. Des torches qui paraissaient éclater, laisser échapper un liquide en s'écrasant sur le pont.

— Des cocktails Molotov, dit Lien Rag.

Le premier missile avait raté cette galère mais le second la fit littéralement exploser. Déjà *Titan II* s'éloignait mais de nombreuses têtes surnageaient. Arrivaient les deux autres embarcations pirates dans le fond de brumes.

— Il faut fuir, dit Lien Rag, désolé pour les Roux... Ils étaient les esclaves...

— Regardez ce qui flotte sur la mer.

Des blocs de glace. Découpés de façon régulière. Jdrien avait compris le premier :

— Pour abaisser la température dans la chiourme, pour que les Roux puissent survivre le plus longtemps possible à ce travail épuisant.

Le brouillard se refermait sur l'incendie, rougeoyait encore un moment.

— *Titan I* a dû se laisser surprendre. Elle est certainement au fond de l'eau.

— L'équipage prisonnier ? Klose, le gosse Ruydas ?

Ils naviguaient vers l'est. Derrière eux deux échos encore, mais très loin. Les deux galères intactes récupéraient les survivants, sauf, peut-être, les Roux.

— Les plus valides pourront nager jusqu'à la banquise et retrouver la liberté, dit Jdrien.

Les Roux pouvaient nager des heures, des jours et des nuits. Leur double fourrure les protégeait mais l'eau n'était pas très froide dans ces parages.

— L'équipage est inquiet, fit remarquer Ann Suba. Ils disent que nous nous dirigeons droit vers le lieu de départ de ces pirates et que nous risquons de faire d'autres sales rencontres.

— Ce n'est quand même pas un nid bien fourni qui les abrite, répondit Lien Rag. Pour tendre les peaux sur une armature, certainement en bois, il faut du temps.

Ils avaient cousu des peaux, les avaient colmatées avec une colle ou de la poix pour les gonfler comme des outres. Cela allégeait la galère. Mais cela ressemblait plutôt à un drakkar... Avec cette tête de phoque dressée à la proue.

Ann Suba émit des doutes sur la résistance nerveuse de l'équipage et aussi sur la leur.

— Chaque nuit sera un enfer, dit-elle. Je suis comme les marins, persuadée qu'il y a quantité d'autres bateaux de ce type...

— Pour quelle proie ? ironisa Lien Rag. D'accord, ils ont eu *Titan I*, mais avec nous ils ont échoué. Il n'y a pas d'autres bateaux dans le monde entier pour tenter la rapacité de ces gens-là. Au fait, avez-vous vu leurs traits ?

— Type européen en général, répondit Jdrien. J'ai repéré un seul visage aux yeux bridés.

— Il y a les bateaux anciens que la banquise libère et certains postes de chasse ou de pêche en train de partir à la dérive.

Mais autre chose préoccupait Lien Rag, les cocktails Molotov fabriqués avec du pétrole raffiné.

— C'était de l'essence pure, très volatile et facile à enflammer. D'où la sortaient-ils ? Ils en avaient des réserves à bord, ce qui explique les incendies...

— Une réserve quelque part ?

— Un pétrolier échoué peut-être.

Un marin nommé Dougilas s'approcha d'eux, l'air très grave :

— On continue vers l'est ?

— Ce sont les instructions du Président Kid.

— On va au-devant de graves ennuis. Il faudrait trouver un abri pour la nuit.

— Je n'en suis pas tellement partisan, expliqua Lien Rag, car dans un chenal nous serions une cible parfaite si jamais les pirates débarquaient pour nous coincer. Mais on peut se mettre à l'ancre si vous trouvez des hauts-fonds.

— On ne tiendra jamais jusqu'au bout, vous savez... L'autre *Titan* a disparu dans les parages et nous allons y passer. Ces gens-là sont certainement plus nombreux que nous ne le pensons. Ils peuvent nous foutre le feu sans qu'on les entende arriver. Les rames ça ne fait pas beaucoup de bruit.

Ils naviguèrent la journée cap à l'est mais se rendirent compte que les rives lointaines, invisibles jusque-là, se rapprochaient rapidement et qu'un ou plusieurs bras de mer se présenteraient.

— Nous sommes proches des Aléoutiennes... Mais celles-ci doivent être en partie submergées.

— Ce sont des îles volcaniques, dit Ann Suba. Il est possible qu'elles soient totalement débarrassées des glaces si les cratères sont encore en activité.

— Autrefois ils ne l'étaient plus mais tout a pu changer.

On trouva à l'asdic un haut-fond où l'on put s'ancrer derrière une énorme falaise d'où l'on pouvait surveiller l'estuaire des bras de mer.

— J'appréhende la nuit qui vient, confia Ann Suba à Jdrien. Votre père n'a pas l'air très inquiet. A-t-il toujours été comme ça ?

— Tout sur cette terre lui paraît dix fois moins dangereux que ce qu'il a vécu dans ce satellite, et j'ai même l'impression qu'il est heureux de vivre ce genre d'aventures.

— Ces gens ne nous auraient pas épargnés... Vous croyez que la plupart des Roux ont pu en réchapper ? Sauf ceux dont la fourrure

s'était enflammée, hélas !

— Je l'espère.

Il n'avait rien pu faire pour son peuple et en était amer. Qui étaient ces individus qui avaient transformé les siens en galériens ? Les blocs de glace entassés dans la chiourme pour les empêcher de s'affaiblir indiquaient une volonté cruelle d'utiliser cette main-d'œuvre gratuite.

— De nouveau le brouillard, murmura Ann, et il commence à neiger.

— Vous paraissez regretter d'être parmi nous, lui fit remarquer le Messie des Roux.

Elle secoua la tête mais, en fait, les Échafaudages commençaient à lui manquer pour la première fois depuis des mois. Elle enviait Yeuse d'avoir eu le courage de quitter l'homme qu'elle aimait pour retourner en Panaméricaine.

— Vous croyez qu'elle a réussi ?

— Certainement, dit Jdrien qui avait compris de qui elle parlait.

## CHAPITRE VII

Quand on prenait la peine de détailler la nouvelle installation qui propulsait la *Vieille Patache* sur les eaux, on restait évidemment quelque peu effaré, et chaque matin, en passant l'inspection de ce système, Liensun se demandait par quel miracle ça tenait.

Déjà cette profusion de courroies, qui renvoyaient le mouvement rotatif d'un palier à un autre pour aboutir à l'unique roue arrière, était quelque peu surréaliste. Bien sûr on perdait une puissance considérable, on n'avait qu'un rendement de trente pour cent, on ne dépassait pas les douze kilomètres heure dans les bons moments, si le vent était calme et les courants pas trop contraires, mais ça marchait. Les courroies de transmission fouettaient l'air, les paliers sifflaient quand ils avaient besoin d'être graissés, il avait même fallu créer un corps spécial de graisseurs qui se relayaient jour et nuit quand ça grinçait un peu trop. La chaudière colmatée ne donnait pour l'instant aucun signe inquiétant, l'embellage, lui, n'était pas très performant mais on avançait.

Chacun était si occupé qu'on n'avait plus le temps de nettoyer le cargo, et celui-ci ressemblait de plus en plus à une île flottante couverte d'une végétation luxuriante. La chaleur aidant, ils pouvaient suivre jour après jour, parfois heure par heure, la montée en croissance de plantes inconnues. Certaines paraissaient même comestibles et des téméraires en mangeaient en salade.

Ils approchaient de la ligne de l'équateur, se dirigeaient toujours vers le sud. Liensun persistait dans son intention de renouer le dialogue avec le Kid, et la plupart des membres de la colonie étaient d'accord sur ce point.

Zabel, elle, persistait dans son désir d'en finir avec leur errance et l'insécurité, aurait souhaité qu'on recherche un terminus de ligne de chemin de fer, dans l'espoir de repartir pour les Échafaudages. Elle ne se cachait pas de sa prévention contre les bateaux en général et ce cargo en particulier.

— J'en ai bavé plus que tout le monde ici, d'abord pour le trouver, ce cargo de merde, ensuite pour le rendre navigable. J'ai passé des jours dans la soute à recharger à la main le foyer, parce que Liensun estimait que j'étais incapable de naviguer. Lui était en haut, à l'air, et moi j'étouffais dans une étuve avec parfois de l'eau de ruissellement et toujours cette putain de poussière de charbon. C'est simple, je n'oserai plus jamais montrer mes fesses tellement elles ont été raclées jusqu'à l'os.

Personne ne riait. Tous avaient également souffert et s'ils ne songeaient pas aux Échafaudages, ils espéraient bien connaître quelque période de tranquillité une fois chez le Kid.

— Nous n'avons plus que du poisson à bouffer sous toutes ses formes. Y compris en farine, mais ne comptez pas sur moi pour en faire du pain. Tous nos essais de culture hors sol sont quand même des échecs, à part quelques germes de blé et de soja.

Liensun, mis en accusation, ne réagissait pas. Il rêvait et parfois s'isolait avec le jeune Lafitte pour parler de bateaux anciens et de la base de Pearl Harbor qu'il avait cru longtemps découvrir. Il avait imaginé qu'il se présentait devant l'îlot du Kid, à bord d'un ancien navire de guerre, tenant cet avorton sous la menace de ses canons, mais en réalité il allait se rendre, remettre les dix mille tonnes de charbon. Hum, dix mille, plutôt dans les neuf mille et même beaucoup moins. Le nouveau système de propulsion en bouffait des quantités énormes.

Il inspectait la roue avec minutie, relevait les points faibles, les aubes bien sûr, mais aussi les axes, les paliers. Il fallait graisser encore et encore, si bien qu'on s'en mettait partout. Le corps était oint de la tête aux pieds et la poussière de charbon aimait bien se coller sur cette couche de gras, si bien que le soir dans les veillées on n'entendait plus que le grattement des ongles sur les épidermes, la production d'eau distillée n'étant jamais suffisante. L'alambic donnait des signes de faiblesse lui aussi. La coque également et il y avait des fuites un peu partout, que les pompes ne suffisaient pas toujours à épuiser. De temps en temps il y avait des corvées pour étancher les fonds, surtout protéger la cargaison qui se désagrégeait dans les couches inférieures. Lorsqu'un coup de vent donnait de la gîte à la *Vieille Patache*, un courant d'eau de mer boueux de poussière noire envahissait la salle des machines et les débuts de mutinerie ne se comptaient plus.

Liensun descendait au charbon, ne regardait plus la vis sans fin qui n'avait jamais accepté de remarcher et qui aurait pu alimenter le foyer sans gaspillage d'énergie humaine. L'alternateur lui-même avait des faiblesses, et en pleine nuit le surnombre de projecteurs provoquait des courts-circuits irréparables avant le jour.

— Nos petits dirigeables fonctionnaient quand même mieux...



Ah, le *Ma Ker*, cette merveille !

Tout juste si on n'accusait pas Liensun de fausse manœuvre, d'avoir volontairement jeté l'appareil contre cet îlot perdu. Lui aussi regrettait les dirigeables, mais il croyait toujours dans ces Cargos du Soleil, et n'osait faire partager sa constance aux autres. La fatigue, le labeur incessant – on se reposait très peu – transformaient tout le monde en forçats de la mer.

Avec l'approche de l'équateur les vents forts arrivaient et il fallait lutter comme on pouvait pour ne pas dériver, avec chaque fois la terreur de voir la roue à aubes voler en mille morceaux.

On ne reconnaissait plus les bras de mer qui se multipliaient et qui se terminaient parfois en cul-de-sac. On avait du mal à faire le point.

Avec les dirigeables, ils avaient connu une ère de progrès confortable. Ils possédaient des instruments précis, pouvaient établir une route et les moteurs puissants luttaienent contre les ouragans avec des résultats. Sur la *Vieille Patache* ils étaient ballottés par les éléments, tributaires du hasard.

Ils en venaient à s'éviter, à se consacrer individuellement à leur tâche, et les veillées devenaient rares, les assemblées pour discuter des mesures immédiates à prendre tournaient souvent très mal et bon nombre refusaient d'y assister. Ils se retrouvaient à quatre ou cinq, enfoncés dans leur attitude maussade, s'épiant, prêts à protester pour des riens.

Capter le poisson devenait de plus en plus difficile car il fallait poser des filets dans des criques peu profondes, se mettre à l'eau pour s'emparer de certaines prises. Et tout ça avec dégoût parce qu'il n'y aurait pas autre chose à manger. Il fallut aussi récolter du sel sur les rives glacées. Certains prétendaient avoir du scorbut et mâchaient les feuillages qui poussaient un peu partout, sans discernement, si bien qu'il y eut des urticaires et des débuts d'empoisonnement.

Lafitte, lui, gardait son moral, passait des journées en haut de la passerelle à scruter l'horizon, s'enthousiasmait pour une silhouette rappelant celle d'un navire, mais chaque fois il s'agissait d'un iceberg curieusement découpé qui avait fait illusion.

— Nous sommes sur les routes anciennes du trafic maritime, disait Guhan avec une véhémence pleine de reproches, et nous n'avons pas trouvé un seul de ces navires. Ils sont tous par le fond avec leur mirifique cargaison. Nous n'en trouverons plus. Quand la banquise aura totalement disparu, d'ici quelques années ou quelques décennies, il n'y en aura plus un seul.

Son frère Jdrien lui avait parlé d'un bateau qui portait un nom poétique, *Cristal Flower*. Oui, c'était ça, et il lui avait donné les coordonnées de ce navire. Des tribus de Roux avaient rapporté à

Jdrien des assiettes sur lesquelles figurait ce nom. Les Roux l'avaient visité et en restaient éblouis, avait dit Jdrien.

Et puis un jour, il y eut une fumée dans le lointain. Lafitte n'osa pas donner l'alerte tout de suite, mais fit signe à Liensun, incapable de parler tant sa gorge était serrée. Liensun vit cette vapeur qui s'élevait plus noire dans les fonds brumeux. Le brouillard, quand il se dissipait, restait toujours comme une menace, un étai à deux, trois kilomètres, mais ce jour-là on voyait beaucoup plus loin, dans un jour à la laitance imperceptiblement rose.

— C'est une fumée... D'huile de phoque, je pense.

— Je crois que c'est sur mer, bégaya le garçon.

Indulgent, Liensun lui expliqua que là-bas la banquise formait une sorte de péninsule épaisse, et que la fumée s'élevait de cette masse de glace.

— Je t'assure que c'est autre chose et que cette autre chose se trouve de l'autre côté de ta péninsule qui serait plutôt un cap.

La *Vieille Patache* avançait, battant la mer de sa roue à aubes, comme si cent personnes en même temps frappaient l'eau avec d'immenses palettes. Ce bruit les poursuivait nuit et jour, les agaçait mais les rassurait aussi.

— Nous approchons de ce cap, constata Liensun, nous verrons bien.

## CHAPITRE VIII

Huit jours qu'elle attendait dans le compartiment de cet infirme. Lorg, attentif, gentil, ne paraissait pas souffrir de sa présence. Au contraire il discutait longuement avec elle. Elle lui donnait un peu d'argent, et la fille des Bills apportait une nuit sur deux du ravitaillement. Yeuse ne sortait plus désormais dans le couloir mais se réfugiait à l'autre bout du compartiment et s'efforçait de ne rien entendre. Elle tournait le dos, ignorait ce qui se tramait entre ces deux êtres, ne surprenait pas grand-chose en fait, mais supportait mal la tension qui régnait alors.

Une sorte de visiteuse sociale venait aussi régulièrement remettre de la nourriture à Lorg, et Yeuse, dans ce cas, se cachait sous la couchette. Elle venait aussi tous les deux jours, mais ne donnait jamais d'heure.

Un jour que le garçon était aux sanitaires elle faillit être surprise par cette femme qui entraît sans frapper. Elle n'eut que le temps de se glisser sous la couchette et la visiteuse s'assit au-dessus. Yeuse pouvait voir ses jambes de combinaison tachées de boue, ses grosses bottes en feutre.

— Elle agit toujours comme ça, expliqua Lorg, et je ne peux pas fermer à clé désormais sans éveiller sa méfiance.

Il se déplaçait en fauteuil roulant jusqu'aux sanitaires et se débrouillait seul. Yeuse devait attendre le creux de la nuit parfois, dans des conditions difficiles.

— Cette situation ne peut pas durer, dit-elle un soir. Laz Bills va venir vous voir cette nuit, chargez-la d'une commission auprès de ses parents.

— Ils ne peuvent pas vous reprendre dans leur habitation, ce sont les ordres.

La jeune femme se doutait qu'il se passait des événements graves dans la ville mais jamais elle n'aurait pensé que ce fût catastrophique pour les habitants.

Ce fut la visiteuse qui apporta la nouvelle et Yeuse, recroquevillée sous la couchette, la reçut comme un coup de masse.

— Toute la station vient d'être condamnée à la déportation, dit cette femme d'une voix tremblante. Non seulement les habitants mais tout le personnel administratif, le chef de station, le chef de police. On nous accuse de menées subversives et d'avoir laissé échapper une très dangereuse terroriste, pire, d'en avoir été les complices actifs et même passifs.

— Mais vous-même ? fit Lorg d'une voix blanche.

— Moi la première. Nous sommes condamnés à la déportation dans le Nord, tout au bout du réseau central... On attend les remorqueurs qui vont tirer les wagons d'habitations. Il est désormais interdit d'entrer et de sortir par les écluses, et les sas et toutes les issues sont gardés. Les Roux qui travaillent sur les verrières ont été priés d'aller ailleurs, si bien que le givre s'épaissit, désormais.

Yeuse comprenait pourquoi le jour devenait de plus en plus sombre depuis quelque temps.

— Les fermiers des environs sont enfin autorisés à repartir mais on les a soumis à des interrogatoires très durs.

— Et quand commencera l'exode ?

— Dans quinze jours. Il faut des locomotives énormes pour tirer toute la ville. Ce quartier sera parmi les premiers à partir. On va séparer brutalement les îlots de wagons accolés depuis des décennies et ce sera dramatique pour bien des familles.

Laz Bills apporta la même nouvelle navrante. Sa voix vibrait de façon équivoque dans un mélange de peur et de curiosité malsaine.

— La station va se déchirer. Certains wagons sont incapables de rouler désormais. D'autres sont hors gabarit, que ce soit en largeur ou en hauteur, la plupart ont des bogies rouillés, ce sera une catastrophe, d'après mes parents.

Les employés de la Traction affluaient dans l'agglomération pour préparer la déportation. Yeuse croyait voir revenir des souvenirs datant de vingt-cinq ans. En Transeuropéenne déjà on punissait les stations contestataires de la même façon. Elle avait vu des villes entières roulant vers leur misérable destin, à vitesse très lente. Les habitants ne recevaient plus ni chauffage ni ration de survie, et devaient se débrouiller entre eux. Tout se vendait, se volait. On tuait pour quelques grammes de viande et des bandes structurées ravageaient l'immense train roulant. Farnelle elle-même avait vécu dans un train-ville en mouvement dans l'Antarctique, un train de travailleurs qu'on déplaçait d'un chantier à l'autre dans des conditions difficiles, mais la déportation était bien plus terrible encore.

— Les Bills cherchent à faire des provisions, lui confia Lorg après le départ de l'adolescente, mais c'est très difficile. Par contre ils

auront de la chance avec leurs compartiments qui ne sont pas accolés à d'autres, mais leur wagon à étages pourra-t-il emprunter certains tunnels ?

— Ils habitent au troisième niveau.

— Les fonctionnaires de la Traction décapiteront les deux derniers mais dans quelles conditions ? Ils utilisent des tronçonneuses géantes, voire des bull-trains qui font un travail grossier. Les locataires privés de toit sont relogés sur place, envahissent les logements déjà occupés.

Dès lors, ils vécurent dans une attente démoralisante. Leur provenaient des bruits inquiétants, surtout des bruits de démolition, et par l'unique hublot de ce petit compartiment ils apercevaient les griffes menaçantes de quelques engins spéciaux, leurs mâchoires d'acier qui d'un seul coup décapitaient un wagon-immeuble. Les gens avaient tout juste le temps de rassembler quelques affaires personnelles sous l'œil attentif des policiers du Rail. Vêtus de combinaisons noires et rouges, ils occupaient les toits encore intacts.

— Ce sont des policiers de la Traction et non des Aiguilleurs, remarquait Lorg. D'habitude ce sont les Aiguilleurs qui se livrent à de telles exactions. Hukoung, le contrôleur général devenu régent de la Compagnie, bénéficiait d'opinions favorables, même chez nous, les Rénovateurs. On pensait au début qu'il adopterait une position nuancée vis-à-vis du réchauffement...

— Et si je me rendais ? fit Yeuse, sans grand enthousiasme. Peut-être pourrais-je éviter la déportation de Cross Station Rock ?

— Ce serait inutile, le processus se poursuivrait.

— Je bénéficierais d'une certaine notoriété. Sinon les voyageurs me détesteraient d'avoir laissé faire ce crime.

— Les gens de la Traction vous feront disparaître... Je vous en prie, ne faites surtout pas ça... De toute façon, Cross Station Rock est considérée comme une cité subversive depuis longtemps. Le nombre des Rénovateurs y est plus important qu'ailleurs. Vingt pour cent de la population serait ralliée à nos convictions, mystiques et scientifiques confondus, et la religion grégorienne est presque ouvertement pratiquée. Vous ne trouverez pas un prêtre néo-catholique ici.

La visiteuse sociale, Yeuse avait fini par savoir son nom, voyageuse Sman, apportait un peu de nourriture mais surtout des nouvelles et un soir elle annonça qu'elle ne reviendrait plus.

— Nous sommes toutes consignées dans le wagon-hôpital en tête du train. Juste derrière la première locomotive. Votre quartier arrivera derrière la deuxième locomotive mais pour vous atteindre ce sera pratiquement impossible. La Traction refuse l'accès intérieur à cause des machines bien qu'il y ait une coursive. Pour venir soigner les gens il faudra profiter des ralentissements pour descendre et courir très vite

rejoindre l'arrière du convoi.

— Mais pour la nourriture, le chauffage ?

Toujours tapie sous la couchette, Yeuse n'osait respirer ni bouger un doigt. Voyageuse Sman expliquait qu'il y aurait des distributions aux arrêts seulement et que des poêles étaient prévus, fonctionnant à tous combustibles.

— Mais comment évacuer la fumée ?

— Un trou dans la cloison, répondit-elle. Je vous ai inscrit sur les listes prioritaires mais ça ne veut rien dire. Ah ! nous avons l'ordre de pratiquer des prélèvements sanguins au cours du voyage pour détecter les gens malades.

— Mais il y a des milliers de personnes dans cette station...

— Ce seront des analyses rapides. Juste une piqûre au bout du doigt. Rien de bien méchant.

La visiteuse partie, Yeuse rampa hors de la couchette. Lorg paraissait tassé dans son fauteuil, le visage défait :

— Ils recherchent les Ragus... Systématiquement, et comment échapper à ces prélèvements ? Je sais que le réseau central parcourt des étendues désertes pendant des centaines de kilomètres. Impossible de s'échapper et le train de déportation évitera les grands centres, empruntera des itinéraires de détournement. On nous fera certainement rouler sur la banquise des anciens Grands Lacs, et tout le monde sait combien elle est fragile. Des dizaines de trains y ont disparu.

Cette nuit-là ils furent réveillés par des bruits très proches de ferraille s'entrechoquant, de halètements et tout le quartier baignait dans une vapeur suffocante. Les éclairages publics ne fonctionnaient plus mais des projecteurs puissants, fixés sur les superstructures de la verrière, donnaient une lumière éblouissante quand elle perçait la masse des gouttelettes en suspension.

— Ils attellent les wagons, dit Yeuse. Vous sentez ces ébranlements ?

Avec le temps, des rames de wagons s'étaient soudées entre elles. Les habitants avaient jeté des passerelles pour commencer, puis ces passages avaient été couverts, transformés en galeries marchandes, en promenoirs ou même en petites habitations suspendues entre deux groupes de voitures au-dessus d'un quai. Les puissantes locomotives tiraient sur ces assemblages qui s'effondraient.

— Il n'est pas sûr que les gens aient été évacués, dit Lorg. Regardez si le verrou est bien poussé car nous risquons d'être envahis sous peu par toute une population délogée des étages supérieurs et de ces appendices.

Il n'avait pas tort car une heure plus tard on tenta d'ouvrir leur porte mais sans trop insister. Quand Lorg essaya de se rendre aux

sanitaires il se heurta à un barrage de paquets, de bagages qu'on avait entassés devant sa porte. Yeuse dut l'aider à dégager le passage mais des gens dormaient dans le couloir.

— Il va falloir se débrouiller autrement, lui dit-elle avec calme. L'heure n'est plus à la pudeur.

Mais il fit celui qui n'entendait pas et alla s'isoler dans un coin, la tête enfouie dans ses bras. Les ébranlements se poursuivaient et, avec le jour, Yeuse put voir que tout le quartier en face avait disparu, et qu'il ne restait sur les quais et les rails que des débris informes, des carcasses de wagons pulvérisés par les bull-trains. D'autres avaient été soulevés par les grues géantes et balancés à côté. Une pelleteuse à vapeur dégageait les voies. Il y avait des groupes de gens plus loin sur un quai, les bras levés, que des policiers fouillaient avant de les diriger vers un ensemble de wagons de marchandises.

— J'ai calculé que cela représenterait un convoi de quarante à cinquante kilomètres de long, dit soudain Lorg. Combien faudra-t-il de machines pour tirer tout ça ? Et combien de combustible ?

Yeuse découvrit des équipes de télévision, juchées sur des plates-formes aériennes accrochées à des grues.

Elles filmaient sans discontinuer.

— Vous croyez qu'ils oseront diffuser ces images ? protesta Lorg.

— S'ils veulent faire de Cross Station Rock un exemple il faut que chaque foyer reçoive ces images. Peut-être vont-ils dissimuler le but de l'opération, en prétextant un risque d'épidémie ou je ne sais quoi, mais chaque habitant de cette Compagnie saura à quoi s'en tenir désormais.

Et puis soudain, leur wagon fut terriblement secoué, bascula de droite à gauche comme s'il allait tomber sur le quai. Le fauteuil de Lorg partit d'un coup et Yeuse n'eut que le temps de le stopper avant qu'il ne soit projeté sur la porte. Peu à peu le wagon reprit son assiette et ne bougea plus.

— Nous venons d'être attelés, dit-elle. Il y aura d'autres chocs.

Elle coinça le fauteuil entre la cloison et la couchette, s'installa elle-même là-dessus. Et il y eut une autre secousse avec ce terrible balancement. Ils en comptèrent sept autres.

— Tout le quartier, répétait Lorg, tout le quartier, c'est proprement incroyable !... Je me souviens qu'il y avait un peu plus loin une jolie véranda entre deux rames. On y voyait des plantes vertes et des enfants qui jouaient... Une sorte de crèche ou de salle de jeux pour des dizaines de gosses... Tout cela a dû se briser d'un coup.

Il y eut comme un cri rageur d'animal, mais c'était le sifflet lugubre de leur locomotive qui annonçait le départ. Ce fut comme un arrachement lent et douloureux. Les roues durent patiner, jeter des gerbes d'étincelles avant que l'ensemble ne consente à bouger.

## CHAPITRE IX

Il regrettait d'avoir suivi le docteur Isaie jusqu'aux nurseries géantes où se fabriquaient les bébés Roux, les petits d'animaux et surtout les hybrides, les loupés comme il les appelait, et qui n'étaient que le fruit pourri d'un dérèglement des appareils. Il détestait cette partie de Sugar, n'y allait jamais, ne voulait pas savoir si les Roux continuaient d'être envoyés sur Terre en même temps que les autres monstres.

Le docteur Isaie paraissait désormais bien connaître ces installations. Il y avait aussi les germoirs, les champs d'herbage que les hybrides pillaient régulièrement. Gus s'expliquait les longues absences du petit médecin. Il avait du mal à le suivre, marchant sur ses mains, avec ses fesses qui heurtaient la moindre saillie. Jadis il était plus habile sur les glaces ou dans les wagons quand il n'était qu'un traîne-wagon, un clochard ferroviaire.

— Je crois que vous serez surpris, lui avait dit Isaie.

Qu'est-ce qui pouvait le surprendre encore ? Il y avait son programme, d'abord le Lunik à réactiver pour qu'il bouche les futures lucarnes, et ensuite redonner au Bulb son système digestif, le soigner en même temps pour son cancer. Le reste ? Dérisoire...

— Vous ne saurez comment me remercier, mais moi j'ai ma petite idée là-dessus.

Gus s'arrêta, fatigué. Ses bras manquaient désormais de résistance. Il passait trop de temps devant ses claviers et ses écrans, pas assez à entretenir ses muscles.

Il lui faudrait y songer sans attendre.

— Ce n'est pas très loin, je vous en prie, un effort, je ne suis pas assez costaud pour vous porter.

— Un instant, et je serai reposé.

Isaie disparut durant de longues minutes, revint avec une sorte de confiserie sucrée.

— Mangez, c'est bon pour les muscles.



— Où avez-vous déniché ça ?

— Il y a une unité de production d'aliments sucrés et protéinés...

Vous l'ignorez ?

— À partir de quoi, puis-je savoir ?

— Oh, recyclage certainement.

— Je vois, dit Gus en jetant l'espèce de cube, recyclage des excréments du Bulb dont l'alimentation est surtout à base de sucre...

— Vous savez, tout ce que nous consommons, buvons, respirons est issu de recyclages... Moi, je ne fais pas la fine bouche... Mais depuis des siècles je suis conditionné... Vous venez de cette Terre où vous trouviez une autre nourriture, m'avez-vous dit, surtout produite sous serre, des fruits, des animaux, des graines... Je n'arrive pas à y croire...

Gus repartit maladroitement. Il avait mal aux mains. Celles-ci avaient perdu leur cal, devenaient plus fines. Jadis, sur la glace, elles s'étaient endurcies. Une peau épaisse l'avait protégé du froid au point qu'il n'utilisait pas toujours des gants.

— J'ai repéré dans une nursery des petits agneaux bien dodus...

— Le dernier provenait de là et non d'une chasse aux hybrides, espèce de menteur.

— Je ne savais pas si vous seriez content que je farfouille dans cette partie-là, mais elle est très instructive... Tout n'est pas recyclé puisqu'il y a des expulsions de déchets dans le vide. Je me suis toujours demandé comment des cadavres pouvaient flotter autour de notre monde... Maintenant je sais.

Ils atteignaient un cul-de-sac et Isaie ouvrit une porte étanche se manœuvrant avec un volant. Il y avait une sorte de sas où brillait une lumière aux infrarouges.

— La première fois, j'ai eu très peur, dit Isaie, mais j'ai compris qu'il s'agit d'une méthode d'asepsie générale. Puis-je vous demander de vous déshabiller totalement avant d'accéder au laboratoire ?

— Quel laboratoire ?

— En fait je ne sais quel nom lui donner. Vous verrez par vous-même.

Le petit docteur se dépouillait de son entassement de vêtements et apparaissait plus maigre qu'il n'en donnait l'air. En fait il avait un corps de vieillard avec des épaules tombantes, des lambeaux de chair flasques qui pendaient sur ses côtes et sur ses cuisses. Son ventre en trois rebonds grasseux dissimulait en partie l'appareil génital. Gus ôta sa combinaison avec méfiance, se demandant si ce bonhomme ne lui tendait pas un piège.

— Alors qu'attendez-vous pour ouvrir l'autre porte ?

— Il y a une commande minutée. Nos corps seront complètement aseptisés quand nous serons admis.

— Mais s'il y avait une panne générale d'électricité, hurla Gus, vous savez bien que cela peut arriver à tout moment ? Nous serions prisonniers de cet endroit.

— J'ai vérifié. L'autonomie en courant électrique est de plusieurs jours, même si les appareils fonctionnent.

— Quels appareils ?

La porte s'ouvrit sur une longue pièce à l'apparence glacée, bien qu'il y régnât une température agréable. Gus avait déjà vu ces sortes d'appareils, lui semblait-il, dans l'hôpital du satellite :

— Ce sont des scanners ? On y introduit son corps pour faire des diagnostics ?

— Pas tout à fait.

Isaïe s'arrêta devant l'un de ces cylindres et manipula des touches. Une sorte de brancard glissa lentement et descendit jusqu'au sol.

— Il m'a fallu des semaines pour en assimiler et la fonction et le mode d'emploi. Je puis affirmer qu'à l'heure actuelle je peux prendre la responsabilité de ce régénérateur prothésiste.

Gus leva les yeux. Il s'était appuyé contre un autre appareil pour soulager ses bras du poids de son tronc.

— Rien que ça, fit-il goguenard.

— Oui. Dès que vous prenez place dans cet appareil vous êtes totalement pris en charge, pour toutes les fonctions organiques. Vous êtes alimenté sous perfusion, vos déchets sont éliminés et en même temps votre anatomie absente est lentement reconstituée. Très rapidement l'appareil dispose de toutes les données qui lui permettront d'établir un programme. Dites donc, vos moignons coulent. Est-ce fréquent ?

— C'est depuis toujours, dit Gus, agacé. Vous n'allez pas me dire que cet appareil va me donner des jambes artificielles ?

— Il ne s'agit pas de jambes mécaniques ou électroniques, il s'agit de véritables membres. Vous vivez là-dedans deux mois et vous en ressortez avec de nouvelles jambes. Tout commence par la mise en place du fémur et de tous les os nécessaires, jusqu'à ceux du pied, puis la reconstruction continue avec les différents systèmes, sanguin, nerveux, lymphatique, tandis que les muscles sont fabriqués au fur et à mesure. Vous ne ressentez absolument rien. En fait, pour certaines phases de l'opération, vous êtes endormi et le reste du temps des euphorisants entretiennent votre moral.

— Comment, c'est magnifique ! ricana Gus. Et quand les deux mois sont écoulés je suis comme neuf avec des gambettes et je peux sauter comme un cabri ?

— Non. Il vous faut subir une rééducation qui se déroule dans un autre appareil, mais qui ne dure que deux à trois semaines, selon

votre volonté.

Gus n'eut même pas un regard pour l'appareil et se dirigea vers la sortie.

— Hé, s'inquiéta Isaie, je n'ai pas fini mes explications... Je vous assure que le système est fiable à un très haut pourcentage.

— Coupez-vous une jambe et quand elle aura repoussé je vous croirai, lança Gus sans se retourner.

— Vous êtes stupide. Il y a ici plusieurs films à visionner sur les étapes de cette régénération. Vous verrez des infirmes entrer dans ces appareils, des unijambistes, des culs-de-jatte comme vous, des manchots et tous en ressortent avec le ou les membres reconstitués.

— C'est tout ce que vous avez trouvé pour vous débarrasser de moi et prendre les commandes ?

— Non, je veux que vous deveniez un homme comme moi... J'ai besoin que vous puissiez vous déplacer sur vos jambes. Seul, je ne peux pas venir en aide au Bulb et vous le savez bien. Pour la prochaine expédition dans ses entrailles ou à l'extérieur, pour rétablir ses fonctions naturelles, il faudra que vous m'accompagniez...

Gus cherchait à ouvrir la porte du sas d'asepsie générale et s'énervait. Isaie avec regret vint manœuvrer les deux battants coulissants.

— Je sais qu'il faudra trois mois en tout mais je vous donne ma parole que je poursuivrai vos travaux. Sur Lunik et sur le Bulb. Je viendrai tous les jours vous rendre compte.

— Je serai dans une telle torpeur que je ne pourrai vous empêcher d'agir n'importe comment.

— Je suis sincère.

Ils passèrent dans le sas et Gus refusa d'être aidé pour enfiler sa combinaison, mais sur le chemin du retour il s'effondra complètement épuisé et Isaie dut l'installer sur une couverture pour le tirer jusqu'à sa cabine. Le cul-de-jatte se souvenait d'un épisode de sa vie dans les wagons-mémoires, une immense bibliothèque terrienne où des gamins gagnaient leur vie de cette façon. C'était dans les fabuleux trains des archives manuelles de Karachi Station. Un garçon nommé Ali était devenu son ami, son complice, l'aidant à échapper à ses poursuivants. À cette époque il recherchait des renseignements sur Concrete Station, cet endroit mirifique d'où il avait quitté la Terre le long de la Voie Oblique.

Il refusa qu'Isaie l'aide à s'allonger, exigea d'être seul avant de se hisser dans sa couchette où il essaya en vain de s'endormir. Il revoyait l'étrange appareil, ce régénérateur-prothésiste, comme l'avait appelé Isaie. Deux mois enfermé là-dedans tandis que la machine façonnerait ses nouvelles jambes, trois semaines de rééducation et puis la liberté d'aller et venir, cette merveilleuse impression de dominer à

nouveau le sol, alors que depuis des années il avait l'impression de n'être qu'une excroissance de ce même sol, un rejet minable et tordu. Les jambes l'arracheraient à ce terre à terre épuisant.

— C'est un piège, murmura-t-il à plusieurs reprises avant de s'endormir.

Il ne gagna la salle de contrôle que le lendemain, effrayé de sa longue absence, mais tout allait bien et il trouva le docteur Isaie en train de dialoguer avec le Bulb en pianotant sur le clavier spécifique.

— Bien dormi ? fit le petit médecin sans l'ombre d'une ironie. Notre ami se trouve bien aujourd'hui et ne réclame pas de K2, ce qui est quand même bon signe, non ?

## CHAPITRE X

— Professeur Charlster, le dirigeable revient cette nuit et vous devez retourner aux Échafaudages avec moi. Que vont-ils dire là-bas si je suis seule ?

Songe avait l'impression que le vieux savant se plongeait avec frénésie dans un monde de luxe et de jouissance dont il avait toujours rêvé. De petites Asiatiques avaient été mises à son service et il suivait d'un œil attendri leurs mignonnes silhouettes. Toutes portaient des robes qui les moulait, avec une fente sur le côté qui découvrait leur cuisse jusqu'à la hanche.

— Professeur, ne vous laissez pas leurrer par tout ce luxe... Il y a des choses que vous devez savoir.

Songe se méfiait, n'osait franchement parler des projets des bonzes. Dans ce palais sur rails toutes les paroles étaient peut-être enregistrées par des micros dissimulés.

— Vous direz à Rigil que je retournerai là-bas quand le premier dirigeable volera, et exigez qu'il vous remette les plans des organes stabilisateurs avant que je ne sois obligé de les imaginer moi-même.

Horriifiée, la jeune femme ne put s'empêcher de protester :

— Vous n'allez pas faire ça ? C'est notre seul argument de discussion à l'heure actuelle. Notre monnaie d'échange... Vous allez ruiner la colonie si jamais vous essayez de retrouver ce système. Ou d'en inventer un autre.

— Ma petite, je suis assez grand et âgé pour savoir ce qui est d'abord bon pour moi. Je préfère vivre dans cette station que dans les froides cavernes de la colonie des Échafaudages, vous me comprenez très bien. Embarquez ce soir si le cœur vous en dit, mais pour ma part je reste ici le temps nécessaire.

— Professeur, je vais être mise en accusation devant le collectif si vous ne revenez pas avec moi. Rigil affirmera que je suis votre complice.

Le professeur prit un fruit dans une coupe. Ils discutaient dans la

suite que le savant occupait dans le palais sur rails. On trouvait un compartiment vestibule, un salon, une chambre et une salle de bains. Sur une table basse plusieurs coupes offraient des confiseries, des fruits dont Songe ignorait même le nom. Il y avait plusieurs bouteilles d'alcool et même un flacon contenant du vin. Un vin produit dans une serre spéciale.

Il lui épluchait le fruit, le lui tendait :

— C'est une orange. Elles sont très rares de par le monde et il n'y a qu'ici que j'ai pu en déguster. Les bonzes possèdent des vergers sous verrières... Depuis des générations ils se transmettent les embryons... Vous n'êtes pas obligée de retourner là-bas... Rigil est un imbécile. Un électronicien qui n'aurait jamais dû prendre le pouvoir. Tant que je l'ai soutenu dans ses décisions tout allait très bien mais depuis que j'ai pris du recul il se méfie de moi. Il ne voulait pas me laisser repartir des Échafaudages et doit attendre mon retour avec inquiétude... Mais si vous décidez de partir, sachez que nous veillerons à ce que rien de fâcheux ne vous arrive. Si Rigil vous ennuyait, dites-lui que le ravitaillement que le petit dirigeable vient chercher ici régulièrement pourrait se tarir. Ce sont les bonzes qui se le procurent à prix d'or.

Lorsqu'elle retourna chez Ladira, la libraire ne parut pas surprise que Charlster ne l'accompagnât pas. Elle s'était doutée que le vieil astrophysicien choisirait de vivre des sortes de vacances dans sa longue vie de persécuté.

— Je n'ai pu lui parler des projets maritimes des bonzes... Nos paroles devaient être écoutées... Et il n'a même pas accepté de se promener un instant sur les quais avec moi.

— Si vous voulez rester ici sachez que vous le pouvez... Y a-t-il quelqu'un ou quelque chose qui vous attire là-bas ?

Fangh ? Parfois elle regrettait le Tibétain mais ne partageait plus ses conceptions de l'avenir. À nouveau il envisageait de recourir au train pour rétablir la prospérité, mais elle le soupçonnait de regretter la société ferroviaire et ses lois étriquées. Lui aussi n'avait vu dans leur dirigeable qu'un moyen de levage, une sorte de grue capable de transporter des matériaux de construction, pas plus.

— Pas exactement, mais je ne veux pas fuir mes responsabilités.

— Votre Rigil, que je n'ai jamais rencontré, va vous accabler... Le Consortium est bien capable de trouver la solution aux problèmes de stabilité. Charlster les y aidera au besoin.

— C'est bien ce que je crains.

Mais le dirigeable ne put atteindre China Voksal cette nuit-là. Une tempête soufflait plus au nord et il dut retourner aux Échafaudages. Ladira reçut un message radio seulement le lendemain, l'informant de ce retard. Rigil terminait en demandant que le

professeur et Songe rejoignent les Échafaudages par n'importe quel moyen. Un réseau restait accessible à l'ouest d'Evrest Station. On devait quitter le train dans la petite Compagnie Transhimalayenne et voyager à dos de yak sur les hauts plateaux. Depuis quelque temps des caravanes atteignaient Evrest Station, apportant à prix d'or du thé et de la farine.

— C'est de la folie, s'écria Ladira. D'abord le professeur refusera un trajet aussi compliqué et aussi fatigant, et ensuite il vaudrait mieux attendre que le dirigeable puisse à nouveau atteindre China Voksal.

— Peut-on avoir des précisions météorologiques sur cette tempête ? demanda la jeune femme.

— Vous avez des doutes ?

— Un pressentiment, surtout.

Ladira lui dit que ce ne serait pas très facile car l'on avait de moins en moins de nouvelles de ce type des Compagnies voisines.

— Toutes vivent dans l'appréhension du réchauffement et font le gros dos, s'isolent. Les données météo deviennent des secrets d'État qui ne sont plus communiqués, de crainte que le voisin n'en profite pour adopter une position dominante. Les Compagnies des vallées se méfient des Compagnies des hauts plateaux et des montagnes, estimant qu'elles sont plus vulnérables en cas de fonte brutale des glaciers. Mais je vais quand même voir ce que je peux apprendre.

— Je vais préparer mon voyage en chemin de fer, dit Songe. Croyez-vous que je puisse amener du ravitaillement avec moi ?

— Le fret est limité pour chaque voyageur depuis quelques semaines et les dépassements frappés d'une taxe exorbitante. Jusqu'ici nous n'avions pas ce genre de problème. Les bonzes fournissaient les marchandises et le dirigeable venait les chercher. Personnellement je ne dispose pas de suffisamment d'argent pour envisager de payer les surtaxes. Tout juste si je pourrai vous donner de quoi payer votre voyage.

Songe retourna au palais de Tharbin, le président du Consortium, et eut la chance de trouver Charlster dans le wagon-jardin où il regardait de jolies filles en train de se baigner dans un bassin. Elles étaient nues et Songe détourna les yeux, choquée par ce spectacle.

— Je vois avec plaisir que vous n'avez pas embarqué hier au soir, dit le vieillard. Vous restez avec nous et c'est très bien.

Elle lui expliqua la raison de sa présence et parla de l'ordre donné par Rigil. Charlster haussa les épaules :

— Il nous faudrait au moins deux semaines pour rejoindre Evrest Station. Vous n'allez pas obéir ? Vous n'arriverez jamais entière là-bas. Ne croyez pas que vous allez voyager à dos de yak. Les marchandises sont trop précieuses pour qu'on vous transporte à leur place. Vous irez

à pied sur les glaces les plus hautes du monde... Vous manquerez d'oxygène et vous souffrirez du froid le plus vif...

— Rigil n'enverra plus le dirigeable, dit-elle.

Il cessa de regarder les jeunes filles, qui s'ébattaient dans une eau teinte en bleu, pour la foudroyer :

— Vous êtes intervenue ?

— Non. Pas du tout, mais vous connaissez ma méfiance. Il n'a jamais admis l'idée d'une Compagnie de grands dirigeables. Je veux retourner là-bas avec des marchandises. De la farine surtout, et seuls les bonzes peuvent m'en fournir, ainsi qu'un wagon, du moins sa location, jusque dans la Transhimalayenne... Là-bas on le déchargera et l'on répartira la farine sur le dos des yaks mais je devrai encore payer. Croyez-vous pouvoir me procurer une somme correspondante ?

— Vous êtes folle, téméraire, culottée, mais folle... Les monnaies connaissent des ennuis sérieux. Les gens se méfient. La calorie n'a plus cours et le dollar américain n'a plus la cote. Il vous faudra des pièces d'or. Pour leurs transactions les bonzes en utilisent mais je ne sais pas s'ils accepteront de vous en remettre aussi facilement.

— Si vous restez, vous pouvez servir de gage, non ?

Il éclata d'un tel rire que les petites Asiatiques cessèrent de jouer dans l'eau et se rassemblèrent au bord du bassin. Leurs petites têtes de poupées étaient alignées le long de la margelle, toutes avec la même expression.

— Je vais essayer mais je ne promets rien...

— Il me faut aussi les *Instructions Ferroviaires* pour mon voyage.

Ce furent ces *Instructions* qui arrivèrent les premières chez Ladira. Par contre, les pièces d'or ne faisaient pas partie de l'envoi mais Songe faisait confiance à Charlster pour les obtenir.

— Je dois passer par Karachi Station, capitale de la Compagnie du même nom.

— Dans ce cas renoncez, dit Ladira. C'est un endroit effroyable, siège de la Bibliothèque d'Archives Manuelles mondialement connue et appréciée, mais la Compagnie est dirigée par le Khan Voltan, un seigneur de la guerre cruel. La station, en dehors de la bibliothèque, est un caravansérail, et une femme seule n'a aucune chance d'en ressortir... Vous devez auparavant passer par Markett Station qui vous offrira peut-être d'autres possibilités de voyage, mais c'est très incertain.

Le doigt de Songe suivait la carte principale, remontait vers le nord-est. C'était un très long détour qu'elle devait faire pour rejoindre la Transhimalayenne.

— Une Compagnie de sauvages, de cavaliers vêtus de peaux de bêtes montant des chevaux ferrés pour la glace, des chevaux à la fourrure épaisse. Les femmes sont voilées et ces gens-là vivent sous des



tentes de feutre.

— Mais des chercheurs arrivent du monde entier pour travailler dans la B.A.M., fit remarquer Songe.

— C'est exact. Le Khan les protège. Il est fruste, analphabète mais très fier de posséder la mémoire du monde dans des livres, des manuscrits, des revues... Il y a même des sections qui conservent des prospectus anciens de publicité, des tracts politiques, des emballages de produits dont nous avons perdu l'usage et pour cause. C'est assez faramineux et j'ai connu un couple qui avait concentré ses recherches sur la lutte contre les poux aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne. Ils avaient trouvé là-bas une documentation fabuleuse, y compris des photocopies de tous les produits utilisés à ces époques.

La Karachi Cie se prolongeait effectivement vers le nord-est par un réseau qui se raccordait à celui de la Transhimalayenne dont le terminus était Hindu Station.

— Ce n'est pas un très grand réseau et Hindu Station est située dans une région isolée... Il vous faudra peut-être des semaines pour trouver des yaks de bât à louer et des guides... Je suis tout à fait hostile à votre projet.

— Je ne suis pas très emballée moi-même. Si je retourne les mains vides ce sera encore plus difficile mais je veux m'expliquer devant le collectif de gestion de la colonie.

Deux fois elle dut retourner auprès de Charlster qui lui jurait qu'il faisait tout pour convaincre Tharbin, mais que le président des bonzes restait très évasif.

— Dites-lui que je retourne là-bas pour essayer d'obtenir les plans des stabilisateurs.

— Vous prenez un gros risque, lui fit-il constater, mais je vais voir ce que ça donne.

Le lendemain elle était informée qu'on lui avait octroyé un wagon de marchandises rempli de sacs de farine faciles à amarrer sur les dos des yaks. On lui envoya aussi une ceinture spéciale où étaient cousues des pièces d'or, ainsi qu'un billet pour un single dans un express pour Markett Station. On ne pouvait pour l'instant se procurer de réservation pour la suite du trajet, l'ordinateur à fluide, que l'on appelait Old Greasy, le seul qui fonctionnât encore sur le réseau, tombait régulièrement en panne.

— Old Greasy, lui expliqua Ladira, parce qu'il perd l'huile qui le fait fonctionner. Celle-ci circule dans des capillaires. Les techniciens qui s'en occupent ont même une prime pour le nettoyage de leurs combinaisons, tellement il crachote...

Songe quitta China Voksal le surlendemain.

## CHAPITRE XI

Quarante-huit heures plus tard, après avoir lutté contre cette envie féroce qui le tenait éveillé la nuit, Gus retourna dans le laboratoire des régénérateurs prothésistes. Leur véritable appellation, il devait l'apprendre au cours de la première visite qu'il effectua seul, était « synthétiseurs prothétiques ».

Il trouva les documents sur l'emploi de ces appareils mais eut du mal à tout comprendre. Par contre il découvrit des vidéo-films qui montraient plusieurs exemples sur les résultats obtenus par ces appareils.

L'image représentait un unijambiste. Il était nu, allongé sur une plaque rectangulaire. Des données apparaissaient en surimpression sur le film donnant l'âge, le résultat des analyses suivies par le patient. Puis venait en hologramme la représentation de la jambe amputée avec les dimensions, la composition de chaque élément.

Le film montrait ensuite les différentes étapes, comment les os étaient mis en place après des calculs effectués par l'ordinateur et des vérifications et comparaisons avec l'ossature de la jambe valide.

Fasciné, Gus vit apparaître tout le reste en accéléré. Il fut ébloui par cette résurrection d'un membre disparu et lorsque le patient sortit de l'appareil, appuyé sur des béquilles, il fixa l'image durant quelques minutes avant d'assister à la rééducation. Pour finir, l'inconnu était filmé dans une salle de gymnastique en train de courir, de sauter, de plonger dans une piscine. Il s'entraînait même au grand écart en fin de projection.

Désormais, au moins tous les deux jours, il se traînait là-bas, visionnait ces images extraordinaires. Le docteur Isaie ne faisait aucune réflexion sur ses absences mais prenait de plus en plus d'initiatives. Il s'occupait de la chimiothérapie du Bulb et échangeait avec la Bête de l'espace de longues conversations. Parfois Gus réalisait qu'insensiblement il était écarté de ces apartés mais n'en éprouvait aucune amertume. Il attendait impatiemment le moment où il

retournerait dans ce laboratoire et assisterait à d'autres miracles. Il y avait celui d'une très jolie femme de moins de trente ans. On expliquait qu'au cours d'une sortie dans l'espace son scaphandre s'était déchiré et qu'il avait fallu l'amputer des deux jambes complètement gelées. C'était vraiment quelqu'un de très beau. Le torse était superbe et l'absence des membres inférieurs faisait horriblement mal à regarder.

Le processus commençait comme pour le précédent et au bout du film c'était toujours la merveilleuse réussite. Cette femme retrouvait deux très jolies jambes, et s'adonnait avec frénésie aux joies des activités sportives.

— Notre ami commence à s'impatisser, lui dit Isaie un soir alors qu'ils dînaient dans la grande cuisine communautaire. Il va falloir prendre une décision. Votre Lunik vous accapare trop et vous négligez le reste.

Il y avait une ombre d'ironie dans cette remarque mais Gus continua de mastiquer sans appétit ce que le docteur avait préparé.

— Nous devons descendre ensemble pour relier l'estomac au cloaque. C'est un travail d'une minutie telle que notre résistance physique et mentale sera très vite ébranlée. Il faudra procéder par étapes avant de se décider à sortir dans l'espace... Le Bulb ne comprend pas votre atermolement, d'autant plus que Lunik échappe toujours à votre volonté. Vous n'avez pas tellement réussi à le réactiver pour l'envoyer sur des champs de strates en voie de focalisation.

— C'est exact, dit Gus, mais j'ai besoin de réfléchir...

— Avez-vous jeté un coup d'œil au niveau inférieur, ces temps-ci ? Je veux dire, au campement de mes anciens amis de l'Église de la Rénovation Apostolique.

— J'ai été trop occupé...

— Le père Faro a disparu depuis deux jours en compagnie de quatre femmes.

— Thresa ?

— Non, elle est restée au campement. Je suis très inquiet de cette initiative et je me demande ce que prépare ce fou... J'ai vécu des années sous sa domination, mais je suis resté assez lucide pour comprendre qu'il a quelque chose en tête et qu'en général ce n'est jamais une bonne chose. Nous devrions nous tenir sur nos gardes.

— Vous avez une hypothèse ?

— Oui, mais elle me paraît encore prématurée ; nous en reparlerons plus tard.

Le lendemain, comme Gus pénétrait dans le laboratoire des synthétiseurs prothétiques, il découvrit Isaie assis sur une table d'examen médical, en train de visionner un de ces films qu'il

connaissait bien. Celui où cette jolie femme recevait deux jambes neuves.

— Passionnant et je comprends que vous veniez ici si souvent. Mais à quoi ça vous sert ? De drogue, de stimulant, ou cela vous fait-il simplement rêver ? Il y a des gens qui rêvent toujours à un bonheur lointain, mais qui s'effrayent lorsqu'ils le sentent à portée de main. Je ne pensais pas que vous apparteniez à cette catégorie...

— Vous m'espionnez ?

— Oh non ! Dès le premier jour j'ai su que vous reviendriez seul ici et j'ai pensé que c'était excellent comme préparation psychologique. Mais j'estime qu'au bout d'un mois vous devez être à même de prendre une décision.

Il pointa un doigt sur Gus qui se trouvait très diminué, ainsi toisé de haut :

— Il n'y a pas un instant à perdre. Le Bulb n'attendra pas au-delà de trois mois, le temps nécessaire pour vous redonner deux gambettes, et le père Faro reste une énigme.

— Vous seriez seul pour l'affronter.

— Non, le Bulb est décidé à nous aider et nous le cherchons avec acharnement. Il finira par laisser des traces de son passage, même si les caméras ne le repèrent pas avant. Le cerveau mixte du satellite conservera des images de ses activités et un jour ou l'autre nous pourrons les faire surgir... Je peux l'empêcher de revenir jusqu'au niveau du campement s'il le faut. Je sais désormais comment dérégler le climat dans une partie même limitée de ce monde... Il peut neiger ou bien geler au point que toutes les issues soient bloquées.

— Je ne crois pas que je sois prêt moralement pour cette opération, dit Gus. Je voudrais bien retrouver d'autres films avant de me lancer dans l'aventure.

Isaie ne parut pas comprendre ce qu'il voulait dire.

— Je suppose que tous ces gens qui ont reçu des jambes, des bras, des prothèses aussi perfectionnées – en fait il ne s'agit plus de prothèses mais de régénération –, oui, tous ces gens-là ont dû être suivis ensuite durant des années. Un véritable scientifique ne se contente pas du résultat immédiat, il veut savoir ce qui se passe par la suite. Ces gens-là devaient passer des visites régulières, fréquentes au début puis espacées. Où sont les résultats, les fiches, les films ou au moins les données sur ordinateur ? Je n'ai rien retrouvé de tout cela et je me pose des questions.

— Il faut croire que le résultat était si satisfaisant qu'il n'y avait nul besoin d'en conserver la trace. Moi j'ai plutôt l'impression que ces opérations étaient devenues la routine.

Gus repassa dans le sas, se rhabilla en silence. Il refusa que son compagnon l'aide à parcourir les coursives qui n'en finissaient pas.

— Vous vous fatiguez énormément en venant jusqu'ici chaque jour ou presque, lui dit le petit médecin.

— Je me refais les muscles des bras qui commençaient de s'atrophier.

Cette nuit-là il revit en pensée toutes les séquences du film sur la jeune femme cul-de-jatte. Il gardait surtout dans son souvenir ce sourire éclatant qui par la suite ne quittait jamais ses lèvres. Mais c'était tout son corps qui exprimait une immense joie de revivre chacun des gestes de la vie.

Il essaya de retrouver le dossier médical de cette femme dont il ignorait tout. Même le nom. Il confia un programme de recherche à l'ordinateur électronique, essayant de ne pas impliquer le cerveau du Bulb dans ces opérations de tri, mais c'était assez délicat. Il avait déjà sorti des mémoires d'autres dossiers médicaux quand il avait voulu se renseigner sur les cancers des os et avait obtenu en partie satisfaction.

Plus tard, voyant qu'il n'arriverait à rien, il essaya autre chose, fit appel aux statistiques sur les accidents survenus dans le vide spatial lors des sorties de travail effectuées par les équipes de maintenance. Il pensait que la présence de femmes dans ces équipes devait être assez rare et qu'il n'aurait que quelques noms à vérifier mais à une époque, quelques siècles auparavant, les femmes participaient à ces missions dangereuses en aussi grand nombre que les hommes. Alors il releva tous les noms de celles qui avaient été accidentées et puisa dans les données d'état civil. Pour chaque personne habitant le S.A.S. il existait un certain nombre de clichés. On photographiait son visage, ses empreintes génétiques mais régulièrement on enregistrerait une photographie de l'individu à raison d'une tous les dix ans.

En même temps il essayait d'obtenir la maîtrise totale du Lunik, mais ce petit satellite se conduisait de façon tout à fait insensée. Parfois il croyait le piloter ainsi à distance, mais ce n'étaient que coïncidences qui ne lui laissaient que de faibles espoirs. En attendant une grande lucarne risquait d'apparaître qui, d'après ses calculs, laisserait passer la lumière et la chaleur solaires au-dessus d'une grande partie de la Sibérienne et jusqu'aux frontières de la Transeuropéenne.

Il retournait auprès des synthétiseurs prothétiques uniquement pour regarder le visage de cette jeune femme. Il l'appelait Smile à cause de son éblouissant sourire. Les photographies qui défilaient sur son écran de recherches restaient très éloignées de l'image de cette femme. Parfois il lui semblait qu'il y avait une ressemblance mais après vérification ce n'était pas celle-là. Les accidents dans le vide sidéral étaient toujours dus à un défaut du scaphandre ou à une déchirure, mais il y avait des gens qui avaient échappé à la gravitation du S.A.S. et s'étaient vite perdus dans le noir environnant. On ne les

avait jamais retrouvés. Certains avaient parfois des crises de démence subites à cause des cadavres qui venaient les frôler. Un jeune homme reconnaissant sa mère avait voulu la prendre dans ses bras et il avait fallu le ceinturer et le ramener dans le S.A.S. Un autre avait été victime de météorites qui l'avaient transpercé et tué net.

Il réalisait qu'il s'épuisait peu à peu et qu'il allait devoir prendre une décision, soit arrêter ces visites au fameux laboratoire, soit accepter de s'introduire dans un de ces appareils pour les deux mois à venir.

— Toujours pas de trace de Faro, lui disait Isaie qui ne lui parlait que très rarement depuis quelque temps.

Visiblement il le snobait quelque peu, attendant de lui une décision nette.

Un soir, Gus finit par lui dire qu'il acceptait de tenter cette expérience.

## CHAPITRE XII

Leur première île, juste quatre montagnes qui émergeaient de l'océan et entre lesquelles ils pouvaient naviguer, mais qui dans le temps n'étaient que les parties d'une seule île Aléoutienne. Pas de traces de volcan, mais le brouillard était si épais qu'on ne pouvait apercevoir tout l'archipel.

— À mon avis, dit Dougilas que les marins considéraient comme leur chef, c'est le repaire de nos pirates et il va falloir ouvrir l'œil puisque vous persistez à courir vers l'est.

— Là-bas c'est la Panaméricaine, disait Lien Rag avec un peu d'emphase, vous imaginez ?

— Ouais, mais c'est dangereux. Une première vedette a disparu et l'autre est bien menacée.

— Restons optimistes...

Mais Lien Rag ne rencontrait que des visages soucieux autour de lui. Même son fils Jdrien restait grave, comme si des échos maléfiques lui parvenaient. Il s'absorbait souvent dans de profondes réflexions qui n'étaient que des recherches télépathiques. Il soupçonnait des présences hostiles sans jamais pouvoir les localiser.

— Il y avait une grande station autrefois, expliquait Lien Rag à Ann Suba qui s'était chargée de dresser une carte des lieux.

Mais elle doutait de l'utilité future de son travail. Celui fait par le professeur Klose n'était déjà plus valable avec cette constante modification des banquises.

— Nos pirates ont été surpris par nos réactions et désormais y réfléchiront à deux fois avant de nous attaquer, mais je ne nie pas qu'ils recommenceront peut-être.

— Il va falloir faire de l'huile sous peu et nous rapprocher d'une colonie de phoques. C'est alors que nous risquons d'offrir une occasion propice à une attaque.

Ils aperçurent une immense colonie de phoques dans les brumes du soir et s'en approchèrent lentement.

— Nous pourrions débarquer cette nuit avec le matériel nécessaire, proposa Jdrien, abattre le nombre de bêtes dont nous avons besoin et commencer à fabriquer l'huile.

— Bonne idée, dit son père, et si les brumes se concentrent on ne verra même pas le feu sous la chaudière.

L'ancre fut jetée un peu à l'écart du troupeau de plusieurs milliers de têtes et l'on prépara le canot en prévision de la nuit. Ils emporteraient des armes. Il y aurait des sentinelles sur la banquise, mais à bord de la vedette personne ne dormirait tant que les bidons d'huile ne seraient pas embarqués.

Jdrien accompagna l'équipe sur la banquise et participa à la chasse. Les Roux lui avaient appris l'art d'approcher les phoques sans les effrayer et, à lui seul, il égorgea la moitié des animaux nécessaires, de vieux mâles si gras qu'ils avaient du mal à fuir jusqu'à l'eau. Ils travaillèrent fébrilement. L'odeur forte du lard en train de fondre imprégnait le brouillard d'une suie grasse. Ils étaient eux-mêmes enduits, suffoqués par ces vapeurs.

— Nous allons embarquer les premiers bidons, dit un marin.

Le Messie des Roux s'écarta et retrouva Dougilas qui montait la garde en haut de congères.

— Rien à signaler ?

— Non. Ce brouillard est trop épais... On n'entend rien, on ne voit rien. Je n'ai même pas entendu les cris des phoques ni le grésillement de la graisse.

— Je vais rester là un moment, dit Jdrien, va aider les autres.

Depuis qu'ils avaient aperçu les quatre montagnes, l'air lui paraissait différent, lourd de menaces. Il marcha un moment vers le piton rocheux mais s'immobilisa, révolté par les ondes malveillantes qui tissaient un barrage invisible. Leurs ennemis étaient proches et déjà il parvenait à démêler dans cette masse de pensées et de sentiments des esprits prépondérants. Il se rapprocha encore, accablé par la puissance de cette haine qui ne les concernait pas uniquement mais englobait tout le genre humain et, d'un coup, il surprit un jaillissement féroce d'associations de mots implacables. L'inconnu, un homme, parlait. Ses paroles naissaient en lui comme le feu d'un volcan.

— Nous devons reconstruire un autre bateau avec les peaux dont nous disposons. Très vite, pour retrouver cet autre bateau à moteur. Déjà le premier nous a échappé et comme des imbéciles nous avons manqué la capture du second.

— Le premier se trouve bloqué dans ce fjord, répondit avec hésitation un autre homme, inquiet des réactions du premier, certainement le chef.

— Ils nous empêchent d'approcher... Mais un jour ils n'auront



plus de quoi alimenter leur mitrailleuse ni d'huile pour entretenir leur moteur. Ils tiennent depuis des semaines et sont à bout. Mais je crains qu'ils ne sabordent leur bateau avant de se réfugier au plus profond de l'île, au milieu de la colonie de goélands où ils pourraient survivre encore longtemps.

*Titan I* existait toujours ainsi qu'une partie de l'équipage. Ils résistaient quelque part, au fond d'une crique située dans une île Aléoutienne.

Jdrien, malgré la joie d'une telle nouvelle, continua d'avancer pour affronter de plus près cette hostilité collective. Lorsque le chef parlait les autres n'osaient même pas remuer des pensées différentes, de crainte de se trahir par un air absent, si bien que Jdrien ne pouvait évaluer le nombre d'individus rassemblés. La personnalité du chef était si dominatrice qu'ils étaient fascinés.

— Nous devons capturer un de ces bateaux, les deux si possible, mais ce n'est pas tout. Ceux qui les font marcher doivent rester en vie car nous n'en serons pas capables... Qui se souvient parmi nous de la façon de piloter une locomotive ? Que celui qui pense avoir quelque souvenir à ce sujet se désigne.

Jdrien reçut un flot d'images représentant la cabine de conduite de différentes locomotives, toutes très archaïques, comme si ces gens-là n'avaient pas visité un tel endroit depuis des décennies.

— Il n'y a personne, et moi-même j'ignore tout de ces mécaniques. Ces bateaux ont des moteurs à huile... On appelle ça des diesels mais leur fonctionnement est délicat... Nous avons tous vécu plus de vingt ans en dehors de la vie quotidienne... N'importe quel chasseur de phoques ou de manchots, n'importe quel pêcheur de crevettes ou de harengs en sait cent fois plus que nous sur ces machines-là...

Où avaient-ils vécu depuis plus de vingt ans ? Comment pouvaient-ils d'un seul coup se retrouver sur ces îles ? Ils avaient su fabriquer ces sortes de drakkars, utiliser comme rameurs, et sous la contrainte, des Roux...

Jdrien essaya de retrouver les siens, de surprendre les pensées de ses frères Roux qui devaient se trouver non loin de ces hommes-là, mais le flux haineux du chef occultait toute autre forme d'intelligence. Cet inconnu possédait un tel magnétisme qu'autour de lui la vie mentale paraissait s'éteindre.

— Nous continuons de surveiller le premier bateau mais il nous faut l'autre. Il est plus grand, mieux armé. Nous pourrions avec lui nous emparer d'une de ces stations côtières remplies de richesses.

Quelles stations côtières ? Sibérienne, ou Panaméricaine ?

— Prinski, fit quelqu'un d'une voix humble, nous n'avons plus de nourriture pour les rameurs. Ils s'affaiblissent chaque jour et voient

mourir leurs femmes et leurs enfants...

Prinski, cet homme terrifiant s'appelait Prinski.

Jdrien focalisa toute sa volonté sur ce personnage qui réagissait assez mal à l'audace de son interlocuteur.

— Crois-tu que je l'ignore ? Nous ne pouvons les laisser sortir de l'enclos pour aller chasser le phoque. Nous devrions nous scinder en plusieurs groupes et si ce bateau nous surprenait... Nous ne sommes forts qu'en meute, comme les loups. Nous avons perdu deux embarcations et tant que nous ne pourrons pas les remplacer nous serons vulnérables. Demain il faudra aller tuer quelques phoques pour les donner aux Roux. Trois hommes seulement iront à la colonie de ces animaux en prenant des précautions.

— Comment les ramèneront-ils ?

— Ils feront plusieurs voyages si nécessaire. Nous avons besoin des peaux pour construire nos bateaux. Reste-t-il du bois pour les avions ?

— Oui, dit un autre homme, nous en avons taillé une douzaine et il reste de quoi en faire le double.

— Si nous prenions trois Roux avec nous pour chasser le phoque ? proposa la même voix qui osait s'élever alors que son propriétaire mourait de peur.

— Je me méfie de ces Roux qui peuvent plonger et disparaître en nageant sous la surface. Ça nous est arrivé trop souvent ces derniers temps. On croit les tenir en gardant les femmes et les enfants en otages, mais leur passion pour la liberté leur fait oublier les leurs...

Jdrien avait continué d'avancer mais n'apercevait toujours rien dans le brouillard, et il pensait qu'on allait finir par s'inquiéter de son absence. La fabrication de l'huile avait dû se terminer, et si jamais les marins partaient à sa recherche ils risquaient de tomber sur ce Prinski et ses hommes.

Il retourna vers la côte et se heurta à Gdami qui venait à sa rencontre.

— Tout le monde commençait à avoir peur, lui dit le petit métis.

— Il ne faut pas se faire du souci pour moi, dit Jdrien en le hissant sur ses épaules.

Revenu à bord il fit signe à son père et en quelques mots le mit au courant.

— Il ne faut pas que le reste de l'équipage sache que j'ai pu recueillir ces pensées... Nous dirons que j'ai surpris une conversation.

— Il faut lever l'ancre, dit Lien, au plus vite.

— Si nous les attaquions, à la fois par mer et par terre ? Ils sont très vulnérables en ce moment avec la perte de deux drakkars...

— Nous ne connaissons pas la topographie de l'île... Le temps que *Titan II* fasse le tour pour se trouver face à leur base nous risquons

de ne pas coordonner nos attaques... Et trois des leurs doivent venir chasser le phoque...

— Il faut faire disparaître les traces de cette nuit... Je vais retourner là-bas avec un des marins...

— Ils sont tous épuisés, dit Lien Rag. Nous pourrions au contraire tendre un piège à ces trois-là et les faire parler...

— D'où peuvent-ils venir ? Aucun ne serait capable de conduire une locomotive par exemple, or dans cette zone il n'y avait que des aventuriers, des chasseurs et des pêcheurs tous aptes à piloter une loco, même si ce n'était qu'un tas de ferraille.

Lien Rag se souvenait. Il pensait à Yeuse qui autrefois avait été enfermée dans un train pénitentiaire sibérien qui tournait en permanence dans le détroit de Béring.

## CHAPITRE XIII

Yeuse pensa que c'était comme un enfantement monstrueux. Les puissantes machines extrayaient la ville de l'abri de sa verrière dans un cauchemar de bruits et un enchevêtrement de matériaux de toute nature. Ces wagons d'habitation en place peut-être depuis des siècles refusaient de rouler mais le faisaient quand même. Les bogies bloqués, des voitures à quatre ou cinq étages basculaient sur le côté dans les hurlements de terreur de leurs habitants, et aussitôt un bul-train intervenait pour libérer le réseau.

Épouvantés, Lorg et Yeuse passèrent devant un amoncellement de wagons détruits, de vitres, de meubles, de sanitaires et de cadavres. Les blessés n'osaient plus crier mais mouraient dans une station éventrée à tous les vents. La température aurait raison d'eux en quelques heures. C'était une chance que leur voiture tienne le coup et accepte de rouler. Des grincements insupportables montaient des roues mais elles tournaient. Invisible, leur loco hachait ce grand vacarme de ses coups de sifflet, de ses halètements. Des nuées d'étincelles passaient devant leur hublot et la fumée se mêlait à la vapeur pour encoconner des dizaines de wagons. Et si leur locomotive de traction faiblissait, celle qui arrivait derrière poussait sans ménagements, comprimait les voitures. Des tampons cédaient après des années de non-fonctionnement et les wagons s'interpénétraient. Il y eut des cris dans leur couloir et ils entendirent des gens courir, venant du wagon qui les suivait. Il était en partie détruit par un troisième qui s'était enfoncé en lui sans rencontrer d'obstacle.

— Je me souviens que c'est une habitation qui a été bâtie voici quelques années sur deux bogies. Il y avait un espace libre et un entrepreneur véreux a édifié des compartiments en leur donnant l'apparence d'un wagon. À cette époque nul ne s'étonnait car personne n'imaginait qu'un jour Cross Station Rock serait déportée. Depuis si longtemps de telles opérations n'avaient été signalées... On vivait dans l'insouciance.

On tambourinait à leur porte mais ils n'ouvraient pas. Les rescapés du faux wagon cherchaient à se loger. Ils finiraient par monter dans les étages et les plus forts expulseraient les plus faibles.

— Si jamais ils découvrent que je suis infirme je me retrouverai dans le couloir avec mon fauteuil.

— Je ne les laisserai pas faire, dit Yeuse...

— Vous devez rester cachée.

— Pas question, la police ne mettra pas les pieds dans ces wagons avant longtemps. Elle attendra qu'un semblant de vie concentrationnaire se soit organisé pour le faire. Vous verrez que des gens prendront le pouvoir à l'intérieur de chaque wagon et c'est avec eux que les policiers discuteront.

— Vous paraissez avoir une certaine expérience de ce genre de situation, fit-il remarquer.

— Oui, j'ai vécu dans un train-bagne sibérien autrefois et c'était ainsi que les choses se passaient. Nous allons manquer d'eau. Nous ne pouvons compter sur les sanitaires. Il faudra attendre un arrêt pour s'en procurer.

— Si vous quittez le train vous risquez de ne jamais pouvoir y remonter, fit-il avec anxiété.

Elle avait fait le compte de leurs ressources et celles-ci étaient bien maigres.

— Croyez-vous que la famille Bills soit très éloignée ?

— J'ai calculé qu'ils doivent être à quatre ou cinq wagons derrière le nôtre.

On essayait d'enfoncer la porte et Yeuse saisit une bouteille en verre, la cassa non sans mal sur le marchepied en métal du fauteuil de l'infirme.

— Attention, prévint-elle, je vais ouvrir.

Deux hommes qui enfonçaient la porte se trouvèrent déséquilibrés lorsque celle-ci se déroba et le plus proche sentit sur sa gorge les pointes acérées du verre.

— Dehors, dit Yeuse, ou je vous égorge comme un porc que vous êtes.

L'autre ricana, crut la surprendre, mais avec une rapidité étonnante la bouteille cassée que Yeuse tenait par le goulot lui érafla la joue. Il sauta en arrière en hurlant, le sang venant de couler jusqu'à sa bouche.

L'autre leva les mains :

— Du calme, je m'en vais... On ne voulait que regarder si c'était vide, c'est tout.

Yeuse referma, s'appuya contre le battant, sentant que ses nerfs allaient lâcher.

— Je le connais, il s'appelle Helok et il savait très bien que je

suis infirme... Il vendait des revues porno à la sauvette et venait toujours m'en proposer, me disant que ça remplirait ma solitude.

Elle se prépara un peu de thé mais ne lui trouva aucun goût. C'était certainement une poudre quelconque à laquelle on avait mêlé un arôme artificiel.

— Demain nous n'aurons plus d'eau et plus de nourriture, même en nous privant au-delà de ce qui est possible. Et puis le froid arrive. Il ne fait plus que dix degrés environ mais cette nuit nous serons au-dessous du zéro. Le train ne va pas très vite et le vent de la course accroît encore la chute de la température.

— Vous pensez qu'il nous faut tenir combien de temps avant de pouvoir songer à sortir ?

— Quarante-huit heures. Il va s'établir fatalement un équilibre aux dépens des plus faibles. La coexistence ne sera pas pacifique mais pendant un temps on pourra en profiter. Y a-t-il dans le coin d'anciennes boutiques où l'on pourrait se ravitailler ?

— Au rez-de-chaussée il y avait un vieux couple qui vendait de la semoule de maïs et des haricots secs, mais je suppose qu'ils ont été dévalisés. Il faudrait une monnaie d'échange pour les convaincre de céder quelques livres de cette nourriture.

— Quelle monnaie, le savez-vous ? S'ils sont vieux, ils doivent être méfiants et n'ouvriront pas...

— Lui, possède un pistolet. Il a fait la guerre, je ne sais plus laquelle, je crois qu'il était dans les forces de répression en Patagonie quand Lady Diana a voulu détourner la centrale électrique de Magellan Station. Il a gagné là-bas de l'argent avec lequel il a pu acheter cette boutique et il a le droit d'avoir ce pistolet chez lui.

— Sa boutique a dû être respectée dans ce cas ?

— Voilà. Ils aiment bien l'or et de Patagonie ils ont rapporté des bijoux anciens. On dit qu'ils dépouillaient les cadavres dans les forces de maintien de l'ordre.

Yeuse savait ce qu'il voulait dire. La centrale de Magellan utilisait des cadavres comme combustible, des millions de cadavres achetés dans le monde entier. Dans certaines Compagnies c'était même la ressource principale et elle connaissait les mines de cadavres de l'Inde ancienne. Lorsque la Lune avait explosé et que le froid avait commencé d'envahir l'hémisphère Nord, des millions d'Indiens étaient venus se réfugier le long du Gange et la mort les avait surpris là. Pendant des années des trains de cadavres avaient été acheminés vers la Patagonie pour alimenter la centrale. Le couple de boutiquiers devait dépouiller ces pauvres gens et même un bijou en argent avait quelque valeur vu son ancienneté.

La première nuit de ce voyage infernal les surprit alors qu'ils étaient depuis des heures silencieux, inquiets des vociférations et des

bruits du couloir. On se battait à leur porte, on jurait, il y avait des coups sourds et Yeuse eut même l'impression qu'on faisait basculer des corps, morts ou pas, par les hublots du couloir.

Yeuse luttait contre un insupportable sentiment de culpabilité. Hukoung, contrôleur général de la Traction, se doutait qu'elle était cachée dans cette station et fou furieux de ne pouvoir la retrouver avait condamné des milliers de gens à une longue agonie. Combien en réchapperaient ? Quand s'arrêterait cette déportation, et dans quel endroit inhospitalier où les survivants ne pourraient certainement pas vivre décemment ? Lorg avait beau dire que le pourcentage des Rénovateurs parmi la population était si élevé que les autorités envisageaient depuis longtemps cette terrible punition, elle ne s'en contentait pas. Mais elle essayait d'être une politique avant d'avoir des réflexes humanitaires qui ne conduiraient à aucune amélioration du sort de ces gens-là. Si elle se rendait aux policiers dès maintenant, suspendrait-on la sentence pour Cross Station Rock ? Comment obtenir des garanties ? Hukoung devenait un dictateur féroce et elle ignorait ce qu'était devenu son ancien adjoint Reiner, et la bibliothèque mobile des *Instructions Ferroviaires*. Elle n'avait aucun recours, aucun témoin.

Elle envisageait de s'évader de la ville en cours de déportation pour réapparaître ailleurs et provoquer son ancien subordonné. Mais le long convoi – Lorg l'estimait entre quarante et cinquante kilomètres – n'emprunterait que des voies lentes, éviterait non seulement les grands centres mais aussi les plus petites stations.

— Vous croyez qu'ils nous donneront des poêles comme me l'a promis voyageuse Sman ? demanda-t-il d'une voix pleine d'ironie. Je trouve qu'il commence à faire frisquet.

Ce fut une nuit difficile mais les prochaines seraient encore plus dures, glaciales certainement. Au petit jour le couloir paraissait tout à fait silencieux et elle osa risquer un œil, tenant sa bouteille cassée d'une main ferme.

— Il n'y a plus personne, dit-elle à Lorg, juste des débris, des bagages et des paquets éventrés. On a dû balancer des malheureux par les hublots pour voler la nourriture que pouvaient contenir leurs bagages...

Soudain elle cessa de parler. Quelque chose roulait là-bas, à six, sept mètres d'elle et elle avait l'impression qu'il s'agissait d'une boîte de conserve...

— Je crois même qu'elle contient de la viande, dit-elle...

— Refermez la porte, la supplia Lorg, c'est trop dangereux...

— Sept mètres, dit-elle, quelques enjambées...

— C'est encore trop tôt.

— Elle roule d'un côté à l'autre et cogne chaque fois une cloison. Le bruit va finir par intriguer... Il faut que j'aille la chercher avant

qu'un autre n'y songe... Vous allez maintenir la porte entrouverte et si je crie refermez-la.

— Vous êtes folle, chuchota-t-il avec frénésie, complètement folle. Pour une boîte de viande peut-être pourrie. Ces conserves une fois placées dans un air froid...

Elle engagea son corps, avança avec lenteur, la bouteille bien en main. Elle se retournait mais le couloir était vide derrière elle. Elle approchait du but et il y eut un bruit de voix qui la tétanisa. Au moins deux personnes discutaient à côté et allaient surgir. Certainement des sanitaires ou d'un compartiment dont la porte était légèrement entrebâillée.

D'un bond elle attrapa la boîte et recula très vite, s'engouffra en marche arrière dans le compartiment où Lorg transpirait malgré le froid. Son visage d'une maigreur impressionnante ruisselait et se couvrait de blanc. Ce fut là qu'elle comprit qu'il faisait déjà bien en dessous de zéro pour que la transpiration se glace ainsi. Elle en oubliait sa boîte.

— C'est bien de la viande, sanglota Lorg, mais vous êtes complètement inconsciente... Je vous déteste pour les risques que vous nous faites courir.

Pour cuire la viande elle utilisa quelques papiers inutiles arrachés à une revue. Elle les tordait fortement pour qu'ils se consomment plus lentement. Ils partagèrent la viande et Lorg finit par se détendre un peu.

— Vous êtes une sacrée femme, fit-il avec un petit rire nerveux, surpris de lui parler avec autant de familiarité.

— Je me demande s'il n'y avait pas d'autres boîtes dans le sac tout à côté... Il serait stupide de les y laisser...

— Vous n'allez pas recommencer ?

Elle secoua la tête mais ne cessa d'y songer tout au long du jour. Par la suite ce serait l'obscurité totale. Ils ne disposaient d'aucun moyen d'éclairage, sinon d'un briquet qui finirait par se vider.

Yeuse essaya de se réchauffer sous sa couverture lorsqu'on cogna fortement au hublot.

— Il y a un moment qu'on essaye d'entrer par là, chuchota Lorg en voyant qu'elle se levait, mais n'ouvrez pas. Ils essayent n'importe quoi. Au risque de se geler en passant par l'extérieur.

Néanmoins elle colla son visage au hublot et c'est alors qu'une lueur étoila le verre et qu'elle reconnut les yeux de Laz, l'étrange fille des Bills. Elle ouvrit et aussitôt un paquet tomba dans le compartiment.

— Aidez-moi. Je suis engoncée dans cette combinaison isotherme... Maman en avait tout un stock en réserve et je vous en apporte... Curieux, hein, de sa part, qu'elle ait un jour eu une idée,



elle qui n'en a jamais.

Elle défaisait le paquet. Il y avait deux combinaisons mais aussi un peu de nourriture.

— C'est de la poudre de pain, papa appelle ça de la chapelure et en la mélangeant à de l'eau on obtient un truc dégueulasse mais qui tient au corps.

— Vous êtes tous intacts ?

— On a pu refouler toute une horde qui voulait nous envahir. Papa a fabriqué une torche pour les faire reculer et une femme a pris feu, enfin, sa chevelure, et les autres se sont calmés.

— Mais comment avez-vous fait pour nous atteindre ?

— Par le marchepied du rez-de-chaussée... Le plus dur c'est de longer le wagon détruit. Il n'y a plus que des bogies avec une sorte de châssis. Des gens se sont installés en utilisant les débris, ils habitent dans une espèce de cahute et brûlent le bois de l'ancienne construction dans un récipient, ça donne de la lumière et j'ai failli être vue...

Elle désigna Lorg :

— Il va falloir que vous m'aidiez à lui enfiler sa combinaison. Après il sera bien au chaud.

— Non, je m'arrangerai tout seul, protesta le garçon. Je vous remercie mais je préfère le faire seul.

— Vous n'y arriverez pas, dit Laz avec un petit sourire équivoque. Vous avez peur de vous montrer tout nu ? Non mais, vous imaginez où nous sommes en ce moment ? Pas dans un compartiment de thé, croyez-moi, mais dans un train de déportation pour le pôle Nord où tous ceux qui auront survécu finiront par crever. Sauf peut-être ceux qui auront une combinaison de ce type.

— Elle a raison, dit Yeuse. Seul, vous n'y arriverez pas.

— Je préfère mourir de froid, cria Lorg, plutôt que de vous laisser faire.

## CHAPITRE XIV

Lorsque la *Vieille Patache* eut doublé le cap, l'origine de la mystérieuse fumée leur apparut et Liensun sentit son cœur exploser. Un cargo ancien, en partie rouillé, était à l'ancre dans une anse et des gens étaient même visibles sur le pont.

— C'est incroyable, dit Zabel. Je me demande si je ne rêve pas...

Toute la colonie était sur la passerelle ou le long de la rambarde. Instinctivement Liensun avait d'un coup de chadburn ralenti la marche du navire et la roue à aubes clapotait avec une sorte d'indolence.

— Nous ont-ils vus ?

— Je lis un nom à l'arrière, *Princess*, cria Guhan.

— Il fonctionne à l'huile animale et c'est un diesel.

— Zabel, prends la barre, dit Liensun soudain très excité.

Il rejoignit Guhan, lui arracha ses lunettes d'approche. Le bateau avait légèrement pivoté sur son ancre et le nom de la poupe devenait illisible alors que celui de la proue n'apparaissait pas encore.

— Tu es sûr de ce nom ?

— *Princess*... Je sais lire, tout de même. Pourquoi ?

— Rien, je sais à qui il appartient.

Il revint sur la passerelle et actionna la sirène, trois fois, et depuis la soute les mécaniciens hurlèrent qu'on leur bouffait une vapeur déjà difficile à obtenir. Là-bas sur l'autre bateau on s'agitait et Guhan affirma que les matelots inconnus prenaient des armes dans un coffre sur le pont.

— Hissez un drapeau blanc en haut du mât, n'importe quel linge fera l'affaire.

Liensun essaya de voir Farnelle, Ann Suba, ces deux femmes qu'il avait rencontrées là-bas au Dépotoir des Roux, dans le palais en os de Jdrien.

— Elles ont donc réussi, toutes les deux... Réussi à remettre ce vieux sabot à l'eau ?

— On dirait que ça ne te fait pas plaisir, remarqua Zabel.

Un linge blanc montait au mât tripode mais là-bas ils avaient tous pris une arme.

— Le radeau... Je vais aller les voir... Nous ne risquons rien, cria-t-il avec désespoir parce que Guhan et d'autres envisageaient de prendre aussi des armes.

— Prends le plus petit radeau.

Ils l'avaient construit avec des bidons vides en plastique et quelques planches, et il était assez difficile à manœuvrer. Guhan accepta de l'aider mais exigea de prendre sa carabine. Liensun choisit Karvina pour l'accompagner.

Le lourd engin avançait lentement, trop lentement, mais soudain depuis le *Princess* une voix lui parvint dans un porte-voix :

— C'est vous, Liensun ? Vous et le charbonnier ? Nous avons pour mission de vous retrouver et de vous intercepter. C'est le Kid qui nous envoie, autant que vous le sachiez. Si vous voulez retourner à bord je vous en laisse le loisir.

— Elle est bien généreuse, cette bonne femme, qui est-ce ?

— Farnelle... Elle se nomme Farnelle... Elle a bien parlé du Kid. C'est incroyable que cette femme se soit réfugiée auprès de lui.

Il agita les bras et ils continuèrent d'avancer. Une échelle de corde se déroula quand ils furent à flanc du cargo.

— Monte d'abord, dit Karvina, je suivrai.

Des visages goguenards se penchaient par-dessus la rambarde mais il ne les vit pas et escalada rapidement les échelons. Farnelle était un peu plus loin, visiblement perplexe.

— On me signale que vous avez une sorte de roue à l'arrière de votre charbonnier, est-ce vrai ?

— L'arbre principal s'est tordu... Nous avons dû bricoler tout un système de courroies de transmission. Je retournais chez le Kid pour conclure un accord. Il reste encore neuf mille tonnes de charbon. De quoi faire un échange, non ?

— Le Kid est furieux contre vous... Vous n'avez pas rencontré *Titan II* ?

— *Titan II*, il y avait *Titan* avec le professeur Klose...

— Il y a *Titan II* avec Jdrien, Ann Suba et... Lien Rag.

— Mon père ?

Il eut un souffle amer :

— Mon père s'est transformé en Roux pour revenir sur cette Terre et a très vite régressé. Actuellement il doit être une sorte d'animal à deux pattes qui doit manger de la viande crue quelque part en Antarctique.

— Le véritable Lien Rag est revenu...

Elle l'entraîna dans sa cabine de commandant. Il ne remarqua pas tout de suite qu'elle occupait le meilleur endroit du cargo.

— Ann Suba, Yeuse et moi-même les attendions à Concrete Station. Nous avons ensuite rallié le cargo *Princess* mais Kurts nous a laissées tomber, ainsi que Yeuse plus tard. Moi, j'ai refusé d'embarquer sur *Titan II* mais j'ai dû laisser partir Gdami, mon fils, qui s'est toqué de votre frère Jdrien... Le Kid a fait réparer ce cargo et m'en a confié le commandement. Nous traquons le phoque. Nous avons des citernes à remplir. Et nous devons aussi tenter de vous retrouver. Je dois informer le Kid que vous êtes ici.

— Il faut que je négocie avec lui.

— Écoutez-moi, Liensun, vous êtes venu volontairement à mon bord et je suis encore maîtresse de ce bateau... Si vos négociations échouent vous pourrez rejoindre votre charbonnier mais je ne vous cache pas qu'ensuite je devrai respecter mon association avec le Kid.

— La Société du Pacifique est en marche, hein ? fit-il avec un ricanement douloureux.

— C'est vrai. Il y a un baleinier en construction et aussi un phoquier.

On frappa et une jeune femme entra.

— Galoa, que nous avons arrachée à des pirates dans le sud. Sers-nous quelque chose à boire. Bientôt ce sera l'heure de vacation avec le Kid.

— Farnelle, je n'ai pas les moyens de négocier, à part le charbon. Nous n'avons plus rien à bouffer et si une tempête se lève notre roue ne résistera pas... Que dois-je faire ? Donner la cargaison et le bateau sans contrepartie ?

— Nous pourrions en discuter une fois que le Kid sera au courant, dit-elle.

Avant de se rendre à la radio elle l'informa que *Titan I* ne donnait plus de ses nouvelles depuis longtemps, et que *Titan II*, éloigné du côté des anciennes Aléoutiennes, n'émettait qu'en graphie.

— Ils ont rencontré des pirates montés sur des sortes de drakkars galères avec des Roux comme rameurs.

— Ça ne doit pas plaire à mon frère Jdrien, dit Liensun amusé.

Farnelle s'installa pour entrer en communication avec le Président Kid. Elle fit d'abord un rapport routinier sur la chasse aux phoques et les incidents de bord, avant de signaler que Liensun se trouvait à bord et désirait lui parler.

— Vous l'arrêtez immédiatement, dit le Gnome d'une voix sèche. Je n'ai rien à lui dire.

— Je me permets d'intervenir, dit Farnelle. Il est venu de son plein gré et je suis disposée à le laisser repartir libre. L'affrontement risque de coûter cher. Ils sont également armés. Vous n'allez pas l'humilier alors qu'il est plein de bonne volonté ?

— S'il se rend, c'est qu'il est à bout, je le connais trop bien. C'est

un être trop rusé pour que je lui fasse confiance...

— Il est le fils de Lien Rag, ne l'oubliez pas, et son père pourrait vous en vouloir d'une décision trop brutale.

Le Kid resta silencieux quelques secondes puis reprit la parole :

— Je lui propose de venir jusqu'ici pour que nous discutons de son avenir mais vous enverrez cinq hommes à son bord. Ils prendront le commandement. Liensun et quatre de ses compagnons seront, eux, à bord du cargo *Princess*. Reste-t-il encore du charbon ?

— Neuf mille tonnes.

— Vous veillerez à ce qu'il n'y ait aucun sabotage. Je vous fais confiance pour cette opération. Avez-vous pu avoir l'émission en graphie de Lien Rag ?

— Non. Nous ne sommes pas dans des conditions favorables, dit Farnelle.

— Ils croient que *Titan I* n'aurait pas été coulé et que Klose et les siens seraient assiégés dans une crique.

Liensun dit qu'il acceptait de rester à bord. Karvina, elle, préféra retourner sur le charbonnier.

— Il faut des vivres, murmura Liensun, honteux, de la farine, de la viande, enfin un peu de tout.

Farnelle regardait le charbonnier qui s'était quelque peu rapproché au cours de leur entrevue.

— On dirait un jardin flottant, dit-elle. Comment cette végétation a-t-elle pu prospérer ainsi ?

Elle souriait en pensant à la tête du Kid lorsqu'il apercevrait le minéralier.

— Nous avons essayé en vain de faire pousser des graines pour nous nourrir alors que cette végétation n'est pas comestible. N'est-ce pas une ironie du sort ?

## CHAPITRE XV

À Markett Station on faillit lui confisquer son wagon de nourriture et elle dut se démenner, payer pour que les fonctionnaires locaux oublient ce qu'il contenait. Songe dut accepter qu'on prélève même quelques sacs de farine. Pour obtenir un billet pour Karachi Station elle dut se présenter au résident de cette cité, qui lui demanda si elle allait faire des études à la B.A.M.

— J'aimerais bien, lui dit-elle avec un maximum d'amabilité, mais je suis en transit. Je convoie des marchandises pour la Transhimalayenne et mon terminus est Hindu Station. Je suis, bien entendu, prête à régler les différentes taxes à ce sujet.

— Quelles marchandises ?

— Surtout de la farine de blé mais aussi du riz, des graines de semence et quantité de produits alimentaires.

— Pour Hindu Station ?

— Non, là-bas je poursuivrai en caravane pour Evrest Station.

— Comment comptez-vous vous acquitter ? Nous refusons les monnaies étrangères, toutes les monnaies étrangères.

— Je peux obtenir des pièces d'or d'un résident tibétain, dit-elle, prudente.

— Il nous en faut cinquante d'un poids de deux grammes l'une.

— Je ne pense pas réunir une telle somme ! s'exclama Songe.

— Disons dix pièces et cent kilos de farine. Que vous ferez transporter ici.

Le lendemain elle roulait vers Karachi Station et à l'approche de la frontière, comme le lui avait conseillé le résident, elle se voila le visage. Lorsque le convoi s'immobilisa, des cavaliers vêtus de fourrures l'encerclèrent malgré le froid très vif. Ils arboraient d'impressionnantes cartouchières sur leurs manteaux de poils et avaient tous un fusil dans les fontes. À la main ils tenaient de courtes lances qu'ils agitaient sans cesse. Deux d'entre eux visitaient les compartiments mais, en la voyant le visage dissimulé par un voile, se

contentèrent de regarder son billet qui servait aussi de passeport.

Avec une lenteur désespérante le convoi rallia Karachi Station en deux jours. Il n'y avait presque pas de stations sur le parcours, mais des villages de tentes. Trois ou quatre étaient protégés par des verrières, les autres s'abritaient du vent derrière des murs épais de glace. Il y avait des cavaliers partout et, à l'arrêt, des femmes proposaient du lait de jument et des produits extraits de ce lait. Parfois elle descendait sur le quai pour vérifier si son wagon n'avait pas été dételé en route, mais le résident de Markett Station avait fait apposer sur les scellés un sceau qui paraissait inspirer le respect.

Une femme, également voilée, s'installa dans son compartiment et lui offrit une bouillotte et des sucreries. Elle parlait mal l'anglais mais lui expliqua que le Khan Voltan guerroyait à la frontière sibérienne contre les soldats du maréchal Sofi.

— Ils lui ont volé des chevaux, disait cette femme.

Le chauffage était de plus en plus défectueux et aux stations on achetait de l'eau chaude pour les bouillottes, et aussi de la nourriture, de la viande de cheval en boulettes avec parfois un peu de riz ou de la farine de pois, mais elle n'apercevait aucune serre de culture ou d'élevage. Juste ces petits chevaux à fourrure épaisse dont les troupeaux sauvages essayaient de tenir tête au train. Ils se nourrissaient d'un peu de lichen, disait sa voisine, mais tous étaient carnassiers et chassaient les rats.

— Karachi Station vous fera tourner la tête et vous devriez aller à la Bibliothèque pour dormir. Le train pour Hindu Station est très irrégulier et vous ne pouvez pas vivre sous la tente. Les étrangers vont tous à la B.A.M.

Cette femme ne se trompait pas et elle apprit qu'il n'y aurait pas de train pour la capitale de la Transhimalayenne avant quatre ou cinq jours, mais qu'elle devait déjà inscrire son wagon et payer le trajet. Elle dut négocier toute une journée, aller trouver un résident himalayen qui n'était pas dans une des rares habitations en wagon de la ville. On se déplaçait en draisines tirées par des chevaux mais elle en aperçut auxquelles s'attelaient des hommes misérables.

Avant la nuit elle gagna les immenses trains de la Bibliothèque d'Archives Manuelles et obtint un compartiment single, à condition de payer huit jours d'avance. Elle put aller à l'une des cafétérias et comme c'était très loin elle se fit traîner sur une couverture comme la plupart des clients.

Le lendemain, le résident himalayen n'était pas de retour et on ne voulait pas enregistrer son wagon tant qu'il n'aurait pas apposé son sceau sur les scellés.

Elle finit par apprendre qu'il chassait le loup avec des amis de la ville, mais qu'un de ses adjoints, actuellement hospitalisé, pourrait le

remplacer. L'hôpital était une série de grandes tentes en feutre chauffées par des braseros. Elle trouva l'adjoint en train de jouer aux dés avec ses compagnons de tente, et tout de suite il refusa de parler à une femme, même voilée, mais elle exhiba une pièce d'or. Il la suivit dans le fond de la tente et, sans la regarder, lui dit qu'il essaierait de sortir le lendemain matin pour régler son affaire mais qu'elle devait préparer cinq pièces d'or.

Lorsqu'elle se trouva dans son wagon de marchandises en route pour Hindu Station elle n'y croyait pas. On avait refusé de lui donner une place car le train n'avait aucun wagon réservé aux femmes cette fois-là.

Elle avait acheté un petit poêle et s'aménagea une place dans son wagon. Elle en avait pour soixante heures environ avant d'atteindre Hindu Station, à condition qu'un pont de glace enjambant une vallée soit réparé. Il s'écroulait régulièrement, les convois dépassant toujours le poids autorisé par bogies.

Mais le pont était réparé. Il était vertigineux. Ce n'était pas un pont mais un mur qui, s'appuyant sur une base très large, se terminait par un sommet de trois mètres environ, sur lequel était posée la voie unique. Un convoi attendait en aval qu'ils soient passés pour l'emprunter.

Depuis la porte entrouverte de son wagon de marchandises le regard de Songe plongea dans une vallée si profonde qu'elle se rejeta en arrière, le cœur fou. Elle ne put bouger, tant qu'elle pensa que le train roulait toujours sur cette arête si mince, et attendit qu'il reprenne de la vitesse pour aller fermer la porte à glissière.

On lui avait assuré qu'à Hindu Station les caravanes étaient nombreuses, que désormais tous les échanges avec la Sun Company et Evrest Station passaient par là, mais elle ne s'attendait pas à un tel encombrement de yaks de bâts. Il y avait des montagnes de ballots, des bêtes qui envahissaient les quais, les voies. Les rares trains devaient parfois attendre de longues minutes que ces animaux veuillent bien aller ailleurs.

Elle constata avec plaisir qu'une verrière protégeait la capitale et qu'il y avait même plusieurs traintels autour de la gare. Elle obtint un compartiment mais apprit que, pour se laver, elle aurait accès à la salle de bains à cinq heures du soir.



## CHAPITRE XVI

Chaque soir, à l'approche de la nuit artificielle du satellite, Gus attendait avec impatience le docteur Isaie. Celui-ci lui apportait de quoi lire, de quoi manger – peu de chose, car il était nourri par transfusions et celles-ci étaient judicieusement choisies pour favoriser la croissance de ses deux jambes –, et le rapport sur la journée écoulée. Mais ce qui excitait Gus c'était de voir la progression de sa lente opération. Le docteur Isaie raccordait le tableau de contrôle à un petit écran sur lequel Gus pouvait apercevoir ses os. Tous les détails de ceux-ci, et il trouvait que l'apparition des systèmes nerveux, sanguin, lymphatique prenait trop de temps.

— Je vous en prie, si deux mois ont été jugés nécessaires c'est que rien ne sert d'aller trop vite. Vous avez deux beaux fémurs, vous savez, et qui sont solidement emboîtés désormais à votre os iliaque... Vous serez drôlement grand... Vous me dominerez et vous pourrez parler de vos jambes de vingt ans quand vous en aurez plus de soixante. Le reste vieillira alors que vous aurez des mollets de sportif...

Isaie cachait mal son inquiétude au sujet de Faro. Il avait retrouvé sa piste, à la fois dans l'ordinateur et sur des films de caméra.

— Il essaye de rejoindre Sugar mais le délabrement de l'axe central de notre satellite le bloque... Je me demande ce qu'il veut faire là-bas.

— Se recycler aux sources mêmes de sa secte. Il existe là-bas une chapelle de son Église, vous ne l'ignorez pas.

— Il a un autre but et je me méfie... Bulb est toujours en train de me demander de vos nouvelles. Il a très bien compris que vous deviez le premier subir cette opération... C'est un mot que je trouve déplacé. On ne vous retranche rien, au contraire, on vous ajoute deux choses. Je préfère parler d'addition. Ou d'intervention.

— Ces os, ces veines, artères, ces nerfs proviennent bien de quelque part enfin... Vous avez résolu l'énigme ?

— Cultures de cellules... Très poussées... Ces gens-là, mes ancêtres, ont réussi à produire des embryons pour n'importe quoi. Aussi bien pour des plantes que pour des organes humains, quels qu'ils soient. Un estomac ou une main. Je voudrais bien faire appel à ces possibilités pour en terminer avec le tube digestif du Bulb, mais pour lui rien n'a été prévu et il faudrait des dimensions énormes... Mais nous trouverons.

— Lunik ?

— Franchement je n'y comprends rien. J'ai suivi vos indications, ce schéma que vous m'avez montré et qui viendrait de la Terre, mais rien ne marche. J'ai l'impression que nous avons oublié quelque chose à son sujet.

— Cette lucarne en formation que je vous ai demandé d'analyser ?

— Elle évolue lentement mais irrémédiablement. Si on calcule en millièmes de lumen on se rend compte que chaque jour ils augmentent dans cette partie-là du ciel. J'en suis désolé mais là-dessus je me sens complètement dépassé et impuissant.

— Était-ce bien raisonnable de m'immobiliser pour trois mois ? Tenez, rien que le père Faro et ses mystérieuses errances vous inquiètent. Imaginez qu'il prépare un coup, la prise du pouvoir et que vous ne puissiez pas réagir...

— Il est inutile de nous ravager le moral à l'avance.

Lorsqu'il partait, Gus avait envie de lui crier de ne pas trop boire, mais le docteur Isaie ne l'aurait pas écouté. Un jour il se douta qu'il avait dû faire monter une femme jusqu'à leur niveau, peut-être même Thresa.

— Que devient le reste de la secte ?

— Ils sont éperdus et je dois les ravitailler, les gâter même car ils se laisseraient mourir de faim et de soif. Depuis de si longues années que Faro les écrase de sa personnalité... Ils ne comprennent plus, ne savent même plus prendre la plus petite initiative... C'est tragique.

Un soir il lui parut très sombre et il finit par avouer à Gus qu'une invasion de Garous avait pu être tout juste refoulée en usant d'une modification climatique.

— J'ai failli même annuler la pesanteur pour en venir à bout. Ils étaient une centaine et menaçaient de tout ravager. Mes amis s'étaient barricadés mais c'étaient les Garous les plus dangereux, des hybrides d'humains et d'animaux féroces, loups, et certains fauves. Je n'en avais jamais vus de pareils... Si ces nurseries continuent à fournir de telles horreurs ne faudrait-il pas en finir ? Je crains d'atteindre tout le système embryonnaire dont, en principe, vous dépendez pour cette longue intervention.

— J'espère ne pas avoir des jambes recouvertes de fourrures et

des griffes en guise d'orteils...

— Je me demande si Faro n'a pas forcé ces Garous à remonter jusqu'à nous, dans cette hypothèse j'ai abaissé la température sur une bonne demi-douzaine de niveaux, et j'espère qu'il s'y trouvait et qu'il a gelé une bonne fois pour toutes.

Ce jour-là Gus découvrit sur l'écran raccordé à l'appareil que le système nerveux était en place. Isaie lui indiqua le grand sciatique et le sciatique poplité extérieur.

— Le programme n'a aucun retard, et même me paraît légèrement en avance mais n'en déduisez pas que la semaine prochaine vous allez courir dans les cursives.

## CHAPITRE XVII

Immobilisé depuis une heure sur la voie lente, l'interminable convoi de wagons d'habitations hétéroclites paraissait vide. Des blindés de la Traction le flanquaient et pour prouver leur vigilance les mitrailleurs ouvraient régulièrement le tir. Des rafales courtes venaient floquer la glace noire de suie et personne n'aurait pris l'audace de se hasarder au-dehors. Même les couloirs restaient déserts.

— Nous approchons d'une zone difficile, expliquait Lorg. Ils doivent hésiter sur le trajet à emprunter. Les banquises des Grands Lacs ne sont pas très résistantes et ils ne peuvent pas nous envoyer plus à l'ouest à cause des tunnels. Nous sommes hors gabarit.

Laz Bills était repartie. À toutes les deux elles avaient revêtu Lorg de sa combinaison protectrice et il s'était laissé faire, les yeux fermés et pâle comme un mort.

Yeuse avait ensuite aidé l'adolescente à quitter le compartiment, lui avait murmuré à l'oreille :

— Il est possible que je m'évade de ce train... N'oubliez pas de revenir voir Lorg.

Elle avait espéré que des policiers patrouilleraient le long de la ville-train, mais il n'y avait que des blindés et son œil exercé avait repéré les détecteurs à infrarouges qui les équipaient. La moindre source de chaleur provoquait un tir automatique.

La nuit vint et ils n'avançaient plus. Le froid devenait très vif et leur réserve d'eau gelait. Leurs combinaisons étaient des Symmons, les plus performantes sur le marché. Dans certaines Compagnies elles valaient jusqu'à mille dollars pièce et Yeuse se demandait comment les Bills avaient pu s'en procurer.

C'est en réfléchissant sur cette question anodine en apparence que surgit l'évidence. Ces combinaisons Symmons, d'une parfaite étanchéité et d'une régulation très étudiée, pouvaient l'aider à s'échapper dans le courant de la nuit suivante. Elles utilisaient la chaleur du corps en vase clos, la répartissaient selon une

programmation électronique. Seules deux soupapes expulsèrent la vapeur d'eau en excès. Avec les combinaisons d'un autre type on finissait par avoir les bottes pleines de sueur qui irritait les pieds.

Lorsque Lorg l'entendit exposer son projet il crut qu'elle était devenue folle.

— Je suis tout à fait raisonnable, dit-elle. Nous bloquerons les soupapes durant le temps nécessaire pour nous échapper à travers la plaine. Ces blindés peuvent repérer les infrarouges, même de faible puissance, les sources de chaleur comme l'échappement tiède de nos Symmons, mais ils sont dans l'impossibilité par exemple de retrouver les traces de votre fauteuil sur la glace.

— Nous n'irons pas loin... Vous ne pourrez pas me pousser des heures durant.

— Il faut sortir d'ici au plus vite. Nous allons vers une mort certaine et l'anticiper de quelques jours, au pire, n'est pas pour m'effrayer.

Elle s'emporta avec une véhémence qu'elle regretta tout de suite.

— Vous, qu'est-ce qui peut encore vous rattacher à la vie ? Quand les voyageurs de ce train immense seront amoindris, désespérés, prêts à toutes les bassesses, les gens de la Traction effectueront un recensement et vous n'avez aucun espoir de leur échapper.

— C'est ma vie, pas la vôtre, répliqua-t-il dignement, et j'en fais ce que je veux. Vous pouvez partir tranquillement par le hublot. Avec moi il vous faudra descendre jusqu'au niveau des rails et, croyez-moi, l'escalier est étroit. Ensuite il faudra franchir le sas et me pousser sur une glace que les convois ont souillée au point qu'elle fond parfois sous une couche de suie graisseuse tiède.

Yeuse resta interdite, comprenant que Lorg ne voulait pas compromettre ses chances, et des larmes lui vinrent aux yeux. D'une main maternelle elle caressa les cheveux blonds du garçon.

— Ne vous inquiétez pas pour ça. Nous réussirons tous les deux... Les gens sont trop terrorisés par les tirs automatiques... Écoutez.

Il y avait toujours un crépitement de rafale dans le lointain et parfois tout à côté. Suivaient de longues minutes de silence absolu puis à nouveau les mitrailleuses lourdes déchiraient la nuit.

— Nos combinaisons nous protégeront longtemps. Je me charge légèrement de cette chapelure que nous pourrons toujours délayer dans de la glace. La plaine est immense, et je suis certaine que nous trouverons des refuges sur notre itinéraire. Hukoung a commis une grave erreur politique en déportant Cross Station Rock, et je pense que les voyageurs nous aideront.

— Ou nous dénonceront.

Mais il ne protestait plus, acceptait le plan de fuite.

Vers une heure elle sortit de leur compartiment, la bouteille cassée à la main, et atteignit l'escalier sans rencontrer âme qui vive. Elle put descendre jusqu'au rez-de-chaussée et vérifier que le sas fonctionnait toujours. Cela dans le noir absolu, car la moindre lueur à travers les hublots aurait attiré l'attention des blindés.

— Nous pouvons y aller, dit-elle à Lorg. Pour l'escalier je devrais plier votre fauteuil et revenir vous chercher, ça ira ? Vous aurez le sang-froid de rester à m'attendre dans le noir ?

— Ne vous inquiétez pas.

Non seulement il eut ce courage mais elle le trouva en train de se laisser glisser marche après marche, s'aidant de ses bras, et elle ne put s'empêcher de penser à Gus, le cul-de-jatte qui se déplaçait ainsi depuis des années.

Le plus délicat fut le passage du sas dont les portes grinçaient un peu. Mais elle le franchit et crânement avança en dehors des rails. Impossible de repérer les blindés, de savoir si l'un d'eux était là, tout proche, tapi comme une bête cruelle. Il lui fallait agir comme si le danger n'existait que dans son imagination, en prenant ses précautions.

Le blocage des soupapes d'échappement n'allait pas sans quelques inconvénients légers. Déjà la température dans la combinaison commençait de grimper. Ensuite la vapeur se condenserait et ruissellerait, descendrait dans les bottes. Elle calcula qu'ils devraient attendre une bonne heure avant de pouvoir les débloquer. Elle prévint Lorg dans un chuchotement mais il était prêt à tout. Elle sortit le fauteuil, le déplia avec une lenteur infinie avant d'aller chercher le garçon. Il s'accrocha à son cou pour franchir le sas et les deux mètres jusqu'à son fauteuil où elle l'installa avec soin. Il ne fallait même pas parler désormais. Les cagoules des combinaisons étaient closes et celles-ci ne possédaient pas de radio. Pour les échanges de conversations il y avait des sortes d'ouïes que l'on pouvait manœuvrer à la main. On ouvrait celle devant la bouche pour parler, on terminait sur un stop qui indiquait qu'on passait en position d'écoute en libérant les ouïes d'oreilles.

Elle avait cru pouvoir couper à travers le léger remblai de congères qui bordait le réseau, mais dans la nuit totale elle s'égara un peu et ne sortit que plus loin. Comme à tout hasard elle avait laissé ses ouïes d'audition libres elle entendit de légers bruits métalliques, et comprit qu'un blindé se trouvait tout à côté sur une voie de garage. Elle serra l'épaule de Lorg dans sa main pour le prévenir. Il appuya sa main sur la sienne pour lui répondre qu'il avait compris.

Tout de suite le fauteuil s'enfonça dans une glace ramollie par les suies, les cendres du convoi et elle s'arc-bouta pour le pousser, ne

franchit que quelques mètres. Abandonnant Lorg, elle avança droit devant elle jusqu'à ce que la glace redevienne ferme. Elle décida de soulever Lorg pour le porter et de pousser le fauteuil à vide. Juste une vingtaine de mètres difficiles à franchir.

Elle revenait lorsqu'elle aperçut les flashes devant elle et comprit que c'était le départ d'une rafale de mitrailleuse, voulut crier mais aucun son ne sortit de son ouïe de dialogue. Il y avait eu une erreur quelque part, une émanation de chaleur. La rafale s'arrêta tout de suite.

Elle prit Lorg dans ses bras et il noua les siens autour de son cou. Ce geste la rassura. Il était indemne. Elle le porta en titubant sur la vingtaine de mètres nécessaires, le déposa sur la glace et retourna chercher le fauteuil.

Elle le tira, les yeux braqués sur l'emplacement supposé du blindé. Jusqu'à ce qu'elle heurte Lorg, assis. Essoufflée, elle dut attendre un moment, toujours sous la menace de ce véhicule qui pouvait tirer n'importe quand. Elle avait trop chaud, transpirait et respirait un air que le filtre avait du mal à oxygéner. C'était un sale moment à passer mais elle réussirait.

Les dents serrées, elle remit Lorg sur son siège. Il s'aida beaucoup moins, peut-être fatigué, peut-être paralysé par la terreur. Mais dès lors elle put pousser le fauteuil sans trop de mal et se surprit même à courir.

Jusqu'à ce qu'elle se heurte à un mur de congères très élevé et perde un temps fou à chercher un passage. Lorsqu'ils seraient de l'autre côté, à l'abri de plusieurs mètres de glace compressée, ils pourraient libérer les fameuses soupapes et échanger quelques mots. Elle dut remonter la ligne des congères sur plus de cent mètres avant de trouver un passage. Elle tâtonna jusqu'à ce qu'elle retrouve la glace horizontale, craignant de tomber sur un cul-de-sac.

Lorg attendait dans son fauteuil et elle lui tapota l'épaule pour lui signifier que tout allait bien. Ce ne fut pas tout à fait aussi facile qu'elle le pensait, mais quand ils furent à l'abri du mur elle se laissa aller un moment, assise sur un tas de glace. Puis d'un coup elle libéra les soupapes et très vite se sentit mieux. Elle ouvrit l'ouïe de sa bouche :

— Mon vieux, vous pouvez ouvrir vos soupapes. M'entendez-vous ?

Peut-être n'avait-il pas mis ses ouïes en position d'écoute par mesure de sécurité, bien qu'aucun air chaud ne puisse s'échapper par ce système très sophistiqué.

Elle se leva pour lui serrer l'épaule mais ne trouva pas celle-ci. Elle s'affola, tâtonna et des deux mains chercha. Lorg avait basculé en avant, était complètement plié en deux en perte d'équilibre. Encore un

peu et il aurait pu tomber de son fauteuil sur la tête.

— Ce n'est pas le moment de craquer... Lorg ?

Elle le ramena en arrière non sans mal et essaya de soulever sa cagoule, mais ses mains tremblaient si fort qu'elle mit plusieurs minutes avant de libérer son visage. Elle songea à ôter les gants qui protégeaient ses mains pour affiner son toucher mais comprit très vite que son compagnon était mort.

Ce fut à l'aube qu'elle sut comment. Elle avait continué de pousser le fauteuil, en pleurant, en criant toute seule, en serrant les dents, en parlant tendrement à l'infirme, droit devant elle. L'interminable convoi avait fini par repartir. Elle avait entendu les coups de sifflet des machines, les grincements des roues.

Une balle avait transpercé le fauteuil et blessé mortellement Lorg. Il avait survécu quelques instants, sans lui dire qu'il allait mourir. Une dernière fois il avait noué ses bras autour de son cou, dans un ultime adieu plein de tendresse.

Elle sut également pourquoi le blindé avait tiré sur le fauteuil. L'une des roues s'était faussée et frottait contre un des bras, provoquant à la longue un échauffement. Pour sortir du réseau elle avait beaucoup peiné et ce frottement avait provoqué une émission d'infrarouges fatale.

Elle retrouva une zone de congères et poussa le fauteuil et le cadavre dans une sorte de grotte. Elle essaya de faire rouler d'autres blocs de glace pour le dissimuler ou le protéger des prédateurs, mais n'y parvint pas. En larmes, elle dut partir. Dans le lointain elle apercevait comme une brume gélatineuse, certainement une installation de serres de cultures ou d'élevage. Il lui fallait reprendre contact avec la population.

Elle marcha encore une heure. La Symmons fonctionnait très bien, rejetant au-dehors la condensation de la transpiration, mais elle commençait d'avoir mal aux jambes. La brume gélatineuse ne se rapprochait pas aussi vite qu'elle l'avait cru, et elle dut s'arrêter pour délayer un peu de chapelure dans de la glace. Elle avala ce mélange goulûment. Laz reviendrait dans le petit compartiment et ne retrouverait pas Lorg, croirait longtemps qu'ils s'en étaient sortis tous les deux.

Ce n'était pas une serre ni une station. Il y avait une haute cheminée d'évacuation de fumées au-dessus d'un assemblage de couloirs transparents. Elle dut faire un détour pour s'en approcher en utilisant l'abri de congères. Elle crut qu'il s'agissait de congères, jusqu'à ce qu'elle découvre que ce n'étaient que des terrils. Une mine de charbon. Des wagonnets venaient déverser là les stériles, les roches extraites en même temps que le minerai. Ces wagonnets étaient tirés par une draine vitrée conduite par un homme vêtu de fourrure. Il y



avait une rotation juste à cet instant. Lorsque les wagonnets eurent basculé leur contenu elle eut le réflexe de se jeter dans le dernier, et se trouva en route vers l'installation sous abri.

## CHAPITRE XVIII

Les trois pirates avaient été si surpris qu'ils n'eurent pas le temps de résister. Juste comme ils venaient de découvrir les traces d'un dépeçage de phoques, ils se virent entourés par cinq hommes armés et jetèrent leurs armes. Deux avaient des carabines de chasse et le troisième un pistolet ancien.

*Titan II* s'était déplacé au cours de la nuit pour se cacher dans une anse, et revint pour embarquer la patrouille et ses prisonniers. C'étaient des hommes aux visages marqués, brûlés semblait-il par le froid. Leurs regards traqués reflétaient souvent une sauvagerie intime.

— Des années de bagne et de vie difficile n'arrangent pas un homme, plaïda Lien Rag devant les marins qui se montraient d'une hostilité d'autant plus forte que ces trois individus les impressionnaient.

Pendant que Lien Rag les interrogeait, son fils Jdrien plongeait dans leur cerveau. Il avait cru que leur caractère fruste livrerait vite leurs secrets mais, habitués à la dissimulation depuis toujours, ils n'étaient pas faciles à percer à jour.

Cependant ils reconnaissaient être les rescapés d'un train-bagne sibérien qui s'était trouvé en difficulté lors du réchauffement de la banquise, dans le détroit de Béring, en fait bien en dessous.

— Les matons ont pris peur, ils nous ont ordonné de sortir des wagons pénitentiaires. Certainement pour alléger le convoi. Ils espéraient rejoindre la Sibérienne et l'inlandsis mais ils n'ont dû jamais y parvenir. Ce fut très dur pour nous.

— Prinski est votre chef ? demanda Jdrien.

Pour la première fois ils parurent décontenancés et regardèrent le Messie des Roux avec inquiétude.

— Vous le connaissez ?

— Qui est Prinski ?

— Un politique qui purgeait cinquante ans.

— Vous, des droits communs ?

En ne répondant pas ils avouèrent et Jdrien trouva confirmation dans l'esprit de l'un d'eux. Il avait répondu mentalement sans le faire à voix haute.

— Nous avons tué des phoques pour survivre et puis nous avons fabriqué le premier bateau pour traquer les phoques qui nous fuyaient. C'est ainsi que nous avons rencontré notre premier poste de chasse. Sur la banquise.

— Vous les avez attaqués ?

— Ils avaient de la nourriture en abondance.

— Et les Roux qui constituent la chiourme ?

Ils ignoraient ce que signifiait ce mot, mais expliquèrent qu'ils avaient rencontré une tribu qui fuyait vers le nord la débâcle et qu'ils avaient capturé une cinquantaine de personnes. C'était Prinski qui avait tout imaginé, le premier drakkar ponté avec les rameurs en dessous.

— On a trouvé du bois en quantité... Chez les chasseurs, des scies et des outils. Parmi nous il y avait des gens habiles, dans le train-bagne on travaillait dur, le tannage des peaux surtout, mais il fallait des ouvriers d'entretien. Avec les wagons de cette colonie de chasseurs nous avons fabriqué l'armature des bateaux, les ponts, les avirons... En quelques semaines nous avons le deuxième bateau, très beau, très rapide. Il volait sur l'eau et les Roux sont très musclés, infatigables si on les nourrit bien.

— Où est l'autre vedette, celle que vous avez coincée dans un fjord et que vous assiégez ? demanda Jdrien.

Ce garçon à la longue chevelure blonde vêtu de peau, et qui laissait son torse nu malgré la température et l'humidité des brouillards, les impressionnait. Il paraissait tout savoir sur eux.

— Vous les avez attaqués et sérieusement endommagés. Ils ne peuvent reprendre la mer et vous les harcelez pour les empêcher de réparer. Vous convoitez surtout leur armement, je suppose. Il va falloir nous indiquer où ils se trouvent.

Les trois hommes cessèrent de parler et Jdrien constata que l'image de leur chef Prinski les envahissait. Ils étaient terrorisés à la pensée de le trahir mais leur longue détention avait forgé leur volonté. Ils n'avaient raconté que ce qui n'avait aucune importance, mais refuseraient de faire des révélations qui mettraient la vie de leurs compagnons en danger.

— Nous pouvons vous abandonner sur un îlot partant à la dérive, dit tranquillement Lien Rag. J'espère que vous savez nager tous les trois. Sans même un couteau il vous sera difficile de survivre.

Jdrien fit signe à son père que ce genre de menaces les laissait indifférents. Les trois hommes furent descendus dans le canot qui était en remorque. Un seul homme armé suffisait ainsi pour les surveiller.

— Nous pouvons les surprendre et couler leurs drakkars... Avant qu'ils ne s'étonnent que ces trois-là tardent à revenir.

— Ne vaudrait-il pas mieux retrouver *Titan I* et le professeur Klose ? proposa Ann Suba. Je n'aime pas bien ces projets guerriers.

— Nous avons affaire à des prédateurs humains, répliqua Lien Rag. C'est à nous de prendre les initiatives avec nos seules armes. Eux n'hésiteront pas à utiliser les pires moyens pour nous vaincre.

## CHAPITRE XIX

Deux jours, deux jours sans une visite du docteur Isaie ! Coincé dans son synthétiseur prothétique, Gus connaissait les affres de l'anxiété. Des euphorisants et des neuroleptiques lui étaient certainement administrés dans l'un de ces tubes qui se vrillaient dans ses cavités et dans ses veines, mais ils ne parvenaient pas à le plonger dans une totale sérénité. Que se passait-il pour que le petit homme parfois encombrant n'ait pu trouver quelques instants pour lui rendre visite ? Certes, le laboratoire était éloigné de la salle des contrôles, il fallait près d'une heure trente pour effectuer l'aller et le retour, mais depuis deux semaines il n'avait jamais manqué un seul jour.

Gus avait l'impression de retrouver des sensations très anciennes, perdues depuis des années. Par exemple, il se surprenait à vouloir plier ses genoux, à écarquiller ses orteils. Il aurait voulu se gratter l'entrecuisse alors que pour l'instant aucune chair, aucun muscle ne venait enrober le fémur. Mais avec le système nerveux et le système sanguin ses deux membres amputés revivaient dans des manifestations parfois vulgaires.

Il savait que le plus long serait la fabrication de la chair ; pouvait-on utiliser un mot aussi froid, aussi peu humain, pour parler de la naissance de ses muscles ? Au début, ceux-ci ne seraient que des fibres minuscules que l'on nourrirait de produits chimiques spéciaux, pour lui donner assez vite une musculature d'athlète.

La nuit artificielle du satellite allait réduire les lumières peu à peu. Dans le laboratoire, seules quelques veilleuses jetteraient quelques lueurs et les voyants des appareils seraient comme des balises minuscules signalant la gestation de ses membres.

L'appareil ne permettait aucun mouvement. Impossible de lui échapper, impossible de se gratter le nez. Pour ce genre de petit tracas il lui fallait exprimer à haute voix son désir que cesse cette irritation, mais il s'en méfiait désormais car le traitement consistait en addition de médicaments dans sa transfusion, par exemple. Des calmants pour

l'irritation des narines, ou des stimulants s'il se plaignait d'une insensibilisation des fesses. Il ne formulait de demande que lorsqu'il ne pouvait plus supporter une douleur ou un inconfort majeur.

La nuit tombait et Isaie ne se montrait pas. Il aurait dû penser à installer un interphone avec la salle de contrôles. Il aurait pu converser avec le médecin, mais ce dernier, s'il y avait songé, n'avait peut-être pas mis cette idée à exécution. Gus aurait pu se montrer exigeant, capricieux, avec le temps.

Il pouvait voir la porte du sas et se demandait si elle était bien fermée. N'importe qui pouvait entrer dans le laboratoire et découvrir son impuissance. Il pensait au père Faro qui avait disparu mystérieusement. Ce fanatique ne cherchait-il pas à prendre sa place ? S'il savait qu'il se trouvait pour ainsi dire ligoté dans un énorme appareil, ne serait-il pas tenté de le tuer ? Et les loupés ? Certains possédaient assez d'intelligence pour oser s'aventurer dans ces zones qui terrorisaient les autres plus proches de l'animal. Des hybrides possédaient des têtes humaines, certainement un cerveau aussi évolué que celui d'un chien, sinon plus.

Parfois des bruits l'alertaient et il fixait la porte, épouvanté, dans l'attente d'un visiteur, ou de plusieurs, guidés par des intentions inquiétantes.

Isaie aurait dû lui laisser le petit écran à hologramme pour suivre l'évolution de cette restructuration de la partie inférieure de son corps.

« — Vous vous impatienterez trop, lui avait répondu le petit docteur. Une fois par jour suffira. »

Il aurait aimé avaler quelque chose. Les perfusions lui laissaient la gorge sèche et le goût frustré. Isaie connaissait des breuvages qui pouvaient contrecarrer l'action de cette alimentation artificielle. Deux jours sans une goutte de liquide, c'était insoutenable. Deux jours sans voir si le système sanguin était tout à fait rétabli. Comment les veines et les artères pouvaient tenir en l'absence de la chair ? Ces Ophiuchusiens avaient été d'admirables savants, même s'ils avaient aussi accepté l'Abominable Postulat. Il y avait eu d'autres exemples dans l'histoire du monde. Des philosophes qui, disait-on, avaient combattu l'esclavage et qui possédaient des intérêts dans les navires négriers.

Ce mot de navire le fit rêver de la Terre où la banquise du Pacifique était en voie de disparition. Ann Suba, et surtout Farnelle, avaient-elles retrouvé ce cargo où elles espéraient récupérer de quoi survivre à la débâcle ? Que se passait-il sur les réseaux de l'Australasienne ? Il les avait longtemps fréquentés, comme traîne-wagon, en compagnie de clochards ferroviaires qui étaient le rebut de la société. Il pensait à la lucarne en formation qui menacerait le centre

de l'Australasienne et la bordure orientale de la Transeuropéenne. Il avait accepté de revenir pour freiner ce réchauffement, laisser aux Terriens le temps de s'organiser et de faire face. Mais il se demandait si ceux-ci comprendraient qu'un sursis leur était accordé ? Un dernier sursis ? N'imagineraient-ils pas que le réchauffement était définitivement stoppé ?

## CHAPITRE XX

La caravane de yaks n'atteignit Evrest Station qu'au bout de dix-sept jours. Dix fois Songe avait cru qu'elle ne supporterait pas une journée de plus de ce lent cheminement sur les hauts plateaux, le long de corniches escarpées, les descentes vers les vallées lugubres, les nuits glacées où l'on essayait en vain de se réchauffer dans une tente où trente personnes dormaient dans une puanteur incroyable. En cours de route, quatre de ses yaks avaient basculé dans des précipices et elle avait perdu une partie de la marchandise. Elle pensait qu'il s'agissait d'un coup monté avec des montagnards. Les guides faisaient basculer les bêtes et c'était tout bénéfice, avec la viande et la charge. Au retour ils se partageaient le produit de ces accidents.

Mais elle était dans Evrest Station et, en compagnie de Fangh, avalait du thé chaud et des galettes beurrées. Le Tibétain avait déjà retenu quatre berlines pour le transport des marchandises vers la colonie des Échafaudages.

— En tout il en faudra douze ou quinze, mais je ne puis obtenir de priorité avant la semaine prochaine. Vous rapportez beaucoup plus que ne le faisait le dirigeable.

— J'avais un wagon entier... Avez-vous vu voler le dirigeable ?

— On dit qu'il est en réparation sur le plateau de la colonie. Rigil nous l'avait refusé quelques jours auparavant, et puis il nous a fait dire que l'appareil avait dû renoncer à un voyage vers China Voksai à cause de la météo défavorable.

Ils se trouvaient dans un restaurant de la station et elle lui annonça franchement qu'elle désirait rentrer sans tarder aux Échafaudages.

— Mais tu devais passer deux jours chez moi, fit-il, interloqué. Tu me l'avais promis.

— Je dois rendre des comptes. Le collectif attend mes explications. Je suis désolée.

Elle resta ferme sur sa décision et ils se quittèrent en froid. Elle



embarqua dans l'une des dernières cabines en partance, sachant qu'elle n'atteindrait pas les Échafaudages avant le lendemain matin. Très fatiguée, elle s'endormit et ce fut un employé des téléphériques qui dut la réveiller pour le changement de ligne. Elle se rendormit à nouveau mais loua ensuite un lit dans l'un des relais de la ligne. La prochaine cabine partirait à cinq heures, lui dit-on, et elle devrait prendre encore une correspondance pour revenir à la colonie.

La vallée familière était toujours remplie de boue. La nuit, celle-ci gelait et dans la journée la glace fondait. Le niveau paraissait avoir baissé, et un de ses compagnons de voyage lui assura qu'avant quelques années on pourrait cultiver ces terres limoneuses. On apercevait des rochers dénudés par la baisse du niveau boueux, et surtout de ces wagons flottants mis en service sur les lacs qui s'étaient formés à la débâcle. Les glaces continuaient à fondre en énormes cascades qui se réunissaient en un fleuve central aux remous impressionnants. On reconstruisait le fameux barrage frontalier pour essayer de remettre en eau une partie des vallées, mais les travaux n'avançaient guère. Il était très difficile de se procurer des matériaux de qualité et surtout du ciment.

L'accueil des Rénovateurs fut dans l'ensemble assez froid. On savait que Charlster avait décidé de rester à China Voksal, Ladirra avait prévenu Rigil par radio, mais on l'accusait d'avoir conseillé au vieux savant de ne pas retourner auprès des siens.

Rigil ne pouvait la recevoir et, en attendant la réunion du collectif prévue pour le soir, elle dormit un peu dans sa cellule. Au repas pris à la cafétéria, elle dîna seule car on l'évitait.

Rigil lui fit signe de s'installer à côté de lui dès qu'elle entra dans la salle, et sans tarder lança ses accusations :

— Vous vous étiez engagée à ne pas quitter Charlster. Pourquoi ne vous a-t-il pas accompagnée ? Que fait-il à China Voksal et quand espère-t-il rentrer ?

— Je ne pouvais lui imposer le retour que j'ai dû faire d'abord en train puis en caravane. Moi-même, j'ai failli mourir d'épuisement et de fatigue. Le dirigeable n'était pas au rendez-vous, c'est tout ce que je peux dire.

— Vous avez trop parlé de ces dirigeables que les frères bonzes Rénovateurs projettent de construire. Il a été subjugué, et s'il ne revient pas, la perte sera considérable pour notre partie scientifique...

— Je suis revenue avec de la nourriture. Les premières berlines arriveront demain et d'autres suivront. Je vous livre des quantités que trois voyages du dirigeable n'auraient jamais pu vous apporter. Il y a surtout de la farine mais aussi des produits de première nécessité.

— Qui a payé ?

— Les bonzes, parce que je n'avais pas de monnaie d'échange.

Vous savez, là-bas il n'y a que l'or ou le troc qui permettent encore de faire du commerce.

— Nous n'avons pas envoyé le dirigeable car nous redoutions que cet appareil ne soit arraisonné par les bonzes. Nous savons qu'ils exigent les plans des systèmes de stabilisation que nous ne leur avons jamais remis. Ladira nous a souvent envoyé des messages radio qui insistaient sur cette question. Nous détenons un énorme moyen de négociation. Du moins nous le détenions mais Charlster est là-bas, retenu comme otage.

— Il n'a rien d'un otage, répondit Songe. Charlster profite un peu du confort et du luxe que ces gens-là lui offrent, mais il est assez intelligent et finaud pour éviter leurs pièges.

— Il pourrait leur fournir des systèmes de stabilisation, lança un des assistants, justement spécialiste des dirigeables dans la colonie. Il nous a aidés à mettre au point les dernières améliorations.

Il semblait que Ladira n'ait pas encore, au cours de ses contacts radio, évoqué les projets maritimes des bonzes, l'embauche de ce Guido Asmar, spécialiste en maquettes de navire. Elle lui en était reconnaissante mais ce qu'elle ne pouvait supporter c'était l'acharnement de Rigil à son encontre. Elle avait vu dans la création de cette Compagnie, ou ce Consortium des Dirigeables, la meilleure voie pour faire prospérer la colonie et la sortir de son trou. L'idéologie solaire n'aurait bientôt plus aucune raison d'être puisque le réchauffement de la Terre était enfin arrivé. Les Rénovateurs ne seraient plus des proscrits, des marginaux. Ils devraient s'intégrer dans la nouvelle société et cette civilisation solaire avait besoin de moyens de transports. Un jour peut-être pourrait-on circuler sur Terre comme jadis, en train et en véhicules autonomes, sur de grandes routes. Mais pour l'instant il n'y avait que la mer, l'océan Pacifique surtout et les airs. Les Tibétains envisageaient de creuser des corniches à flanc de montagnes pour des réseaux ferrés, mais en auraient-ils vraiment les moyens ? Il leur faudrait des engins puissants pour attaquer la roche, établir des semi-tunnels pour se protéger des innombrables cascades qui drainaient toute l'eau de fonte de la montagne.

En l'état actuel des événements elle ne pouvait encore exposer ses idées. Si les bonzes ne voulaient que des ballons de levage, elle refuserait de s'impliquer dans le projet.

— Vous renoncez donc à vous rendre régulièrement à China Voksal ? demanda-t-elle.

— Il n'en est plus question, tant que ce seront les bonzes qui nous fourniront les marchandises. Cela représente des sommes considérables et nous devons apprendre à nous restreindre à tous les points de vue. La farine que vous nous livrez sera soigneusement économisée.

— Vous vous fermez à l'évolution nouvelle, au monde qui chaque jour retrouve un peu plus de chaleur, un peu plus de lumière.

— Un monde qui connaît des remous effroyables, qui est menacé par la montée des eaux, la disparition de l'agriculture et de l'élevage sous serre. Oui, nous nous replions sur nos Échafaudages. Nous allons essayer de survivre ainsi, car nous ne sommes pas directement menacés par le retour du Soleil. D'ailleurs ce n'est que justice puisque depuis des siècles nous croyons en ce retour.

— Deviendriez-vous mystique ? lança Songe avec un ton moqueur.

Il y eut des mouvements divers dans l'assemblée et elle eut l'impression que certains dissimulaient mal des sourires. Elle les repéra et nota mentalement leur nom. Peut-être pourraient-ils l'aider si jamais Rigil devenait trop strict avec elle.

— Pas du tout, mais le choix de ces Échafaudages n'a certainement pas été fortuit. Nous avons été guidés par notre croyance et par nos connaissances scientifiques.

— Bel œcuménisme, continua-t-elle, et il y eut encore d'autres sourires. Vous reprochez aux bonzes d'être des mystiques mais vous accepteriez éventuellement leurs idées religieuses ?

— N'essayez pas de faire oublier vos erreurs par des sarcasmes que je ne mérite pas. Si vous ne nous aidez pas à rapatrier le professeur Charlster pendant qu'il est temps encore, je demanderai votre comparution devant notre conseil de discipline. Vous risquez le bannissement à vie loin de cette colonie.

## CHAPITRE XXI

Nul ne faisait attention à elle dans ces tunnels translucides qui formaient un labyrinthe autour du puits central de mine. Sa combinaison Symmons ne tranchait pas au milieu de dizaines d'autres que portaient les ingénieurs et les cadres de cette société charbonnière. Elle erra tranquillement mais malgré sa faim dévorante ne put pénétrer dans l'une des cafétérias, ignorant comment ces gens-là réglaient leur repas. Pourtant elle aurait eu besoin d'avaler quelque chose, se sentant à bout de forces.

Observatrice, elle remarqua qu'il existait des trains pour le personnel qui ne paraissait pas habiter sur place. Des mineurs intérimaires possédaient, eux, leur convoi où ils couchaient et mangeaient, mais les chefs avaient la possibilité de rejoindre une station voisine, une grande cité qui se nommait Star Station Indiana.

Elle embarqua dans un des petits convois en partance et personne ne vint contrôler si elle avait un laissez-passer ou un billet. Elle descendit sur les quais dans la périphérie où les ingénieurs avaient leurs domiciles et s'engouffra dans la première cafétéria venue.

Repue, elle reprit un tramway pour le centre-ville et décida d'acheter de quoi transformer son apparence. Elle loua un compartiment dans un traintel, se maquilla de façon à modifier son visage et fut assez satisfaite de son travail.

C'est le lendemain, en écoutant les informations radio dans le bar où elle prenait un café, qu'elle entendit parler de la ville déportée de Cross Station Rock. Le journaliste lisait une dépêche annonçant qu'une partie de cet interminable convoi avait été isolée en pleine campagne, par un escadron de blindés de la garde de la Traction, pour mettre fin à une émeute. Des wagons d'habitations avaient été incendiés et on parlait d'une demi-douzaine de victimes.

— Mon œil, oui, fit la fille du bar à la cantonade. Il y aurait plusieurs centaines de morts.

— C'est une honte, dit un consommateur. Je ne pensais pas que la Traction se serait conduite ainsi... Je suis retraité de ce corps et je ne m'en glorifie pas. Hukoung nous a trahis. Je suis sûr qu'il a fait disparaître la voyageuse présidente pour prendre sa place. On n'a jamais éclairci cette histoire de l'Antarctique.

Cachant sa stupéfaction, Yeuse devait entendre d'autres clients abonder dans ce sens. Tous la regrettaient et se souvenaient des améliorations qu'elle voulait apporter, aux intérimaires, par exemple.

— J'ai été intérimaire vingt ans, disait un vieillard qui se trouvait à l'autre bout du wagon, et je sais ce que c'était du temps de la Grosse. La nouvelle avait des idées mais les Aiguilleurs l'ont mise en difficulté et maintenant c'est la Traction. On n'en sortira jamais.

— Pourquoi nous cache-t-on ce qui se passe à l'ouest ?... Il paraît qu'il n'y a plus de banquise à deux cents kilomètres de notre inlandsis.

— Taisez-vous, dit une femme qui fumait un cigare euphorisant. Les gars de la Traction pourraient vous entendre.

— Il n'y en a plus un dans S.S.I. Ils ont filé avec leurs blindés pour mater cette révolte du train-ville. Ils sont en train de déporter vingt mille personnes... Ils vont tous les liquider mais ça commence à se savoir. Écoutez donc Radio-Sabotage ce soir à dix-neuf heures... Ce sont eux qui donnent des nouvelles et parlent de la banquise qui fond. La Compagnie de la Banquise n'enverrait plus d'huile animale et dans quelque temps on ne pourra plus se chauffer ni faire rouler les trains...

On la regardait du coin de l'œil car elle ne disait rien. On devait se méfier et elle eut un sourire conciliant :

— Excusez-moi mais je suis nouvelle ici... Ce que je sais, c'est qu'effectivement la Compagnie de la Banquise n'existe plus, ainsi qu'une partie de l'Australasienne.

Elle créa une grande sensation mais préféra rentrer à son hôtel quand les questions devinrent trop pressantes. Elle acheta un petit récepteur, dans l'espoir de capter ces émissions clandestines de Radio-Sabotage, souhaitant qu'elle émette non loin de la ville. Celle-ci faisait en principe cage de Faraday et ne permettait pas la réception d'émissions extérieures. Pourtant elle réussit à trouver la fréquence. Une voix faible mais véhémement racontait les derniers événements survenus dans la ville en déportation.

L'émeute continuait et il semblait que des cocktails Molotov aient été lancés sur les voyageurs révoltés. Des blindés avaient été incendiés, un aurait été pris d'assaut.

— « La cause de cette déportation commence à être connue. Il semblerait, mais nous ne pouvons pas l'affirmer, que Lady Yeuse, ancienne P.-D.G. de la Compagnie, se serait trouvée dans cette station, cachée par des partisans. Nous ne partageons pas les mêmes idées que

cette ancienne P.-D.G., mais en l'état actuel des choses nous nous demandons si cette femme n'a pas été la victime d'une machination générale. Contrairement à ce qu'ils prétendent, les fonctionnaires de la Traction auraient partie liée avec les Aiguilleurs, du moins à un niveau supérieur. »

Elle avait parfois du mal à entendre la voix du journaliste qui parlait très vite et se trouvait constamment brouillée. Puis l'émission s'améliora et une jeune femme expliqua que sur les quais nord de Star Station Indiana, des employés de la Traction avaient été conspués par la foule et qu'un conducteur avait même été molesté. La Traction, par sa direction régionale, avait tout de suite démenti, mais la cellule syndicale de la station protestait contre ces actes de malveillance, affirmant qu'elle n'avait rien à voir avec les événements politiques en cours.

Une autre femme, certainement plus âgée, intervint d'une voix quelque peu essoufflée :

— « Il y a une bagarre générale sur les quais nord. D'autres fonctionnaires de la Traction auraient été contraints de se réfugier dans une tour d'aiguillage pour échapper à des voyageurs furieux. »

— « Ce qui semble confirmer ce que nous disions sur la collusion entre Aiguilleurs et Traction », intervint le journaliste homme.

— « Une draine a été incendiée ainsi que des tramways. Des ouvriers intérimaires en stationnement sur les quais voisins seraient intervenus pour pourchasser les gens de la Traction et à l'heure actuelle la tour d'aiguillage serait assiégée. »

Il y eut une interruption d'un quart d'heure et Yeuse allait renoncer à l'écoute lorsque la très jeune femme reprit la parole :

— « Des manifestants de plus en plus nombreux arrivent sur les quais nord et les blindés de la Traction se trouvent bloqués par des aiguillages complètement détruits. Ils n'ont pas tiré sur la foule mais l'on signale que, dans une autre partie de la station, on a entendu des rafales d'armes automatiques... Les manifestants ont un nouveau slogan et scandent : « Nous voulons Lady Yeuse et nos 17/17. »

Elle avait promis, avant ce voyage en Antarctique, d'accorder dix-sept degrés de température et dix-sept cents calories par personne à tout le monde.

— « Désormais on peut apercevoir d'un peu partout dans la station les flammes de la tour d'aiguillage qui brûle. Au moins vingt fonctionnaires de la Traction et des Aiguilleurs sont enfermés dedans. »

Yeuse dut sortir dans le couloir de son traintel pour apercevoir effectivement l'incendie dans le lointain.

## CHAPITRE XXII

Liensun avait réuni autour de lui, à bord du cargo *Princess*, quatre de ses fidèles : Zabel, Guhan, Lane et Evila, selon les conditions imposées par le Kid. Cinq marins de Farnelle se trouvaient à bord du charbonnier sous la responsabilité du commandant en second.

— Nous rentrons, dit Farnelle. Nous avons suffisamment d'huile et ce charbon est attendu avec impatience par le Kid. Il paraît qu'on peut en extraire toutes sortes de produits, même du sucre et des médicaments. Je ne fais qu'obéir.

— Je vous trouve bien dépendante, dit Liensun. Je vous croyais libre et fière de l'être.

— Je suis une associée disciplinée, dit-elle, et je crois que nous ferons de grandes choses avec la Société du Pacifique. Nous serons les premiers à utiliser d'autres moyens de locomotion que le train. Et cette primauté fera de nous des gens exemplaires...

Liensun partageait le repas de Farnelle avec les autres et s'efforçait de montrer un visage serein, mais Zabel ne s'y laissait pas prendre et le soir dans leur cabine elle lui demandait ce qu'il tramait.

— Je te connais, tu ne capitules jamais. Tu veux rouler le Kid mais celui-là a fait ses preuves. Il a fondé la plus importante Compagnie ferroviaire en vingt ans. Il a battu Lady Diana et sa flotte, il a donné le bonheur à des millions de gens.

— Oui, mais la banquise l'a abandonné et ça il ne l'avait pas prévu.

— Tu penses toujours à tes Cargos du Soleil ? Tu n'as jamais cessé d'y penser. Tu as vu ton charbonnier avec sa roue minable et ses courroies de transmission ? Il a bonne mine, derrière ce cargo remis à neuf. Il se traîne et fume beaucoup.

Liensun ne souriait même pas. Il dormait très peu, se levait tôt pour se promener sur le pont. Le *Princess* ronronnait de ses moteurs Diesel, en céramique, construits dans les nouveaux ateliers du Kid. Il rentrait d'une belle campagne d'huile de phoque.

— Mais qu'en fera le Kid ? Il a le volcan pour fabriquer son électricité.

— Nous allons négocier cette huile quand Lien Rag aura découvert la Panaméricaine. Là-bas ils sont en manque. Jamais ils n'ont eu les mêmes installations que la Banquise, ne s'intéressaient pas aux baleines et aux phoques. Lady Diana avec son Tunnel a cru retrouver les ressources du passé sous la glace, mais elle a perdu du temps et des quantités énormes d'énergie pour un rendement médiocre.

— Mais qui dirige la Panaméricaine ? Existe-t-elle encore seulement ?

— On ne sait rien mais elle n'est pas touchée par le réchauffement, a besoin de créer de la chaleur pour ses habitants.

Derrière, à quelques centaines de mètres, la *Vieille Patache* haletait et un nuage noir constant de fumée courait de sa cheminée vers l'arrière et au-delà, comme une banderole de deuil. Un jardin flottant ? Un jardin maléfique, oui, avec des plantes vénéneuses qui ne pouvaient même pas fournir une nourriture satisfaisante. Là-bas, ses amis les Rénovateurs, partagés entre le soulagement et le sentiment d'une terrible défaite.

— Eux ne pensent plus aux Cargos du Soleil, fit Zabel dans son dos, devinant ses pensées.

— Qui sait ?

— Ils veulent vivre sur un sol ferme, sur un inlandsis. Ils feront de bons techniciens pour le Kid.

— Tu veux dire que désormais ils ne formeront plus un groupe unitaire ? Qu'ils m'ignoreront une fois que le Kid les aura gavés de nourriture et de sécurité ?

— Ne te fais pas d'illusions, Liensun. Nous sommes ton carré de derniers fidèles... Mais ça ne veut pas dire que nous sommes prêts à recommencer de folles aventures. Tu rêves d'une société, toi aussi, mais tu n'en as pas les moyens. Le Kid t'épargnera certainement à cause de ton père, Lien Rag, qui est revenu auprès de lui et qui est en train de lui tailler un autre royaume dans cet océan.

— Je ne demanderai rien. Je ne connais pas mon père, je ne l'ai jamais vu. Je sais qu'il doute parfois de sa paternité, pourquoi ne douterais-je pas de ma filiation ?

— On dit que tu lui ressembles beaucoup.

Zabel était cruelle, mais il préférait cette attitude à celle des autres qui évitaient son regard. Guhan le fuyait, Lane restait toujours silencieux et il lisait dans les yeux d'Evila une compassion qui le rendait furieux. Elle ne le désirait même pas. Zabel non plus, qui aurait eu tendance à le mater.

Il était prisonnier de ce cargo *Princess*, ne pouvait même pas se



jeter à l'eau pour nager vers les glaces lointaines, trop lointaines désormais, car la fameuse fissure de Klose était presque une mer par endroits. Juste quelques détroits retenaient encore l'ancienne banquise dans ses épaisseurs les plus importantes.

— Dans une semaine nous serons en présence du Kid, lui dit Zabel un matin, que vas-tu lui dire ?

— Que je lui apporte son charbon, dit-il en souriant, mais cela ne fit rire personne.

## CHAPITRE XXIII

Ils naviguaient dans la brume de fin de jour, uniquement aux appareils, les moteurs au ralenti. L'un des anciens bagnards avait reconnu que leur chef Prinski disposait d'un sonar volé aux chasseurs de phoques. Ces gens-là l'utilisaient pour repérer les colonies de ces animaux. Il fonctionnait grâce à une magnéto à manivelle.

— Nous ne sommes plus très éloignés de la crique des pirates, annonça Lien Rag. Coupez les moteurs. Nous ne pouvons attaquer avec une visibilité aussi réduite. Nous devons couler très vite leurs drakkars, les obliger à se réfugier sur la glace. Ils seront à notre entière disposition dès lors.

— Ce sera une nuit difficile, murmura Ann Suba.

À l'avant, Jdrien essayait de capter des ondes cérébrales, mais ne recevait qu'une confusion d'images et de pensées avortées. Il y avait un groupe d'hommes non loin de là mais chacun était isolé, comme au repos.

— Nous sommes tous aux postes de combat, dit Dougilas. Une chance qu'il ne fasse pas trop froid.

— L'écran radar ne donne rien, annonça Ann Suba. Il y a bien des objets métalliques sur ces drakkars ?

— Certainement, mais pas en grosses quantités, à l'exception des armes.

— Ils n'ont jamais eu l'idée d'installer un mât et des voiles ? Pour économiser l'énergie humaine ?

— Ils sont assez frustes, dit Jdrien, sauf quelques-uns. Ils méprisent profondément les Roux et pensent qu'ils en trouveront toujours en nombre suffisant pour renouveler leur chiourme. La plupart ont passé plus de trente ans dans ce train-bagne et ont perdu toute humanité.

Le brouillard devenait sombre, irrespirable, avec la nuit qui commençait. Lien Rag essayait d'imaginer la côte américaine non loin de l'ancien Alaska. Évidemment, une bordure de banquise persisterait

encore longtemps, empêchant l'accostage des bateaux, mais des chenaux fissureraient la glace, si ce n'était déjà fait. Il imaginait les habitants des petites stations ferroviaires lorsqu'ils apercevraient la vedette. Auraient-ils les mêmes réactions que les anciens habitants de l'Amérique centrale et les Incas, face aux conquistadors espagnols ?

— Un écho sur la gauche, annonça un marin.

— On dit bâbord, rectifia Lien Rag.

L'homme haussa les épaules mais Lien Rag tenait à ce qu'on emploie un langage maritime.

— La gauche ne veut plus dire bâbord si je regarde vers la poupe, lança-t-il au marin.

Effectivement il y avait un écho qui se déplaçait à un kilomètre environ.

— L'un des drakkars abandonne son mouillage, dit Jdrien. Mais ça ne veut pas dire que nous sommes repérés.

— L'absence des trois hommes doit les préoccuper tout de même. Peut-être qu'ils ont envoyé une patrouille, laquelle aura découvert des traces, celles que nous avons laissées après avoir abattu ces phoques. Je sais qu'ils peuvent toujours penser que ce sont leurs trois disparus qui ont procédé à l'abattage, mais pourquoi auraient-ils décidé d'aller ailleurs ?

L'écho disparut et chacun se sentit encore plus inquiet.

— Nous avons mouillé trois sonars à tout hasard. Mais on peut ramer avec assez de lenteur pour ne provoquer qu'un léger clapotis en surface. Ils ont cet avantage sur nous, dit Lien Rag.

— Donc, ils nous auraient repérés, fit Ann.

— Nous avons dû faire tourner nos moteurs assez longtemps.

Le coq avait préparé du café et des sandwiches qu'il venait proposer à chacun. Le brouillard était si chargé de sel que la nourriture elle-même devenait difficile à avaler. Ce sel se déposait partout et parfois formait une véritable carapace sur le pont et le roof. Il fallait chaque jour gratter cette pellicule pour éviter qu'elle ne prenne de l'épaisseur. Ils buvaient beaucoup plus que d'habitude et le distillateur ne chômait guère.

— Nous allons essayer de nous rapprocher, décida Lien Rag. Mais pas au moteur. Quatre hommes dans le canot pour nous haler. Dans le temps les grands voiliers étaient ainsi tirés à quai avant l'apparition des remorqueurs.

Jdrien se porta volontaire pour tirer sur les avirons et il était trois heures du matin lorsque *Titan II*, ainsi remorquée, avançait lentement vers le fond de la crique.

Lien Rag ne quittait plus l'écran radar des yeux.

— J'ai l'impression qu'on s'enfonce dans une nasse, lui dit Ann Suba.

— Un drakkar est peut-être derrière nous, mais l'autre est encore à l'ancre.

— Je me demande s'ils ne nous ont pas observés depuis les montagnes, continua la jeune femme. Nous sommes peut-être restés un peu trop longtemps au milieu de la colonie de phoques.

— Il n'y avait qu'un seul écho, répéta Lien Rag, agacé.

— Et si les deux drakkars naviguaient à couple ? Pour justement ne donner qu'un seul écho.

— Ce sont des brutes qui ignorent même ce qu'est un radar.

— Ils utilisent pourtant un sonar rudimentaire, et Jdrien pense que Prinski et deux trois autres sont beaucoup plus évolués. Des condamnés politiques qui possédaient une certaine connaissance de la technique moderne.

La vedette n'avancait plus et Lien demanda à la jeune femme d'aller aux nouvelles, mais Jdrien pénétra dans le poste de pilotage.

— C'est moi qui ai ordonné d'arrêter de ramer, dit-il. Nous sommes encerclés. Une vingtaine d'êtres humains nous entourent. Je reçois des flashes mentaux de partout. Je ne sais pas comment ils approchent mais ils flottent sur l'eau.

— Aucun être humain ne tiendrait dans l'eau plus de dix minutes, s'emporta Lien Rag.

— Ils ont peut-être gonflé des peaux de phoques qu'ils chevauchent, avança Ann Suba.

— Jdrien a appris hier au soir qu'ils avaient précisément besoin de peaux pour reconstruire d'autres drakkars. En si peu de temps ils n'ont pu tuer des animaux et préparer leur peau.

Jdrien sortit sur le pont et fixa un point précis à travers le brouillard. Peu à peu une image se forma dans son esprit, celle d'un homme nageant lentement vers la vedette. Ce n'était qu'une silhouette floue qui progressivement s'affina et le fit sourire.

— Un Roux, murmura-t-il, c'est un Roux qui approche... Ce ne sont pas les pirates mais les Roux, lança-t-il en retournant dans le poste de pilotage. Ils ont dû s'évader en profitant de circonstances que j'ignore et ils viennent vers nous.

— Nous pourrions être des ennemis, fit remarquer Ann Suba.

Jdrien n'osa répondre qu'il existait entre lui et son peuple des relations extra-sensorielles, et que les Hommes du Froid l'avaient certainement identifié comme leur Messie et arrivaient en toute confiance.

— Jdrien, murmura son père, les Roux ont-ils l'habitude de porter des objets métalliques sur eux ? J'ai des échos bizarres.

## CHAPITRE XXIV

Sur tous les quais, des gens se dirigeaient vers le nord, vers la tour d'aiguillage qui flambait comme une torche dans la nuit, donnant une lumière rougeâtre à toute la station. Les verrières les plus lointaines reflétaient l'incendie et nul ne pouvait ignorer qu'un événement grave se déroulait dans un quartier de la cité.

Avec fièvre, les gens commentaient les informations données par Radio-Sabotage, et Yeuse découvrait que la plupart continuaient d'écouter cette radio clandestine à l'aide de petits postes qu'ils collaient à leur oreille.

« Mais comment peuvent-ils passer outre la cage de Faraday que constitue la station emprisonnée sous ses verrières ? » se demandait-elle.

L'incendie était énorme et se propageait à des wagons-bureaux de plusieurs étages. Les badauds ralentirent en vue d'un premier barrage de blindés, des draisines qui essayaient d'empêcher les habitants de se joindre aux manifestants. Des mitrailleuses lourdes étaient braquées sur eux et des hommes casqués tenaient des lances-grenades.

— On peut passer par les anciens wagons-silos, dit quelqu'un. Ils sont vides depuis des mois. Depuis la pénurie de farine.

Prise dans le mouvement Yeuse se trouva emportée sur la droite, traversa des voies en principe interdites et dut escalader de grands wagons-silos par des échelles de fer. De là-haut on dominait une partie de l'émeute. Plusieurs blindés brûlaient et des policiers étaient retranchés dans l'une des centrales électriques. Les incendies faisaient éclater les vitres des verrières et c'étaient ces explosions qui impressionnaient le plus. Des éclats volaient dans toutes les directions et plusieurs personnes avaient le visage en sang.

— Il faut déloger les flics, cria un homme du haut du silo. On peut enfoncer la centrale avec des remorqueurs là-bas.

Un flottement suivit jusqu'à ce qu'une dizaine de silhouettes

sautent des silos pour courir vers les remorqueurs. La centrale se composait d'un train entier qui utilisait le charbon comme énergie pour fournir de l'électricité. Quelqu'un expliquait que l'électricité en question servait surtout à alimenter les réseaux, que l'usine de la station proprement dite se trouvait, elle, dans les quartiers sud, et qu'il n'y avait aucun inconvénient à détruire celle-là en face.

Non sans mal Yeuse descendit des silos et chercha à rejoindre les manifestants, mais elle dut se glisser sous des wagons-bureaux pour échapper aux rafales des policiers de la Traction. Ils tiraient dans tous les sens, certainement affolés par l'ampleur de la manifestation. Ce n'était déjà plus une émeute mais une véritable révolte et, allongée entre deux bogies, Yeuse pouvait se rendre compte que des manifestants étaient armés de fusils et de lance-roquettes. L'une d'elles fit d'ailleurs exploser un transformateur de la centrale. Dans un véritable feu d'artifice l'appareil jaillit de son wagon et donna l'impression de vouloir monter vers le ciel. Les verrières n'existaient plus sur des centaines de mètres carrés, et les flammes attisées par l'air glacial se tordaient à près de cinquante mètres de hauteur. On étouffait et dans sa Symmons la jeune femme n'en pouvait plus. Le système de régulation avait dû se détraquer car elle aurait donné cher pour se déshabiller.

Une roquette de la police explosa à quelques mètres et elle rampa en arrière, se retrouva dans un espace étroit entre des rames interminables de bureaux, se faufila en attendant un passage. Tout au bout c'était la folie sanglante, le combat contre des blindés. Elle risquait d'être prise entre deux feux.

Elle buta sur des corps allongés, s'excusa jusqu'à ce qu'elle comprenne que des gens étaient venus là pour mourir. Des manifestants, mais aussi deux policiers de la Traction.

Une clameur immense salua l'écroulement de la tour d'aiguillage où, on l'apprit plus tard, une trentaine d'Aiguilleurs et de gens de la Traction avaient grillé. Du coup, la clarté fut moins vive et, profitant de ce répit d'obscurité, elle se glissa sous les wagons de gauche, déboucha sur un quai pratiquement désert. En courant elle remonta les rames et revint sur les lieux des combats côté manifestants. Ceux-ci assiégeaient des bureaux tandis que dans le fond, à coups de remorqueur, d'autres s'attaquaient à la centrale. Il n'y avait plus un seul blindé en état de combattre.

Les remorqueurs de station, de grosses locos sans cabine, très rustiques avec leur volumineuse chaudière et leur foyer ouvert, ressemblaient à des bêtes d'une autre époque. Disposant de centaines, parfois même de milliers de chevaux-vapeur, ils pouvaient briser n'importe quel obstacle.

Ceux qui les pilotaient avaient foncé en même temps vers le

train de la centrale, malgré les tirs des armes automatiques et des roquettes, et maintenant ils essayaient de renverser les wagons énormes, hauts de dix à douze mètres en général. Une immense cheminée qui perçait la verrière oscillait dangereusement. Elle risquait à tout moment de s'abattre avec ses tonnes d'acier inoxydable sur la foule rassemblée en bas, mais qui au milieu de la fumée et de la suie ne se doutait pas du danger.

— Ici Lucia Mariana... Il faut que les manifestants se méfient de la grande cheminée... Je répète que la grande cheminée de la centrale électrique va s'abattre sur la foule. Je sais que beaucoup ont un récepteur radio collé à l'oreille et je les supplie d'intervenir... Ici Lucia Mariana de Radio-Sabotage. Je suis à quelques dizaines de mètres de cette cheminée. Les remorqueurs vont renverser la centrale et les gens sont si surexcités qu'ils ne voient pas le danger.

Yeuse s'était retournée et regardait la jeune fille brune au visage ensanglanté qui parlait dans son micro, des écouteurs sur les oreilles. Dans un geste instinctif elle sortit un mouchoir et lui essuya le front et les joues. Lucia battit des paupières en guise de remerciement, sans cesser de parler, de prévenir les auditeurs du danger que représentait la grande cheminée. Laquelle, malgré ses oscillations de plus en plus grandes, continuait à vomir des torrents de fumée noire et de vapeur.

— Ce n'est rien, lui cria Yeuse, des coupures de verre seulement.

Lucia lui fit signe qu'elle n'entendait pas. Elles regardèrent dans la même direction. La verrière avait éclaté autour de la cheminée qui n'avait plus aucun soutien, les haubans ayant déjà cédé. Les remorqueurs, obstinés, progressaient lentement le long des voies perpendiculaires qui, dans les secteurs industriels, hachaient les voies pour faciliter les manœuvres et les manifestants à chaque butée criaient « Ho hisse ! Ho hisse ! » Les incendies diminuaient d'intensité et les flammes ne dépassaient plus l'emplacement des anciennes verrières où ne subsistaient que des piliers tordus des arcades en duraluminium pliées.

— Aidez-moi, dit la journaliste. Mon émetteur est en train de glisser. Une courroie a dû se relâcher.

C'était bien la jeune femme qu'elle avait entendue dans son compartiment de traintel. Elle remonta la fermeture de la courroie qui avait glissé.

— Je peux vous interviewer ? demanda Lucia avec un sourire... Les gens sont devenus si fous qu'ils disent n'importe quoi. Pourquoi êtes-vous là ? Par curiosité ?

— Certainement pas, dit Yeuse. Je suis partie prenante dans cette manifestation. Le sort des voyageurs de Cross Station Rock m'a bouleversée...

— À quel titre, par sympathie humanitaire, ou bien parce que

vous aviez des amis, des parents là-bas ?

— Parce que j'étais dans ce train en route pour la déportation et que je me suis évadée, répondit Yeuse d'un coup.

Tout de suite elle regretta cet aveu. D'ailleurs la jeune journaliste la regardait avec un air incrédule et paraissait regretter de l'avoir questionnée. Juste comme elle allait répondre, Yeuse lui désigna la cheminée :

— Cette fois elle tombe.

Elles se mirent à courir le plus loin possible, se glissèrent sous le premier wagon qui se présentait. Pendant quelques secondes Yeuse eut l'impression de vivre un enfer. Les tronçons de la cheminée n'en finissaient pas de rebondir sur les toits des bureaux et pour finir retombaient sur la foule. Les cris de souffrance étaient atroces. Les gens ne mouraient pas seulement écrasés, mais brûlés. Jusqu'au bout la cheminée avait conduit à l'air libre les fumées et les vapeurs brûlantes, et plus tard on affirma que certains tronçons étaient portés au rouge.

Dans le même temps les remorqueurs renversaient la centrale et les turbines à vapeur explosaient, projetant dans les airs des milliers de mètres cubes de vapeur tandis que le charbon incandescent fusait de toutes parts comme de petits boulets, une pluie meurtrière de météores répandant l'incendie jusqu'à des centaines de mètres.

— Il faut filer, dit Lucia, c'est tout le quartier qui va flamber derrière nous si nous n'y prenons pas garde... Venez vers les confins. Au besoin nous emprunterons un sas pour sortir de cette fournaise.

Des dizaines de personnes avaient eu le même réflexe et couraient vers la partie des verrières qui s'ancraient dans la glace. Les flammes s'y reflétaient si fort que les confins paraissaient tout proches, alors qu'elles durent franchir sept à huit cents mètres, poursuivies par les incendies qui naissaient spontanément.

Malgré le danger, Lucia s'arrêta deux fois pour donner des informations et prévenir les gens de ces quais nord et ouest qu'ils risquaient de mourir brûlés ou du moins asphyxiés.

— Allons-y !

Les confins approchaient avec leurs vieux wagons pourris, leurs cahutes bricolées en dépit des lois de la CANYST, leurs clochards endormis pleins de mauvais alcools. La population, à part quelques jeunes, n'avait pas participé à l'émeute, attendait peut-être l'occasion d'en tirer profit par quelques pillages. Ces gens-là, hébétés, regardaient passer ces fuyards, ne paraissaient pas comprendre que l'incendie gagnait, attisé par le vent qui s'engouffrait par les immenses brèches de la verrière.

Les deux femmes leur criaient de s'en aller mais ils hésitaient à abandonner leurs refuges, leurs tanières pourtant misérables, les



menus objets qui jalonnaient leur misère.

— C'est la fin du mouvement, lui cria Lucia. Cet incendie va tout changer, les gens auront besoin des pompiers et c'est la Traction qui possède ce corps, le matériel et les réserves d'eau. Les gens vont se disperser. C'est dommage, non ?

Elles cherchaient le sas de sortie, remontaient le long des confins. Des serres de cultures étaient accolées à la partie verticale de la verrière, mais aucune ne possédait d'accès.

— Vous m'avez raconté des blagues, non, en disant que vous étiez dans la station déportée ?

— Non, dit Yeuse tranquillement. J'ai profité d'un arrêt pour m'enfuir avec un ami handicapé. Les blindés nous ont tiré dessus et il a été tué. J'ai marché jusqu'à ce que je trouve une installation minière.

— Marché par moins quarante degrés ? fit la journaliste, sceptique.

— J'ai une combinaison Symmons, fit remarquer Yeuse, et j'ai l'habitude de ce genre de sport.

Elles n'eurent pas besoin de sortir. L'incendie ne les poursuivait plus. Mais elles devaient se montrer prudentes car plusieurs blindés passèrent dans le lointain.

— J'ai du mal à vous croire, dit Lucia Mariana.

— Je comprends... Dites, tout à l'heure c'est bien vous qui expliquiez que les manifestants scandaient qu'ils voulaient Lady Yeuse et leur 17/17 ?

— Oui, c'est la vérité.

— Vous vous souvenez de Lady Yeuse ?

— Bien sûr... Il n'y a pas si longtemps qu'elle a disparu... J'appartenais alors à une station de province et je devais aller l'interviewer à NYST. Et puis Hukoung a pris le pouvoir et j'ai été renvoyée. J'ai retrouvé à m'occuper dans une radio clandestine qui émet dans la station.

— Dans la station ? À bord d'un véhicule alors ?

— Je ne peux vous en dire plus, même si je vous trouve sympathique. Quoique votre évasion de Cross Station Rock me paraisse un peu bizarre.

Yeuse prit son mouchoir et commença de frotter son visage. Elle avait reçu sa dose de suie et de cendres, mais son maquillage avait quand même tenu bon et modifiait ses traits.

— Vous ferez votre toilette plus tard, lui dit Lucia. Où allez-vous ? Je ne peux malheureusement vous laisser m'accompagner. La prudence m'interdit de vous faire confiance.

— Est-ce que j'ai un visage présentable ? demanda Yeuse un peu fébrile.

La journaliste allait lui accorder un regard blasé, agacée par cette légèreté de coquette en un tel moment lorsqu'elle se figea et resta quelques secondes muette.

— Vous... On ne vous a jamais dit que vous ressembliez de façon stupéfiante à Lady Yeuse ?

## CHAPITRE XXV

— Je ne pensais pas vous revoir un jour, gémit Gus, à la fois heureux et mécontent. Vous m'avez laissé tomber pendant plus de trois jours et je craignais qu'il ne vous soit arrivé malheur.

— J'ai dû m'occuper de Faro... Je suis descendu jusqu'à l'axe entre Salt et Sugar pour vérifier s'il avait vraiment pu l'emprunter. Et le plus fort c'est qu'il a réussi à passer, mais j'espère qu'il ne pourra jamais revenir.

— Ça vous a pris tout ce temps ?

— Je me suis trouvé coincé dans un ascenseur. Je sais que vous m'avez recommandé de ne jamais les prendre mais je travaille trop et je suis fourbu.

— Non, vous ne travaillez pas trop mais vous faites trop l'amour. Combien de femmes avez-vous fait monter à ce niveau depuis que je suis retenu prisonnier dans ce sarcophage ?

Isaïe gloussa :

— Vous exagérez tout de même. Un sarcophage, ce merveilleux appareil qui va vous donner de jolies petites jambes ? Il n'y manquera pas un poil. J'ai remarqué que vous êtes très poilu sur tout le corps et même Thresa m'a fait le reproche...

Il acheva sur un soupir, confus de s'être trahi :

— D'être imberbe.

— Ainsi vous avez repris Thresa ?

— Je vous jure que c'est la seule que j'ai autorisée dans notre niveau et qu'elle vous préfère. Elle souffre de votre absence et, bien entendu, j'ai dû lui cacher la raison de celle-ci. Je vous ai apporté de quoi vous rafraîchir. J'ai l'impression que le processus de reconstitution musculaire a commencé...

— Vous ne trouvez pas que j'ai grossi ?

— C'est normal, vous absorbez des substances qui nourrissent vos muscles embryonnaires et du coup tous les autres en profitent. Des anabolisants. Quand vous serez terminé, votre rééducation, grâce à

eux, ira très vite. Vous aurez des jambes de sportif...

— Des nouvelles de Lunik ?

— Ne me parlez pas de ce sale petit satellite qui refuse d'obéir. Le Bulb a essayé de m'aider, mais peine perdue. Vous ne pourrez jamais empêcher la formation de cette deuxième lucarne... Par contre je pense pouvoir fournir à notre ami le Bulb un système digestif assez remarquable. J'ai retrouvé, enfin lui et moi avons retrouvé de vieux documents sur la physiologie des Bulbs, tels qu'ils étaient quand ils vivaient paisiblement dans les grands espaces sidéraux, en se gavant de saus et en batifolant avec les femelles. Vous saviez que leur coït durait au moins un an ?

— C'est tout ce qui vous intéresse ?

— Mais oui, car je suis trop rapide au goût de mes partenaires et je voudrais apprendre la modération.

— Parlez-moi d'autre chose, cria Gus qui avait envie de l'étrangler depuis qu'il savait que Thresa partageait sa couchette.

— Si mes visites vous font cet effet-là je devrai les espacer, répondit, sentencieux, le petit médecin. Pour en revenir à Faro, je crains qu'il n'ait en tête des idées de sabotage. Imaginez qu'il réussisse à pénétrer dans les cryos pour détruire le système d'alimentation par micro-ondes ? Nous n'aurions que quelques mois de survie. Ce type-là est complètement fou et fasciné par un génocide total de toutes les populations du satellite.

## CHAPITRE XXVI

Le garçon qui s'était porté volontaire pour convoier les berlines de charbon avec Songe s'appelait Anduen, et ce nom était familier à la jeune femme sans qu'elle s'explique pourquoi.

— C'est un travail de persuasion, expliqua-t-elle. Nous promettons un peu de farine, le moins possible, en échange d'une grosse quantité de charbon. Les Tibétains sont des négociateurs aussi rusés que nous, souvenez-vous-en.

Depuis quelque temps l'administration mettait certaines réticences à leur échanger du charbon contre des marchandises, exigeait toujours plus. Songe savait que Fangh, dépité par son attitude, bien qu'elle n'ait pas rompu avec lui, se servait de cet argument économique pour se rappeler à elle, peut-être pour se venger.

— La farine a fini par arriver et nous disposons d'un stock important que nous ne devons pas gaspiller.

Ils se trouvaient dans la berline qui se rendait vers la mine de Luang Kang en survolant les vallées boueuses.

— Je sais où je vous ai vu, dit-elle soudain : dans les réunions du collectif. Vous souriez quand j'accusais Rigil de mysticisme. Mais jadis vous vous intéressiez aux dirigeables ? Vous avez fait partie d'un équipage avec Liensun ?

— C'est exact. J'ai préféré retourner aux Échafaudages en pensant qu'on allait reconstituer la flotte d'autrefois et que je pourrais obtenir un poste. Oh, pas immédiatement un poste de commandant, mais je m'y connais assez pour devenir commandant en second.

— Rigil ne veut pas entendre parler de dirigeables.

— Je sais.

Il se contentait de hocher la tête mais Songe se doutait qu'il avait envie de parler à cœur ouvert mais restait encore méfiant.

— Moi, je n'avais pas envie de partir avec Liensun pour Rooky... J'avais encore ma mère. Elle est morte par la suite et c'est alors que j'ai commencé à m'intéresser aux affaires de la colonie.

Les négociations furent très dures et s'étirèrent jusqu'à la nuit. Les Tibétains offraient du thé, enfin un breuvage chaud avec du beurre, et aussi de l'alcool venant de la fermentation du soja. Il fallait discuter pied à pied un troc de farine contre du charbon et leurs prétentions étaient irréalistes. Ils croyaient qu'elle avait rapporté la valeur de plusieurs wagons de farine aux Échafaudages. Fangh avait dû répandre cette fausse nouvelle.

Ils durent coucher sur place, dans un inconfortable dortoir pour mineurs. Ils discutèrent à voix basse avant de s'endormir, Anduen couchant dans le bat-flanc supérieur au sien.

Le lendemain ils ramenaient, heureux, leur benne de charbon et discutaient de dirigeable. Anduen finit par dire ce qu'il avait sur le cœur.

— Contrairement à ce que prétend Rigil, on pourrait avoir un autre appareil plus performant. J'ai vu les pièces détachées dans une caverne. C'est interdit mais j'ai pu m'y introduire et en réalité les enveloppes et les ballonnets sont en bon état. Il suffirait d'une bonne révision pour les moteurs... On est mal partis avec ces recherches sur le moteur à poussière de charbon. Et le petit dirigeable pourrait très bien voler. Mais Rigil a peur que la colonie se disperse, que l'on installe des comptoirs dans les régions lointaines. Il se cramponne à son pouvoir comme il peut, sachant qu'il n'est pas capable de diriger une société qui aurait de plus grandes ambitions. Il a réussi à se débarrasser de tous les éléments qui lui étaient supérieurs. Souvenez-vous, Ann Suba n'est jamais revenue, Liensun non plus et j'ai cru que vous-même resteriez à China Voksal comme Charlster...

— Rigil est furieux que le vieux savant ne soit pas rentré.

— Non, il se réjouit secrètement de rester seul maître. Charlster le connaît bien, se montre indulgent avec lui mais au besoin sait contrarier ses plans.

Songe restait sur le coup de ces révélations sur le bon état des dirigeables.

— Vous êtes sûr qu'on pourrait les remonter rapidement ?

— En un mois on pourrait en faire voler un... Ma Ker, avant de mourir, avait exigé qu'on les conserve avec le plus grand soin, avait elle-même indiqué comment il fallait procéder. Rigil, bien qu'opposé aux dirigeables, n'a jamais osé enfreindre ces consignes. Il interdit les magasins où ils sont stockés mais c'est tout. Les moteurs demanderont plus de temps. Il est possible que certaines pièces soient défectueuses, mais nous avons ici des ateliers de mécanique et des spécialistes capables d'usiner n'importe quelle autre pièce de rechange.

Il soupira.

— Quand j'ai appris que le *Ma Ker* s'était écrasé contre une montagne dans l'est, j'étais vraiment triste. C'était un merveilleux

appareil. J'étais plus jeune quand toute la flotte prenait l'air, que ce soit à Fraternité I ou II... Vous souvenez-vous de cette base que nous avions aménagée non sans mal dans le protoplasma de Jelly, l'amibe géante ? Un exploit phénoménal... Et ces dirigeables qui flottaient au-dessus...

— On pourrait donc créer une petite Compagnie ici même ?

— Nous irions chercher les denrées vers l'ouest, en Africana et même en Sibérienne, pourquoi pas ? Là-bas ils finiront par comprendre que le train a perdu son monopole et qu'il faut songer à d'autres moyens de transports. Liensun a misé sur les cargos, soit, mais les dirigeables pourraient avoir un rôle aussi important... Plus tard nous pourrions retrouver nos frères qui naviguent sur l'océan, nous réunir à nouveau pour affronter l'ère nouvelle.

— Vous êtes seul à tenir ce discours dans la colonie des Échafaudages ?

— J'ai quelques amis... Le vieil Astyasa qui a conduit les Réno dissidents de Fraternité I jusqu'ici à bord d'un train. Les Suba, Ann et Greog, étaient ses amis. Il regrette beaucoup Ann et il n'aime pas Rigil. Il pense qu'avec les dirigeables nous pourrions prospérer, oublier ces cavernes, ces échafaudages. Nous avons eu toujours des colonies installées dans des endroits redoutables... La banquise, le corps d'une amibe géante, ces échafaudages vertigineux... L'ère solaire arrive et nous pouvons vivre sans nous cacher, comme vous l'avez dit l'autre soir devant tout le collectif. Ce sont des paroles qui ont fait leur effet, vous pouvez en être persuadée, et Rigil s'en est bien rendu compte le premier, qui vous confine dans des tâches subalternes. Il faut tenir, ne pas vous exiler. Nous arriverons à quelque chose, mais sans violences, car les Rénovateurs détestent ça. On ne peut pas abattre Rigil pour le remplacer. Il faut qu'il s'en aille de lui-même.

— Il ne partira pas, dit Songe. Charlster aurait pu le conseiller dans ce sens, mais le vieux savant est en train de vivre une existence dorée qui le démobilise complètement. Il finira même par nous trahir en révélant le secret de nos stabilisateurs de dirigeables.

Ils approchaient des Échafaudages et changèrent de conversation. Depuis longtemps Songe n'avait pas éprouvé une telle satisfaction morale à la pensée qu'elle avait des gens qui la soutenaient dans la colonie, et que les vieux dirigeables pourraient peut-être être remontés un jour prochain.

## CHAPITRE XXVII

C'était une draisine distributrice d'eau, tout simplement, qui circulait dans la plupart des quartiers pour subvenir aux coupures de l'alimentation, très fréquentes, et au gel des conduites. Une grosse citerne sur bogies avec une cabine de conduite centrale.

— Un réservoir est truqué et l'émetteur est dedans. Nous utilisons les rails comme câbles pour pirater les relais officiels. C'est pourquoi notre radio clandestine est pratiquement impossible à repérer.

— Pourquoi Radio-Sabotage ?

— Nous sommes nés au moment où Hukoung a pris le pouvoir, et lorsque le projet des 17/17 a été abandonné. Il y avait d'anciens travailleurs intérimaires parmi nous et nous avons décidé que ça ne pouvait pas durer ainsi.

— C'est une idéologie, le sabotage ?

— C'est un signe de désespoir... Je vous préviens, vous allez trouver trois autres personnes à l'intérieur et l'une vous est hostile, ne croit pas que vous auriez tenu vos promesses...

Elles avaient marché à contre-voie pour se dissimuler, surtout à cause du matériel radio de Lucia, et venaient d'apercevoir la grosse draisine-citerne stationnée non loin d'une rame officielle de la voirie.

— Nous sommes tous employés, intérimaires bien sûr, de cette administration locale. Nous avons droit aux 15/15 avec un supplément de vingt pour cent, ce qui est énorme.

Les trois personnes étaient deux hommes et une femme qui regardèrent Yeuse avec effarement.

— Lucia, tu deviens folle ou quoi ? Tu as trahi ton serment.

— Regardez qui je vous amène avant de hurler, répondit la journaliste en se débarrassant de son émetteur.

L'homme le plus âgé, trente-cinq ans, barbu et petit, réagit le premier :

— Non, c'est un sosie, ou je rêve !



— C'est bien elle, dit Lucia. Lady Yeuse, voici Rauga, notre chef d'antenne, anarchiste recherché depuis toujours par toutes les polices et qui ne vous porte pas dans son cœur... Lui, c'est notre technicien, Volat. Un fan par contre, et voici enfin Clem...

— Tu t'es laissé piéger, dit Rauga. La Traction t'a collé cette imitation dans les pattes pour nous infiltrer et remonter toute l'organisation.

Yeuse sourit légèrement, regarda les appareils. On pénétrait normalement dans la draisine mais par une sorte de tunnel on accédait à ce local secret environné par plusieurs mètres cubes d'eau.

— Je suis bien Lady Yeuse, P.-D.G. de cette Compagnie... J'ai dû disparaître un temps mais je suis revenue. Au départ j'avais l'intention de reprendre le pouvoir, mais depuis que j'ai pris conscience de la situation de cette Compagnie je reste sur la réserve.

Incrédules, ils se regardaient en silence. Seule Lucia paraissait très à l'aise. Elle préparait du thé et sortait des sortes de biscuits d'une boîte.

— Ça chauffait dur, dit-elle, et la propagation des incendies a ruiné tout espoir de prolonger la révolte. Les manifestants ont pris peur. Il n'aurait pas fallu que des excités se mettent à vouloir renverser la centrale électrique.

— Vous n'étiez pas une bonne présidente, dit soudain Rauga. Nous avons tous cru au début que vous feriez de grandes réformes mais nous avons attendu en vain, y compris vos 17/17, d'ailleurs c'est au moins 20/30 qu'il faudrait.

— Où trouver l'huile animale, les protéines ? murmura-t-elle sans se fâcher. Je reviens du Pacifique... J'ai dû faire un grand détour : Sibérienne, Transeuropéenne... La Compagnie de la Banquise n'existe plus et une partie de l'Australasienne est au fond des océans... Que ferons-nous avec tout cela ? Le réchauffement approche de notre inlandsis occidental et bientôt nous perdrons les quelques postes de pêche et de chasse que nous avons sur la banquise...

Elle accepta du thé et des biscuits et s'installa sur une console. Ils restaient réticents, intimidés, même Rauga qui jouait les fortes têtes.

— D'où sortez-vous ?... Ici, c'est au centre de la Panaméricaine... On vous aurait vue à NYST, mais ici... Dans Star Station Indiana ? Quel honneur !...

— J'étais dans la station déportée.

— C'est à cause de vous qu'on a ordonné cette déportation ? lança Rauga.

— Oui, mais toute la population était considérée comme complice. On y compte vingt pour cent de Rénos, paraît-il. Je me suis donc évadée et voilà. Je ne pouvais imaginer que je tomberais en

pleine révolte.

— Elle est finie. Les pompiers sont en train de tout noyer y compris les groupes de manifestants qui n'ont pas eu le temps de fuir. Ils les aspergent et comme la verrière a sauté, en quelques minutes ils seront transformés en statues de glace. La police n'aura plus qu'à les entasser dans des wagons à bestiaux pour aller les jeter en rase campagne dans quelque précipice. J'ai un journaliste sur le coup.

— Vous n'émettez plus ?

— Trop dangereux. Nous faisons les morts pour quelques heures. On peut nous réquisitionner pour fournir de l'eau. Nous avons tout vidé pour que cette eau ne serve pas à tuer nos frères révoltés.

— Excusez-moi, Lady Yeuse, mais qu'allez-vous faire maintenant ? demanda Clem, d'une voix intimidée.

Pourtant elle avait une quarantaine d'années et le visage de quelqu'un dont la vie a été difficile.

— Participer à la résistance contre Hukoung... Mais sans faire acte de candidature...

— Il faut supprimer les Compagnies par actions, dit Rauga, et instaurer une véritable démocratie. Le Président Kid, dans la Banquise, avait pris de bonnes mesures. Chez lui il n'y avait pas de train d'ouvriers intérimaires et chacun pouvait manger et se chauffer selon ses besoins.

— Il restait quand même détenteur d'un pouvoir absolu. La démocratie est autre chose. Il faudra supprimer la société ferroviaire pour y parvenir, du moins le monopole du Rail.

— Vous êtes une Réno, vous ? ricana Rauga. Scientifique ou mystique ? De toute façon je n'ai aucune sympathie ni pour les uns ni pour les autres.

Elle faillit répondre qu'elle était une Ragus mais ils n'auraient certainement pas compris. Eux étaient les descendants directs des rescapés terriens de la Grande Panique, ceux qui avaient survécu à force de courage jusqu'à ce que les Ophiuchusiens, déguisés en Aiguilleurs, viennent leur arracher le pouvoir et qu'à leur tour les Ragus, scandalisés, interviennent pour combattre les Aiguilleurs. C'était parmi ceux qui n'avaient jamais quitté la planète qu'on trouvait souvent les plus démunis, mais aussi les plus obstinés à revendiquer leur droit à l'égalité de traitement.

— Vous avez parlé d'organisation, dit-elle. J'aimerais que vous informiez les dirigeants de ma présence. J'aimerais m'entretenir avec eux de l'avenir de cette Concession.

Rauga sursauta :

— Vous ne manquez pas de prétentions, fit-il avec respect.

— Je sais, c'est le seul moyen qui me reste de garder ma dignité.

## CHAPITRE XXVIII

Jdrien comprit très vite, dès qu'il eut plongé dans le cerveau d'un de ses frères de race. Et ce qu'il y découvrit le remplit de crainte.

— Ces Roux qui nagent vers nous supportent le poids d'un pirate. Un Roux, un pirate. Ces derniers se sont enduits de graisse de phoque pour résister à la basse température de l'eau et ils nous encerclent. Plus de vingt.

— Il faut tirer sur eux, cria Dougilas.

— Et tuer les miens ! hurla Jdrien. Je vous défends de tirer sur ces pauvres gens sans défense.

Durant quelques secondes Lien Rag pensa que Dougilas allait tirer sur son fils, et il était lui-même prêt à faire feu en même temps sur le marin.

— Je vous demande quelques minutes, supplia Jdrien, quelques minutes. Et le plus profond silence.

Désespéré, il se concentra sur lui-même, essayant d'atteindre le cerveau de celui qui pourrait non seulement comprendre mais admettre que son Messie lui parlait. Cette tribu de l'Arctique savait-elle seulement qu'il était considéré comme le Messie du Peuple du Froid, parce qu'il descendait de la déesse Jdrou et d'un Homme du Chaud ?

Tendu à hurler, il ne trouvait que des encéphales rudimentaires où il ne parvenait pas à éveiller une image, une sensation, un sentiment de révolte. C'étaient des Roux très primitifs, descendant directement de ces Roux que le S.A.S. envoyait sur Terre et où ils régressaient très vite.

— Jdrien, murmura Lien Rag, ils approchent. Ils ont certainement de quoi nous détruire.

Jdrien était au-delà de l'entendement. Il planait au-dessus de l'océan à travers le brouillard, « visitait » chaque cerveau avec acharnement. Il crut avoir trouvé, mais l'homme rêvait tout en nageant et ne se laissait pas imprégner par la volonté de Jdrien.

Pourtant ils étaient à même de le « recevoir ». Leur système n'avait jamais été encombré par d'autres images, pollué.

Les marins commençaient de pointer leurs armes vers les remous du brouillard. Ils surprenaient d'infimes bruits d'eau, des souffles de respirations qui les effrayaient. Ann Suba plongeait dans une épouvante née de cette scène surnaturelle où le danger allait surgir, en une nuée de démons, de l'obscurité.

Jdrien avait trouvé un Roux qui semblait l'écouter, qui acceptait qu'il fasse défiler dans son esprit des images rapides. Il lui démontrait qu'il était le Messie des régions plus au sud, que tous les Roux le respectaient et que lui-même devait accepter de l'aider. Ils devaient se débarrasser de ces Hommes du Froid qui s'accrochaient à leur fourrure, qui, ne sachant pas nager, les utilisaient comme des objets. « Ils vous méprisent. Vous n'êtes rien pour eux et ils vous tuent comme ils tueraient un phoque ou un manchot. »

Il ne pouvait procéder que par images, rapides et fortes. Il ne connaissait pas l'idiome de cette tribu qui avait peut-être vécu complètement isolée pendant des décennies. Une tribu du plein centre de la banquise du Pacifique où nul n'allait et n'était allé depuis le début de l'ère glaciaire.

« Vous devez vous en débarrasser, les rejeter. Vous serez libres et vous pourrez chasser à nouveau, aimer les femmes, faire de beaux enfants. Il faut le faire au nom du Sel et du Sucre dont vous avez été pétris pour votre naissance. »

Il eut l'impression que son homme était sensible à cette allusion au Sel et au Sucre et il insista, dit que cette révolte serait récompensée par l'envoi de beaux animaux qui empliraient leurs ventres d'une graisse et d'une chair savoureuses.

Pendant ce temps, dans le poste de pilotage, Lien Rag avait son œil rivé sur l'écran radar. Les pirates montés sur les Roux approchaient. Les petits échos signalaient des armes, carabines, pistolets, peut-être même un lance-grenades. Et voici que deux gros échos naissaient d'un coup et qu'il les situait derrière eux. Il jura parce que Ann Suba avait vu juste. Comme un imbécile il avait envoyé la vedette au fond d'une nasse, par prétention, par mépris pour cette scientifique qui parfois l'agaçait. Les deux drakkars s'étaient accouplés pour remonter hors de la crique, et maintenant ils se séparaient et allaient venir pour l'hallali quand les pirates auraient commencé l'attaque.

— Attention pour les missiles, deux échos à l'arrière à moins d'un kilomètre... Suffisamment d'infrarouges pour les missiles directionnels. Ne tirez que quand je l'ordonnerai.

Il évita le regard d'Ann Suba qui ne triomphait pas mais tenait à lui faire comprendre qu'il l'avait prise pour une idiote.

— Les nageurs ? demanda Dougilas visiblement nerveux.

— Encore un peu de patience.

— Ils peuvent essayer d'incendier notre bateau, vous le savez bien. Si on utilisait la vapeur ? Puisque votre fils ne veut pas qu'on tue ses copains. On peut brancher des manches sur la chaudière et je vous assure que le jet est assez puissant à dix mètres. C'est ainsi qu'on nettoie le pont.

— Juste quelques secondes.

Lien Rag regardait son fils avec inquiétude. Jdrien paraissait endormi, recroquevillé sur lui-même, la tête entre les épaules et ses bras sur son crâne, appuyant de ses mains comme pour l'enfoncer encore plus.

— Attention pour les missiles, répéta-t-il. La chaleur des marins des drakkars suffira à les guider.

Jdrien continuait avec le même Roux. Ce n'était pas un chef, il n'y en avait guère dans ce genre de tribu, mais il était de bon conseil pour les autres, possédait une expérience assez longue. Il avait déjà ralenti sa nage et le pirate, juché sur lui, tirait sur sa chevelure pour le pousser à accélérer. Il grognait même des menaces à ses oreilles et Jdrien « entendait » ses injonctions que le Roux lui transmettait. Dans ses souvenirs, qui remontaient péniblement d'une mémoire mal entretenue, il était question d'un homme-dieu qui vivait quelque part dans le sud mais rien de plus.

« Ralentis encore ta nage et demande aux autres de ralentir, parle-leur, parle-leur. Celui que tu portes et tous ceux que portent les tiens ne savent pas avancer dans l'eau. Ils ne sont pas des êtres supérieurs. Vous pouvez tous ensemble vous en débarrasser. Vous avez cru qu'ils venaient d'ailleurs et qu'ils pouvaient vous abattre, vous faire disparaître mais vous avez autant de pouvoir qu'eux. »

Il ne pouvait pas aller au-delà, prendre le risque que son père, Ann Suba et Gdami soient tués par ces fauves. Il avait tout essayé pour sauver ces Roux oubliés, mais il devait reprendre conscience et saisir une arme lui aussi.

C'est alors que retentirent dans une langue inconnue trois mots qui transpercèrent le brouillard. Et ces trois mots furent suivis d'une succession de bruits de plongeurs et des cris désespérés des pirates en train de se noyer.

## CHAPITRE XXIX

Profondément endormie dans un recoin du studio de la radio clandestine, elle rêva d'abord qu'elle se trouvait coincée sous une énorme cataracte d'eau. Elle se réveilla en sursaut et instinctivement chercha à se protéger. Dans la même seconde elle réalisait qu'elle n'était pas mouillée et qu'il n'y avait que ce bruit terrible de l'eau en train de tomber. Deux secondes encore pour savoir où elle se trouvait, et comprendre que l'équipe faisait le plein de la grosse draisine-citerne.

Une lampe s'alluma et Lucia Mariana se dressa, encore enfouie dans son sac de couchage.

— Ne craignez rien. Rauga est allé à l'unité de décongélation prendre de l'eau.

Non seulement il y avait le bruit mais aussi le froid qui sourdait de partout. Des mètres et des mètres cubes d'eau à peine décongelée les emprisonnaient dans cette minuscule cellule.

— L'endroit n'est pas calorifugé, d'où cette impression chaque fois qu'on fait de l'eau.

— C'est tout de même prévu pour résister à la pression ?

— Nous avons eu quelques problèmes d'étanchéité dernièrement et des appareils ont souffert de l'humidité. Rien de grave mais il faut constamment surveiller les soudures.

Lucia se leva, plia son sac de couchage et sortit un container en plastique de sous l'une des consoles d'émission.

— On va prendre du thé et manger quelque chose. Nous ne verrons pas les trois autres avant le soir. Je pense qu'ils vont faire des navettes pour ravitailler les quartiers sinistrés.

— Nous les verrons quand ?

— La nuit prochaine.

— Auront-ils pu contacter les dirigeants de cette organisation ?

— Je n'en sais rien. Je ne suis qu'une journaliste clandestine qui travaille pour un idéal de liberté et d'égalité. Ne prenez pas mes

paroles pour une manifestation de méfiance, au contraire, je pense que vous seule pourriez nous conduire vers la démocratie. Vous êtes la titulaire légale de la Compagnie dans sa forme actuelle de société par actions. Seulement, ces actions sont détenues par un petit groupe. Le régime est une ploutocratie. Je sais qu'il existe de petits et de moyens porteurs, mais ils ne comptent pas et au cours des assemblées d'actionnaires ils ne sont presque jamais représentés.

— Vous pensez que la distribution des actions réglerait la question ? Les plus fortunés feraient monter les cours et les voyageurs ordinaires revendraient pour encaisser des bénéfices et tout recommencerait. Il y a ce qu'on appelait autrefois un noyau dur qui ne se laissera pas dépouiller de ses privilèges. Ou alors il faut prendre le pouvoir par la force et provoquer une guerre civile. Si votre organisation la gagne, que fera-t-elle ?

— Les actions seront déclarées sans valeur.

— Du même coup vous abolissez aussi le système monétaire qui ne tient, dans l'état actuel des choses, que grâce à la valeur des actions. En quelques mois nous aurons une pénurie aggravée par la destruction de la Compagnie de la Banquise et d'une partie de l'Australasienne. Lady Diana, pour aller jusqu'au bout de son projet fou, le Tunnel Nord-Sud, avait bouleversé l'économie et nous dépendons de l'étranger pour l'énergie et la plupart des matières premières. Elle croyait puiser à long terme ces richesses dans le Tunnel lui-même, en exhumant les pôles de production d'autrefois, mais ce fut un échec cuisant. Elle en était très consciente sur la fin de ses jours, tellement qu'elle avait misé sur le réchauffement de la planète pour sortir la Compagnie, du moins ses habitants, de cette situation désespérée...

Lucia faisait chauffer l'eau du thé et Yeuse remarqua que la vapeur paraissait attirée par une sorte de ventouse.

— C'est une aération ?

— En quelque sorte. Il faut éviter de trop augmenter la température de l'air, sinon il s'échapperait une fumée blanche sur la citerne qui pourrait attirer l'attention.

Après le thé elle délaya de la poudre d'œuf dans un peu d'eau. Il y avait aussi du pain qui sentait un peu le moisi et un ersatz de beurre à base de graisses de volailles affinées. Un arôme artificiel de noisette prétendait lui donner le goût du véritable beurre d'autrefois.

Yeuse mangea sans appétit mais but du thé.

— Ne buvez pas trop, lui conseilla Lucia, sinon vous aurez besoin d'aller aux toilettes et rien n'est prévu. Il faudra attendre la nuit pour sortir. Rauga s'immobilise toujours à proximité de sanitaires publics.

— Il faut vraiment attendre la nuit ? s'effraya Yeuse. Vous auriez

dû me le dire plus tôt.

Au cours de la journée, Yeuse raconta des souvenirs, évitant cependant de parler des Ragus et des Aiguilleurs, de Concrete Station et du satellite S.A.S. qui conditionnait depuis des siècles le climat de la Terre. Elle pensait qu'il faudrait préparer avec méthode et prudence les humains avant de leur faire ces révélations. Un seul mot aurait pu la faire considérer comme une folle tout juste bonne à envoyer dans un train psychiatrique.

— Vous avez eu une vie extraordinaire, murmurait Lucia. Je ne comprends pas comment Lady Diana a pu faire de vous, sa principale ennemie, son héritière.

— Son entourage la faisait mourir à petit feu. Sur ordre des Aiguilleurs. À cause de son total revirement vis-à-vis des Rénovateurs et d'un éventuel réchauffement. Elle connaissait trop de choses, appartenait au Conseil oligarchique, une réunion de quelques dirigeants de Compagnies qui veillaient justement sur certains secrets.

— On dit que les Aiguilleurs seraient les maîtres de la Glace. Qu'ils possèdent des pouvoirs surnaturels pour empêcher le réchauffement et la réapparition...

Elle aussi hésitait à prononcer le mot. Conditionnée depuis toujours par les interdictions sociales, les refoulements collectifs.

— Du Soleil, fit Yeuse à sa place en la regardant avec curiosité.

Lucia rougit fortement puis haussa les épaules :

— Je vous parais stupide, mais vraiment je ne crois pas qu'un corps céleste soit assez énorme et suffisamment brûlant pour faire fondre ces glaces et nous faire vivre sans le froid et dans une lumière éblouissante... Nos organismes n'y résisteraient pas d'ailleurs... Nous mourrions très vite, les rétines et la peau brûlées... J'ai vu des films d'autrefois, bien sûr, comme tout le monde, des livres de photographies, j'ai lu des ouvrages mais, franchement, je crois que ce sont des contes de fées... Toute une mythologie s'est créée, qui s'est ajoutée à celle plus ancienne de nos ancêtres... Non, c'est un monde fabuleux qui n'a jamais existé.

— Et ce qui se passe en Extrême-Orient, la banquise du Pacifique en train de se morceler et de fondre ?

Lucia soupira en secouant la tête.

— Je ne sais que penser... Pour l'instant ce qui me préoccupe c'est ce que nous vivons ici. Le reste essaye de nous en détourner... On fait peur aux gens avec le réchauffement pour ne pas leur accorder les 17/17 ou les 20/30 que réclament certains...

— Tous ne sont peut-être pas effrayés par le réchauffement.

— Les Rénovateurs, fit Lucia avec une sorte de mépris. Je n'ai jamais rencontré que des illuminés chez eux... Pour moi c'est une secte comme les Néos ou les Grégoriens... Vous savez, je viens d'une



famille qui en a bavé au cours des générations qui se sont succédé. Mon arrière-grand-père paternel vivait déjà dans un train de travailleurs intérimaires, puis son fils, mon grand-père et enfin mon père. J'ai eu la chance de tomber malade et d'être admise dans un autre train, hôpital celui-là, et de rencontrer des gens qui m'ont donné de l'instruction. J'ai pu quitter les trains qui roulent en permanence, pour une station, et pour moi c'était extraordinaire. Plus de bruits de roulements, plus de roulis, plus de limitation à ma liberté. Avant je n'avais que les couloirs pour jouer ou les toits des wagons. Nous prenions des risques insensés. Plusieurs sont morts en tombant sur le ballast... Certains sautaient exprès pour aller voir ailleurs ce qui se passait. Surtout dans ces stations immenses où nous ne pénétrions jamais. Les trains de travailleurs passent toujours en dehors. En échange de ce confinement, c'est le 15/15 assuré... Vous le savez bien. Mais souvent c'est bien en dessous, même pas du 10/10, et alors c'est la misère avec prostitution de tous les âges, des deux sexes, le vol, le crime, le marché noir, les combines...

Lorsque la draisine-citerne stoppa ce soir-là, Yeuse put aller dans un sanitaire public. Depuis que Lucia Mariana lui avait raconté la vie à bord des trains de travailleurs intérimaires, elle ne pouvait réfléchir à autre chose.

— Ce soir, un délégué de l'organisation viendra vous voir, lui annonça Rauga. J'ai eu du mal à les convaincre que Lady Yeuse se trouvait cachée dans notre citerne d'eau.

## CHAPITRE XXX

Les nageurs Roux avaient disparu dans le brouillard en direction de la banquise et la vedette, à toute petite vitesse, allait à la rencontre des drakkars. Jdrien avait obtenu qu'on n'utilisât les missiles à infrarouges qu'en cas d'absolue nécessité. Il voulait épargner la vie des rameurs Roux, véritables galériens enchaînés dans l'entrepont de ces embarcations en peaux de phoques.

La haute figure de proue du premier se dessina en filigrane dans le brouillard. Une énorme tête de phoque – les constructeurs avaient choisi un animal exceptionnel – les fixait à cinq mètres du niveau de la mer. Il avait fallu d'excellents charpentiers de marine pour réaliser cette étrave effrayante.

À bord du drakkar les anciens bagnards, surpris de découvrir la vedette intacte, ne réagirent que trop tard. Les mitrailleuses les prenaient dans leurs gerbes de balles et ils n'eurent pas le temps de réagir. Les cocktails Molotov qu'ils tenaient prêts s'enflammèrent et le navire s'embrasa.

Les Roux, instruits par la précédente attaque, se jetèrent vite à l'eau tandis que le drakkar tournoyait lentement sur lui-même.

— Attention, voilà l'autre !

La surprise ne jouait plus et il fallut utiliser un missile pour perforer la proue en peau tendue. Le tireur s'arrangea pour tirer très bas, en dessous de la ligne de flottaison, mais l'explosion dut faire de nombreuses victimes dans la chiourme car très peu de chevelures fauves apparurent à la surface quand le navire eut coulé.

— C'est terminé, dit Lien Rag tandis que Jdrien essayait avec les marins de récupérer les Roux blessés. Que l'on fasse monter les trois prisonniers sur le pont.

Ceux-là purent contempler les derniers vestiges du désastre. Des cadavres, des avirons, des outres en peau gonflée d'air flottaient çà et là.

— Voilà, dit Lien Rag. Ou je vous fais sauter dans la mer, ou

vous me dites où se trouve l'autre vedette.

— Je voudrais aussi savoir, dit Ann Suba, d'où ils sortent l'essence très raffinée qu'ils utilisaient pour leurs cocktails Molotov.

Ils parlèrent. La vedette n'était qu'à une demi-journée de navigation à la rame, soit trois heures pour *Titan*. Un autre drakkar et vingt bagnards se trouvaient sur les lieux pour empêcher *Titan I* de s'échapper et les vaincre à l'usure.

Jdrien demanda qu'on rallie la côte et le campement des bagnards où ne devait rester qu'une poignée de Roux. Malgré la répugnance des marins et une altercation avec Dougilas, Lien Rag ordonna qu'on suive les instructions de son fils.

Les quelques bagnards n'ayant pas pris part au combat avaient fui. La patrouille, commandée par Jdrien, trouva le camp de concentration des Roux où attendaient les femmes et les enfants. Quelques rescapés de la bataille navale commençaient d'arriver, et enfin Jdrien put faire la connaissance de l'homme avec lequel il avait établi des liens télépathiques dans un moment dramatique.

— Vsern, fit simplement l'autre, et une émotion profonde s'empara de Jdrien.

Sa compagne, morte dans des conditions terribles, s'appelait Vsin et appartenait à la même tribu. Celle-ci avait dû se partager en deux clans, comme cela se produisait quand la population devenait importante.

— Vous avez le sel sur les côtes de la banquise, lui dit Jdrien à l'aide de quelques mots, de gestes et d'impulsions mentales créant des images. Nous allons vous donner le sucre. Il ne faut pas vous laisser dominer désormais. Allez vers le nord où les glaces ne fondront pas avant longtemps.

Lien Rag était pressé de courir délivrer le professeur Klose mais il réfréna son impatience vingt-quatre heures, le temps que l'on soigne les brûlures des anciens galériens. Dougilas, malgré sa répugnance affichée pour ces primitifs, donna un coup de main. Il fallait raser délicatement les fourrures pour mettre à nu les brûlures. Certains dos étaient de plus marqués profondément par les coups de fouet des anciens bagnards.

Les trois premiers prisonniers avaient aussi révélé comment ils se procuraient cette essence raffinée, du kérosène l'appelaient-ils, parce que le réservoir qui la contenait portait cette appellation. C'était sur une île de l'archipel. Les bagnards avaient trouvé de très vieilles constructions écroulées, et parmi elles ce réservoir intact qui, d'après leurs explications, était assez grand pour contenir des centaines de mètres cubes de kérosène.

— Il y avait d'étranges appareils sous les décombres, et Prinski nous a dit qu'autrefois ces appareils pouvaient voler comme des

oiseaux et faire le tour du monde... Nous avons pu pénétrer dans l'un d'eux, enfin dans une partie seulement, et nous avons vu des sièges... Des rangées de sièges en matière plastique. Nous en avons compté quatorze sur la même ligne et en tout il devait bien y en avoir des centaines... Nous n'avons pu voir ni le poste de conduite ni l'autre partie... Et ces appareils, je ne sais plus le nom qu'ils portaient...

— Avions ? proposa Lien Rag.

— C'est ça, avions, ils utilisaient le kérosène dans des moteurs d'une grande puissance.

Ils avaient même dessiné grossièrement une carte situant la vedette de Klose et plus loin l'ancien aéroport. Ce ne pouvait être qu'un aéroport d'autrefois, estimaient Ann Suba et Lien Rag.

En échange, Lien Rag avait promis aux trois hommes de les débarquer auprès d'une colonie de phoques où ils essaieraient de survivre. Il leur laisserait un couteau à chacun et quelques vivres, mais pas d'armes à feu.

Lorsqu'ils levèrent l'ancre, Lien Rag aurait préféré une journée plus brumeuse mais le temps s'était éclairci. On y voyait assez loin et dans le ciel la lucarne était apparente, formant désormais un ovale approximatif. Au centre l'intensité lumineuse devenait telle qu'on devait très vite détourner le regard, de crainte d'être aveuglé.

Il n'y eut pas de bataille navale avec ce dernier drakkar, un bâtiment de petite taille. Lien Rag fit envoyer un missile sur la falaise du fjord à bâbord et l'effet fut dissuasif. Les bagnards hissèrent un drapeau blanc et levèrent les bras pour montrer leurs intentions pacifiques. Seuls quelques autres, postés sur le haut du fjord, essayèrent de tirer sur la vedette mais à coups de mitrailleuse on les délogea.

— *Titan I* est là-bas au fond, dit Jdrien. Ils n'avaient aucune chance de s'en tirer.

Lien Rag fit résonner la sirène et son cri lugubre se répercuta entre les colossales falaises de glace, tandis que *Titan II* avançait lentement.

— Je suppose qu'ils restent sur leurs gardes, dit Lien Rag, ce qui est normal. Pourtant, le drakkar s'est rendu.

Douglas et deux hommes se trouvaient à bord et avaient tout de suite jeté les armes à l'eau. Les Roux s'étaient éloignés à la nage vers une petite plage minuscule.

— Nous devrions apercevoir quelques silhouettes, fit Ann Suba la gorge serrée.

## CHAPITRE XXXI

Depuis que Farnelle l'avait conduit dans ce compartiment d'habitation, il n'avait revu personne. Ni ses amis, ni Farnelle. Le Kid n'avait nullement manifesté l'intention de le recevoir. Il était au premier étage d'un wagon quelconque, surveillé par deux hommes en uniforme. La nourriture lui était livrée également par des policiers. Il ne pensait pas avoir le droit de sortir, et d'ailleurs, n'y songeait pas. De son compartiment il voyait le cargo *Princess* et le charbonnier. On avait commencé de décharger ce dernier. Une grue détournée de sa fonction ferroviaire puisait le charbon dans les soutes et en remplissait des wagons sans toit. Le Kid mettait cette marchandise à l'abri des coups de mer. Il y avait un navire en construction sur un dock flottant. Plus gros que le *Princess*, mais pas autant que le charbonnier. On lui avait dit que c'était un baleinier.

Il avait trouvé de quoi lire, des ouvrages techniques sur différents sujets, mais pas un seul sur les questions maritimes. Il ne pouvait voir si ses amis se trouvaient encore sur son cargo. On avait commencé à le nettoyer et la végétation exubérante disparaissait peu à peu.

Il ne s'ennuyait pas trop et réfléchissait beaucoup, ne se posait aucune question sur son avenir, pensait souvent à Jdrien et à son père, Lien Rag. Les policiers répondaient parfois à certaines questions et ne savaient pas quand *Titan II* rentrerait. Non, pas de nouvelles de *Titan I*.

Un soir, alors qu'il dînait en solitaire, on frappa à la porte et il ne répondit pas car les policiers n'attendaient pas son autorisation pour entrer.

On frappa à nouveau et, agacé, il cria d'entrer :

— Vous savez bien que c'est ouvert.

Le Kid entra. Il était seul. Il trottinait sur ses jambes atrophiées, approchait d'un siège, une banquette et se hissait dessus avec habileté.

— Vous n'êtes pas très bien installé, mais bien des gens envieraient votre compartiment, surtout la salle de bains. Je ne

pouvais pas vous laisser à bord du charbonnier qui porte un drôle de nom japonais. Nous l'avons inspecté et je ne sais pas si nous pourrions le conserver. Il est dans un état lamentable. Il rouille de partout et toute la machine est à refaire. De plus la poussière de charbon s'est répandue dans tous les ponts et compliquerait les opérations de radoubage.

— Comment vont mes amis ?

— Bien. Ils sont à bord et plusieurs ont demandé à travailler à terre, mais pour l'instant aucun emploi n'est disponible. D'autres souhaiteraient rejoindre la colonie des Échafaudages mais dans l'immédiat il n'existe aucun moyen d'atteindre ce qui reste de la banquise. Nous savons, par des émissions radio, que le trafic continue sur certains réseaux. En partie sur le Capricorne et sur certaines lignes nord-sud.

— Zabel ne pourrait-elle pas vivre avec moi ?

— Elle n'en a pas manifesté l'intention, que je sache, répondit le Président.

Liensun essaya d'encaisser sans que son visage trahisse son désarroi. Même Zabel le laissait tomber ?

— J'attendrai le retour de votre frère et de votre père pour prendre une décision. En quoi, si j'excepte le domaine maritime, pouvez-vous m'être utile ?

Liensun se contenta de sourire.

— Je préférerais que vous soyez ailleurs, je ne vous le cache pas, continua le Kid, mais j'aime trop Jdrien pour vous traiter comme vous le méritez.

— Je n'ai enfreint aucune loi. Vous ne pouvez abandonner la société ferroviaire et vous réclamer de ses règles. La CANYST ne vous garantira pas la Concession sur tout le Pacifique puisque la banquise est en voie de disparition. Mais je vous ai déjà dit tout cela. Ma détention est une forfaiture mais je l'accepte. Je vous ai remis, contraint et forcé, la cargaison de charbon. Que voulez-vous de moi ? M'empêcher de créer les Cargos du Soleil ? Vous ne serez pas éternel. Moi, je suis jeune, et s'il me faut vingt ans pour réaliser mon projet, je patienterai vingt ans. Vous serez ou très vieux ou mort.

— La Société du Pacifique sera alors si puissante qu'il n'y aura plus de place pour une autre entreprise, dit tranquillement le Kid. Je sais que vous ruminez, mais je préfère vous savoir ici qu'en train d'errer dans le monde. Vous avez parfois des coups de folie mais aussi des idées qui valent la peine d'être exploitées. Soumettez-moi l'une d'elles et vous obtiendrez des possibilités de ma part. Mais renoncez à tout ce qui est navigation. Je ne vous laisserai plus jamais embarquer sur un bateau, même comme soutier, même comme serveur dans la cafétéria.

Liensun sourit :

— Cela prouve que je vous fais peur, terriblement peur. Vous avez mis Jdrien dans votre poche, puis Lien Rag, mais moi, vous savez que jamais je ne vous aimerai... Et c'est ce qui vous a toujours manqué dans votre vie. Votre handicap n'est pas dans vos jambes d'enfant, mais quelque part dans votre mental.

## CHAPITRE XXXII

— J'ai comme des crampes, expliquait Gus, ce n'est pas très douloureux et pour moi c'est... merveilleux... Longtemps après ma double amputation j'ai eu le même genre d'agacements, des douleurs pendant des années. Puis tout a cessé et j'ai alors compris que j'étais réellement un infirme. Jusque-là ces sensations étranges, ces lassitudes dans des membres qui n'existaient plus, étaient comme leurs ombres portées, leurs souvenirs. Et puis plus rien. Voilà que ça recommence, que ces mêmes sensations reviennent comme des signes avant-coureurs de ce qui se prépare pour mon plus grand bonheur.

Isaie l'écoutait avec un demi-sourire. Il avait branché l'écran portatif et Gus avait pu voir les muscles en formation, encore bien maigres.

— Vous n'avez jamais vu de vieux bouquins d'anatomie animale ? Les grenouilles écorchées de jadis ? Je ressemble à une grenouille écorchée.

— Je ne sais même pas ce qu'est une grenouille, répondit le médecin.

Isaie avait bien des soucis avec les membres de la secte qui ne supportaient plus l'absence du père Faro.

— Ils ne mangent plus, ne boivent plus et passent leurs journées et leurs nuits en prières. Ils ont modelé une statue grossière en je ne sais quoi, peut-être de la farine et de l'eau. Ça ne ressemble pas du tout à Faro mais ils se prosternent devant. Je crains qu'ils ne se laissent tous mourir.

Rendu euphorique par les calmants et la satisfaction que sa synthèse prothétique se déroule dans de bonnes conditions, Gus prenait ce genre de nouvelles avec une légèreté proche de l'indifférence. Il ne demandait plus de nouvelles de Lunik, se moquait apparemment des dangers qui menaçaient les Terriens avec la lente dégradation des poussières lunaires.

— Avec Thresa, nous envisageons des traitements de choc pour



ces gens-là. Nous pourrions augmenter la température dans leur niveau, la rendre caniculaire pour les forcer à boire. L'eau contenant des neuroleptiques, ils redeviendraient plus sereins et recommenceraient à s'alimenter. Croyez-vous que ce soit un bon plan ?

Gus souriait aux anges :

— Thresa est votre assistante, désormais ?

— Comment vouliez-vous que je fasse autrement ? protesta Isaie.

— Vous l'admettez dans la salle des contrôles ?

— Ce n'est quand même pas un sanctuaire !

— Il y a des recherches en cours, des travaux qui demanderont des mois et cette idiote risque de tout perturber. Je la connais, elle prendra une disquette et jonglera avec ou bien elle utilisera les imprimantes pour essayer par terre.

Il paraissait plaisanter en exprimant ses craintes, et Isaie habitué à un ton rogue et à des regards féroces trouvait la situation encore plus inquiétante. Gus aurait pu le menacer de mort avec un air tout aussi réjoui.

— Je la surveille. Je ne la laisse pas s'approcher des appareils. Je l'installe devant un écran de contrôle avec mission de m'appeler dès que le père Faro apparaît. Il ne s'est pas rendu dans les cryo-magasins comme je le craignais, mais dans la chapelle. Ils sont là-bas dedans et les micros m'ont transmis de la musique d'orgue. Ils ne sont tout de même pas allés dans cet endroit pourri en traversant l'axe central pour écouter de la musique d'orgue ?

— L'Église de la Rénovation Apostolique existait déjà sur Ophiuchus ?

— Elle y est même devenue prépondérante après avoir éliminé les autres religions...

— Existait-il des archives ?

Isaie haussa les épaules :

— Je n'en sais rien, c'est possible... Vous croyez qu'il serait allé chercher des archives ? Mais pour en faire quoi ?

— Des armes cachées autrefois par ceux qui s'appelèrent les Ragus, par exemple.

— C'est plausible. L'Église de la Rénovation Apostolique s'était rangée de leur côté à une époque où elle n'était pas devenue une secte de fanatiques... Des armes pour nous attaquer... J'y ai vaguement songé. Il pouvait en découvrir ailleurs, user de la ruse... En s'aventurant là-bas il prit des risques insensés... Il n'est même pas sûr de pouvoir revenir.

Gus s'en moquait. Il était bien. Il avait l'impression d'entretenir, avec ses deux jambes naissantes, un dialogue affectif et secret qu'une

mère aurait eu avec un bébé en gestation dans son corps. Il les aimait, aurait voulu les protéger dans leur faiblesse actuelle, espérait que l'appareil était fiable et ne commettrait pas d'erreur fatale jusqu'à la fin.

— Quand la peau poussera je préfère vous prévenir que vous serez sujet à des démangeaisons pénibles. J'espère que votre perfusion contiendra des calmants, mais je veillerai moi-même à ce que vous supportiez l'épreuve qui durera pas mal de temps.

— Dans un mois je marcherai, répondit Gus béat. Un mois, cinq semaines au plus tard.

## CHAPITRE XXXIII

Le délégué portait une cagoule et Yeuse trouvait ce déguisement un peu ridicule. Il avait apporté plusieurs photos d'elle, de face, de profil, et des empreintes digitales, ce qui était un très vieux moyen d'identification, peu utilisé.

— Nous n'avons jamais pu avoir vos empreintes génétiques vocales, encore moins votre spectrographie qui est une technique très sophistiquée. Les empreintes digitales sont identiques, mais nous savons qu'elles peuvent se fabriquer artificiellement. Mais en l'état des choses, je veux bien admettre que vous êtes Yeuse Semper, ancienne P.-D.G. de la Compagnie.

— Je le suis toujours, dit-elle sèchement, puisque je dispose d'une majorité d'actions. Elles m'ont été légalement léguées et la CANYST a authentifié et le legs et le bordereau mentionnant le nombre de ces actions. Une assemblée générale m'a élue dans les règles strictes, même si j'ai été flanquée d'un conseil de surveillance.

L'inconnu restait silencieux et à cause de cette cagoule elle ne pouvait juger de ses réactions.

— Donnez-moi des nouvelles de l'émeute d'hier au soir, dit-elle.

— Plus de mille morts du côté des manifestants comme des forces de l'ordre, des dégâts énormes, un quartier ravagé par les flammes. Pour alimenter le réseau en courant électrique la ville sera imposée sur son électricité propre, ce qui la privera de vingt pour cent de son énergie. Les gens ont été arrosés par les pompiers, transformés très vite en blocs de glace et entassés dans des wagons à bestiaux qui sont partis pour une destination inconnue.

— Cross Station Rock ?

— La révolte est terminée à cause du froid insupportable. Les voyageurs ont jeté en dehors du train des centaines de morts. Mais le convoi est toujours au même endroit. On dit que Hukoung, dans un souci d'apaisement, reviendrait sur sa décision et que la station retournerait sous sa verrière, ou sous ce qu'il en reste. Il a annoncé

pour le mois prochain une légère augmentation des 15/15. Ceux-ci deviendraient des 15/15,40. C'est tout de même insuffisant pour calmer les esprits. Quarante calories de nourriture en plus c'est quinze grammes de pain environ. Nous avons conseillé à Rauga de ne pas émettre durant quelques jours, car des spécialistes sont arrivés de NYST pour repérer comment les émissions peuvent pirater les ondes officielles. Grâce à la verrière détruite les radios extérieures peuvent être entendues, la station n'étant plus en vase clos.

— Je ne vous demande rien, dit Yeuse soudain, le prenant de court. Je remercie vos amis de m'avoir hébergée pour échapper aux recherches, mais je me propose de partir. Je compte retourner à New York Station. J'ai commis une erreur en arrivant dans cette Compagnie voici quelques semaines. J'aurais dû aller directement au siège de la CANYST. Elle seule peut me rétablir dans ma fonction.

— Notre comité central veut vous entendre, dit le cagoulard.

— Demandez-moi si j'ai envie d'être entendue. Votre comité, c'est quoi ? Il est de formation récente et sans influence, avec juste quelques radios clandestines, de valeur je dois le reconnaître, surtout Radio-Sabotage. Ce nom est d'ailleurs tout un programme que je ne peux approuver, car je ne veux pas qu'une guerre civile éclate. J'ai l'envie de faire des réformes et d'orienter la Compagnie vers une autre forme de gouvernement. Par exemple, les actions ne seraient plus transmissibles aux descendants. Ce serait un début. Je veux un glissement tranquille, sans violences, vers la démocratie. Nous devons affronter une situation tout à fait nouvelle, une révolution climatique, et c'est bien autre chose que l'autre révolution dont vous rêvez. Le réchauffement est à nos portes à l'ouest et nous devons nous y préparer. J'y avais songé avant que Hukoung me remplace. J'avais prévu une évacuation des populations des plaines vers les Rocheuses. La construction de grands réseaux Est-Ouest avait été entreprise. Je ne pouvais m'expliquer pour ces dépenses que l'on jugeait scandaleuses et qui m'empêchaient de tenir mes promesses des 17/17 dans l'immédiat.

— Nous estimons que ce réchauffement est un dérivatif pour empêcher les gens de manifester et d'exiger leur dû, répondit l'inconnu, avec cependant un doute dans sa voix.

— À votre guise, mais vous serez surpris d'ici quelques semaines.

— Vous ne pouvez pas quitter cette draisine-citerne aussi facilement que vous y êtes entrée, dit Rauga.

— Croyez-vous que je vais vous dénoncer ? fit-elle avec hauteur.

L'homme en cagoule se leva et heurta le plafond bas du caisson. Il jura et frotta son crâne :

— Lady Yeuse, seriez-vous disposée à rencontrer le comité

central de notre organisation pour un entretien informel ? Je ne vous cache pas que vous avez chez nous de chauds partisans qui, bien que minoritaires, sont très actifs. Sur les douze membres du comité quatre sont très favorables à votre politique.

— Formulée ainsi, votre demande est différente. Je veux bien rencontrer ces gens-là, mais je le répète, comme le jour où j'ai pris la succession de Lady Diana, je veux me servir de la CANYST pour retrouver ma fonction.

## CHAPITRE XXXIV

La vedette avançait toujours dans le ronronnement à peine perceptible de ses moteurs. *Titan I* n'était plus qu'à cinq cents mètres mais rien ne bougeait à bord. Lien Rag avait pensé que l'équipage serait heureux d'être enfin libéré de l'encerclement des bagnards, mais, apparemment, ils restaient sur la défensive.

— Nous ne pouvons même pas entrer en contact radio et il faut être beaucoup plus près pour utiliser le mégaphone, dit Lien Rag.

— Et si c'était un piège, que d'autres bagnards soient à bord mais, incapables de mettre le bateau en marche, attendant que quelques-uns d'entre nous se rendent là-bas pour les prendre en otages ?

Ann Suba pouvait avoir raison, mais Jdrien ne paraissait pas effrayé. Il se concentrait à nouveau, espérant entrer en contact avec une autre pensée.

— On voit des impacts de balles, murmurait un marin qui utilisait des lunettes d'approche. Il y a eu un incendie, certainement par cocktails Molotov... Une partie du roof du poste de pilotage et l'arrière... La coque aussi est toute noire. Je me demande si elle est encore en état de naviguer.

Lien Rag lui demanda ses lunettes et confirma :

— Le spectacle est désolant.

— Je suis en relation avec quelqu'un, dit Jdrien.

Il y eut un silence total et le timonier poussa le chadburn sur le zéro. *Titan II* continuait sur son erre, froissant à peine l'eau noire du fjord.

— Il se prépare à tirer avec la mitrailleuse, dit Jdrien.

Là-bas une silhouette apparaissait enfin, s'agenouillait derrière l'affût.

— Il va tirer au coup par coup... C'est ce qu'il pense du moins, car il ne lui reste que quelques balles dans une bande... Il ne se rend même pas compte que je pénètre son esprit, tant il est à la fois hébété

et surexcité. Il est prêt à défendre chèrement sa peau.

Lien Rag réglait le porte-voix électronique.

— Il est affamé, assoiffé, couvert de sang. Il a des blessures sur tout le corps et le sel des brouillards a ulcéré sa peau. Mais il est décidé à ne pas se rendre.

La voix de Lien Rag s'éleva, se répercuta entre les falaises :

— Ici *Titan II* envoyée par le Président Kid pour l'exploration du passage nord-est et la recherche de la vedette *Titan I*. Nous avons détruit les pirates. Il n'y a plus un drakkar en état de naviguer...

— C'est un adolescent, murmura Jdrien. Un adolescent... Ce Ruydas passionné de mer et de choses maritimes qui accompagnait le professeur Klose.

Là-bas, la silhouette accroupie derrière la mitrailleuse se déployait lentement, difficilement.

— C'est un spectre, dit le marin qui avait repris les jumelles.

— Il est seul survivant, disait Jdrien. À lui tout seul il tient depuis une semaine les pirates en respect. Tous les autres sont morts, tués par balles ou décédés du scorbut.